

LEURS FIGURES

Henri Bosco

SAINT
JEAN BOSCO

Préface de Daniel-Rops



nrf

GALLIMARD

LEURS FIGURES

VIE DE L'ESPRIT

Henri Bosco

SAINT JEAN BOSCO

Il y a des saints du passé. Il y a aussi des saints de l'avenir. Saints autant les uns que les autres et, quelle que soit leur position dans le temps, également intemporels.

Mais ceux que j'ai appelés les saints de l'avenir ont une prise plus directe sur le temps, une prise plus originale. Ils dépassent les époques, ils précèdent leur âge, ils y sont déjà accrochés à ce futur qu'il contient à l'insu de tous et dont, eux, voient l'avènement.

Tel saint Jean Bosco.

Peu d'hommes ont été tellement conscients du temps où ils vivaient, y ont vécu si intensément, en ont marqué si religieusement l'âme.

Parti de rien, il y a bâti, en un peu plus d'un demi-siècle, spirituellement et matériellement, une œuvre qui déjà étonnait ses contemporains et qui, croissant sans cesse dans le monde, prolonge en nous cet étonnement.

Raconter la vie de saint Jean Bosco c'est peu dire, si on n'en dit pas la survie. Montrer ce qu'il a construit, comment il l'a fait, ses espoirs, ses douleurs, ses échecs, ses victoires, pas à pas, sur les durs chemins de la terre (et, ici, on a essayé de le faire très modestement) ne peut suffire à l'explication d'une extraordinaire existence, si on ne révèle pas qu'il a accompli toutes ses tâches, de visions en visions, sous le regard de Dieu et de Sa Mère. Il l'a dit.

Ainsi il n'a rien fait qu'il ne l'ait vu d'abord, non par la prévision de l'intellect, mais par la vision du prophète. Chacun de ses actes fut un avenir. Il n'a rien laissé au passé. Il a tout transporté dans le futur.

Il est facile de s'en rendre compte, trois quarts de siècle après sa mort, sur un seul exemple, si l'on regarde l'éducateur de la jeunesse, et de la jeunesse ouvrière qu'il fut. C'est là, entre autres œuvres, que brille son génie prophétique. Il y a, en effet, plus de cent ans, qu'il a dit, qu'il a fait, qu'il a réussi, ce qu'on dit, ce qu'on tente, ce qu'on réussit quelquefois (hélas ! pas toujours) avec l'enfance. Il est le prêtre populaire, le chercheur et le maître des enfants perdus, leur sauveur, celui qui les aide à s'aider eux-mêmes, et qui découvre dans les pires le peu qu'il y reste toujours de l'image de Dieu, puisque Dieu, pense-t-il avec amour, a fait l'homme à sa ressemblance.

Son dessein c'est donc bien de rendre à Dieu ceux qui ignorent qu'ils viennent de Dieu. Et c'est par là, aussi, les rendre à l'homme.

Mais il commence par le corps, par la vie naturelle, qu'il veut saine, bonne, bien équilibrée. L'âme y trouvera mieux ses aises et, Dieu aidant, s'y rendra digne de sa vocation, qui est de sauver l'homme de sa mort.

Saint Jean Bosco a été, et continue à être, ce délégué du Ciel au salut des corps et des âmes chez les humbles. Aussi ne peut-on s'étonner qu'il ait été lui-même l'image parfaite de l'humilité.

Sa grandeur de chrétien y est inscrite.

H. B.

LEURS FIGURES

Henri Bosco

**SAINT
JEAN BOSCO**

Préface de Daniel-Rops

nrf

GALLIMARD

20^e édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage : un exemplaire hors commerce sur Japon Impérial, marqué A et destiné à Sa Sainteté Jean XXIII; trente-sept exemplaires sur vélin de Hollande van Gelder, savoir : trente exemplaires numérotés de 1 à 30 et sept, hors commerce, marqués de B à H; et cent soixante exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre dont cent cinquante numérotés de 31 à 180 et dix, hors commerce, marqués de I à R.

5-1150
BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.*
© 1959 Librairie Gallimard.

SAINT JEAN BOSCO

ŒUVRES D'HENRI BOSCO

nrf

Romans

IRÉNÉE
LE QUARTIER DE SAGESSE
PIERRE LAMPÉDOUZE
LE SANGLIER
LE TRESTOULAS
L'ANE CULOTTE
HYACINTHE
LE JARDIN D'HYACINTHE
MALICROIX
SYLVIVUS
ANTONIN
LE MAS THÉOTIME
MONSIEUR CARRE-BENOÎT A LA CAMPAGNE
L'ANTIQUAIRE
LES BALESTA
SABINUS

Poésie

LE ROSEAU ET LA SOURCE

Souvenirs

DES SABLES A LA MER (Pages marocaines)
SITES ET MIRAGES (Alger, cette ville fabuleuse)

Livres pour la jeunesse

LE RENARD DANS L'ÎLE
L'ENFANT ET LA RIVIÈRE
BARBOCHE
BARGABOT

UN BOSCO PAR UN BOSCO

Saint Jean Bosco, par Henri Bosco... La rencontre sur la couverture d'un livre serait assez piquante en soi. Mais il y a mieux : la parenté l'explique, et, sans vouloir forcer le rapprochement et la comparaison, une parenté qui n'est pas seulement celle du sang. Encore qu'il ne s'en targue pas le moins du monde, Henri Bosco descend, par une branche des Bosco piémontais fixés en Provence, et très précisément d'un même ancêtre que celui du saint dont il nous raconte la vie. Il pourrait en être autrement, le nom n'étant pas très rare dans le nord de la péninsule; mais il en est ainsi, et l'on imagine assez que ce put être une des raisons qui poussèrent les Pères Salésiens à lui demander avec insistance d'écrire sur leur fondateur, son ancêtre. On a le sens de la famille, en Italie, et chez les religieux, n'en parlons pas! quand il s'agit de la famille spirituelle...

Mais il faut bien dire aussi que le choix était très spécialement heureux. On n'écrit vraiment bien la biographie d'un homme que lorsqu'on se sent relié à lui par quelques « affinités électives », comme dit Gœthe; même si des années séparent l'auteur de son modèle, il faut qu'il réagisse intérieurement comme lui à des problèmes dont la formulation a pu changer, mais dont les données profondes demeurent les mêmes. Voit-on Mauriac bio-

graphe de Voltaire ou Claudel exégète de Calvin? Henri Bosco avait en lui tout ce qu'il fallait de gentillesse, d'humour discret, de bonté quelque peu narquoise, et aussi de sensibilité aux êtres, pour comprendre, par l'intérieur, le fondateur des Salésiens, l'apôtre de l'enfance. La plume qui nous raconta la belle histoire du Mas Théotime et les aventures de L'Ane Culotte n'a pas eu besoin d'être changée pour évoquer la destinée grandiose d'un des saints majeurs de notre époque. Il est même des moments, au cours du livre, où cela se sent.

Henri Bosco s'est visiblement amusé à souligner les traits de son personnage qui nous le montrent aimant à tirer du nez d'un naïf paysan deux ou trois écus, voire un porte-monnaie de la poche d'un évêque, ou à grimper au haut d'un mât de cocagne, car il était prestidigitateur consommé et acrobate de concours. D'autres que nous lui feront grief de nous amuser en écrivant une hagiographie : comme si les saints étaient des gens tristes! Qu'on demande donc à la grande Thérèse d'Avila qui aimait tant à danser ou à Philippe Néri qui, tout au long de sa vie, multiplia les farces!

Le Bosco que Bosco nous montre est un saint tout simple, tout naturel, un saint à hauteur d'homme, ce qui ne l'empêche pas d'être une âme mystique, passionnément vouée au culte du Saint-Sacrement, pour qui les réalités de la terre étaient secondes dans l'ordre des préoccupations. Mais un saint aussi doué de ce « sain réalisme », de ce « bon sens supérieur » que Bergson reconnaît si bien chez les plus hauts mystiques. Cette simultanéité des plans, le terrestre et le surnaturel, est toujours difficile à rendre sensible dès qu'on s'attaque au portrait d'un saint : tels biographes de Thérèse de Lisieux l'ont appris à leurs

dépens. Henri Bosco garde admirablement l'équilibre : ce n'est pas un des moindres mérites de son ouvrage.

Voici donc un nouveau Saint Jean Bosco; en le comparant à celui de notre cher La Varende, on mesurera combien deux portraits du même modèle peuvent différer, quand ils sont tracés par deux grands écrivains. L'un est truculent, plus monté de ton, non dépourvu d'une certaine véhémence; l'autre, celui-ci, est d'une saveur terrienne plus modeste, mais qui paraît très authentique. Il y a, d'un bout à l'autre de ces pages, une sorte d'élan humain, de discret frémissement, qui montre l'auteur participant aux émotions profondes qui dictèrent à son modèle les grandes initiatives d'une charité inépuisablement créatrice. Sans doute est-ce par là que ce saint Jean Bosco ne ressemble pas aux autres. Nous y revenons : par une sorte de parenté...

DANIEL-ROPS
de l'Académie française.

A LA MÉMOIRE
DE MON GRAND-PÈRE
ET DE
MON PÈRE
JACQUES
ET
LOUIS
BOSCO

Te voilà prêtre, mon petit Jean ! Désormais chaque jour tu diras la messe. Rappelle-toi bien ceci : commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir.

*Paroles de Marguerite Bosco à son fils,
le jour de son ordination.*

*

Dites aux enfants que je les attends tous
au Paradis...

*Dernières paroles de saint Jean Bosco
sur son lit de mort.*

LIMINAIRE

Chez nous, on disait « Don Bosco », comme tout le monde. Cependant, pour moi, Don Bosco a été d'abord, non un homme, mais une maison. A vrai dire, plus qu'une maison, un énorme édifice.

Je pouvais bien avoir dans les six ans. Un jour, à Marseille, avec des cousines — ce devait être un dimanche matin — nous montions comme d'habitude vers ce bon petit « bastidon » que, même les plus modestes familles marseillaises possédaient alors autour de la ville. On grimpait ainsi fort joyeusement soit à Saint-Julien, soit à Château-Gombert, soit à Plan-de-Cuques. Je ne me rappelle plus bien si c'était Pauline, Marie ou Marguerite qui, de mes cousines, m'avait emmené. Pauline, je crois... Mais je sais que, curieux comme les enfants de cet âge, je la tourmentais de questions.

Nous voilà arrivés devant une grande bâtisse, une bâtisse massive, grisâtre, solidement posée au sol, et où l'on voyait sur le toit la croix d'une chapelle. Une bâtisse qui, dans ce quartier, ne pouvait pas passer inaperçue.

Je l'aperçus donc. Sa grandeur me frappa et je demandai à Pauline :

— Et ça, c'est quoi, cousine?

— Ça, petit? mais, c'est « Don-Bosco »!

Réponse qui, dans son esprit, devait me suffire.

C'est pourquoi je la pris comme elle m'était donnée sur un ton d'évidence. Elle contenait toutes les explications désirables. Elle voulait dire : « Eh bien, quoi? tout le monde sait ce que c'est!... »

A six ans, on n'est pas comme tout le monde, et c'est pour le devenir qu'on questionne. Mais devant une réponse aussi péremptoire, on se tait. Je me tus. Ét ainsi, « Don-Bosco » (ces deux mots dont je ne fis qu'un dans ma tête) ce fut quelque chose de haut, de large, de bâti, de solide, de religieux (à cause de la croix), une sorte d'être, qui s'expliquait par sa seule présence...

C'est là une explication qui vaut mieux que toutes les autres. Je l'ai appris plus tard et m'en suis bien trouvé.

Satisfait qu'on me l'eût donnée — tout comme si on m'avait dit : « Un, c'est un, ou bien : deux, c'est deux » — je mis de côté dans ma tête la bâtisse et le nom, et je n'y pensai plus...

Fait curieux, tout de même! Ce nom, c'était le mien. Mais je ne fis pas le rapprochement. A six ans, ce qu'on sait surtout c'est son prénom. On s'appelle Henri, Louis, Paul, mais le patronyme on s'en soucie peu. C'est au fond le nom que porte le père, et il est inséparable de ce mot : « Monsieur », qui le rend solennel et qui, ainsi, l'éloigne des enfants. Le nom appartient aux grandes personnes, le prénom aux enfants...

Quoi qu'il en soit, je mis « Don-Bosco » dans ma tête et il y resta sans plus m'intriguer.

Un peu plus tard — un an, deux ans après — arrive à la maison un petit apprenti menuisier. Il venait avec son patron ajuster une porte, ou bien une fenêtre. Il n'avait pas quinze ans, cet apprenti. Mais il était rose, propre, assez fort et pas maladroit. Mon père, qui s'y connaissait en planches, rabot, limes, clous, scies et tenailles, l'ayant vu faire, dit à son patron :

— Votre petit ne travaille pas mal...

Et l'autre :

— Et il est doux aussi, bien élevé.

— D'où vient-il ? demanda mon père.

— Ah ! voilà, c'est un « Don-Bosco ».

Et moi, étonné, de me dire :

— J'ai déjà entendu ce nom... « Don-Bosco », « Don-Bosco »...

Les autres partis, le nom me tournait dans la tête. Je finis par me rappeler : « Don-Bosco », je le vois... Une maison, une énorme bâtisse de Marseille... Pourquoi ce petit porte-t-il ce nom ?...

Ma foi ! j'étais toujours curieux. J'interroge aussitôt mon père. Je lui parle de la bâtisse...

Il sourit (il ne riait guère).

— *Maï moun bèu, Dom Bosco ès lou cousin*¹... C'est le cousin, un prêtre... Il a bâti cette grosse maison... On y recueille les enfants des pauvres, les orphelins, et on en fait ce que tu as vu, ce petit... Tu es satis-

1. Mais, mon beau, Don Bosco, c'est le cousin...

fait maintenant?... *N'en sas proun*¹?... Tu en sais assez?...

Satisfait?... Si l'on veut...

Une maison, un apprenti, un prêtre, et tout cela du même nom...

— *Es un sant*², ajouta mon père... Un saint, tu sais ce que c'est, dis, un saint?... Un vrai saint, un saint qui va et qui vient dans la rue, qui te parle comme je te parle, et qui t'écoute comme je t'écoute, qui fait ceci, qui fait cela...

— Et qui dit la messe?

— Comment! s'il dit la messe?... Un saint, de toute façon, dit toujours la messe, petit. Et le nôtre plutôt deux fois qu'une. Il a la soutane!...

Discours familier, mais qui peut s'en plaindre? Certainement pas Don Bosco.

En ce temps-là, dans les familles, on était familier avec le Ciel. Pieux, certes, mais naturel.

On ne prenait pas des mines confites, on n'affectait pas une humilité de visage et des gestes de componction. On était simple, droit. On vivait du matin au soir en compagnie des Grands Personnages célestes. On les invoquait à propos de tout — un peu trop parfois, je l'avoue. On avait avec eux de vraies conversations, quelquefois longues!... Mais se taire, devant Saint Antoine ou Saint Pierre, quand on a la chance d'en être écoutés, est inconcevable et même impossible.

Toutefois, et c'est naturel, on dialogue le plus

1. Tu en sais assez?

2. C'est un saint.

volontiers avec la Bonne-Mère-des-Anges. Car on appelle ainsi la Sainte Vierge, et son culte est, je crois, le plus cher aux gens de chez nous.

Mon pauvre père (Dieu garde son âme!), qui récitait ses prières en latin, sans savoir un seul mot de cette langue, ne manquait jamais, chaque soir, d'invoquer notre Bonne-Mère. Il l'entretenait à voix basse, mais non pas si basse qu'on ne l'entendît. Il parlait doucement par respect de cette Personne, mais les mots cependant lui sortaient de la bouche, parce qu'il faut bien qu'Elle entende. Ce n'est pas une simple image, c'est vraiment quelqu'un. Et, si Elle entend même nos pensées, Elle les préfère quand on dit les mots. Elle est comme nous...

Je le vois donc assis dans son lit et priant, avant d'éteindre sa petite lampe. Il se mettait en règle avec le Ciel, mais indirectement par la voie de la Bonne-Mère. C'est la meilleure. Car on a besoin, la nuit, quand on dort, de quelqu'un qui veille sur vous, mais de quelqu'un qui soit bien là, qui se souvienne de ses propres peines, de quelqu'un de proche, d'attendri, d'indulgent au sommeil, aux songes...

Or, y a-t-il au Ciel, pour remplir cet office, une âme mieux faite que la Sainte Vierge?

Quoi qu'il en soit, je suis comme mon père, j'ai hérité de cet amour qui nous tourne toujours vers Elle.

Il était d'ailleurs culte de famille.

Témoin l'oncle Thomas.

Il était feronnier de son état. Il avait donc chez

lui une forge. Mais comme il était aussi santonnier, il avait aussi des moules, un four. Or, ce qui pouvait étonner, c'était qu'entre cette forge et ce four, on voyait deux grands Personnages en pied, deux statues de bois magnifiquement colorées, grandeur humaine, qui attestaient la présence dans cet atelier de Saint Joseph et de la Bonne-Mère.

Si vous y ajoutez un piano dans un coin, vous aurez une image évidemment curieuse du lieu de travail de cet artisan, forgeron, modelleur, musicien et pieux!...

La personne à l'honneur (Saint Joseph l'admettant lui-même), c'était évidemment la Sainte Vierge. Et, pour la Fête-Dieu, il n'y avait pas de plus beau reposoir dans le quartier que celui de Thomas Bosco. L'évêque venait le bénir.

Ceci se passait il y a longtemps, et dans une rue bien famée alors et fort bien habitée du vieux Marseille, la rue Radeau. Je n'ai jamais vu le reposoir, n'étant pas dans ce quartier-là au moment de la Fête-Dieu, mais la forge, le four, le piano, les statues, et une multitude de santons, grands et petits, cela, oui, je l'ai vu, vu de mes yeux.

Et je me rappelle fort bien l'oncle Thomas. Il avait déjà d'abondants cheveux blancs, un grand nez et un air sérieux. Il ressemblait beaucoup à Don Bosco.

Vous le voyez, la familiarité la plus touchante régnait donc chez ces braves gens, les miens, en ce temps béni. Elle unissait le Ciel et une famille modeste qui avait sa piété, son humble culte domestique et sa Protectrice, là-haut.

Piété qu'on peut juger (mais on aurait tort) à l'excès familière, en incriminant l'esprit du Midi. Cela peut choquer, en effet, que l'on soit « à tu et à toi » avec le Ciel. Mais, pour nous, il est abordable, le Ciel, et ça n'est pas pour rien que nous y cherchons toujours le secours de la Mère, de la Mère par excellence, — « Théotokos », disent les Grecs — dont nous savons qu'elle est, au Paradis, l'affabilité même.

Tout ceci, si je le raconte, c'est parce que j'ai commencé à connaître Don Bosco par ces gens, les miens, et dans cet esprit de famille. Un lointain cousin, qui est un saint prêtre et un bienfaiteur des enfants, et qui vit ailleurs, au-delà des monts, c'est un homme qu'on ne voit guère, mais dont on parle forcément. Et on en parlait comme je le fais ici, sur le ton le plus naturel, comme je suis peut-être le seul à pouvoir le faire encore aujourd'hui, et comme je vais en parler, en racontant, le moins mal possible, sa vie.

Car les mots qui, lorsque j'y pense, me viennent à la bouche, ce sont ceux de la familiarité. Cela ne doit pas tromper sur les sentiments d'admiration et de respect qui sont dus à la sainteté de cet homme, si affable lui-même, au temps de sa vie en ce monde. Je pense que le voir de tout près, c'est le voir véritablement, et que de le mettre là, au milieu de nous, en l'y ramenant de très loin avec la plus simple tendresse, c'est peut-être lui plaire au Ciel, où il a conservé certainement cet amour des cœurs simples qui lui étaient chers, et qui l'ont aimé sur la terre.

LE SOL ET LE SANG

Jean-Melchior Bosco est né aux Becchi¹, le 16 août 1815.

Que de choses en ces quelques mots!...

Jean! un prénom qui compte. Y compris notre Don Bosco, n'y a-t-il pas eu (on l'a dit) dix-huit saint Jean²? Et ce Jean dont il se réclame, le premier de tous, n'est-ce pas le Précurseur, le Baptiste, la Voix criant dans le désert?

Il n'y a pas de Jean au-dessus de cet homme de Dieu, qui L'annonce. Et ce n'est pas le fait du hasard si, de lui, ont procédé tant de saint Jean. Le nôtre est le dernier de tous sur la liste. C'est le saint Jean des temps modernes.

De son ancêtre en sainteté, il porte les signes de feu, mais avec modestie. Lui aussi est un saint d'été. Je veux dire par là un saint du cœur sur lequel flambe le Soleil divin.

Don Bosco est donc né pour porter ce nom déjà lourd de dix-sept saintetés antérieures, auxquelles Dieu a bien voulu qu'il ajoutât la sienne.

1. Prononcez : *Béki*.

2. En fait, il y en eut davantage...

Mais j'aime bien qu'il s'appelle aussi Melchior. C'était peut-être un prénom de famille. Toutefois, j'y vois le Roi Mage, et il me rappelle par là cette extraordinaire nuit de Noël d'où tout est venu.

Donc un Jean-Melchior, né en plein été, le lendemain de l'Assomption.

Mais ici une parenthèse.

Don Bosco a toujours affirmé qu'il était né le 15 août, non le 16. Et au cours de sa vie, on fêtait son anniversaire le jour même de l'Assomption.

Les registres de l'état civil portent pourtant le 16.

Cependant, tout s'arrange quand on connaît une coutume. En Piémont, on dit couramment : « Ceci est arrivé à la Madone d'août », ce qui signifie, avant ou après le 15 août. En somme, cette date n'est pas celle seulement d'un jour. C'est une date vaste, qui commence avant et finit après l'Assomption de la Sainte Vierge.

Quant à l'année 1815, nous y reviendrons. Elle compte.



Car ce qui maintenant d'abord nous appelle, c'est le pays, les Becchi.

Pas grand-chose, les Becchi!... Pas même un hameau comme il en est tant, avec son unique rue, son clocher.

Les Becchi, ce n'était — et ce n'est encore — rien d'autre que quelques maisons dispersées. Maisons d'agriculteurs modestes, la plus pauvre étant celle de ces paysans, les Bosco.

Elle est heureusement toujours en place, et n'a pas changé. Une bâtisse à un étage. Elle tient de l'habitation et de l'étable. Il y a là de quoi abriter deux vaches, de quoi garder quelques bottes de foin, quelques sacs de maïs.

Et à l'étage, le logis des gens, de petites pièces obscures, juste sous le toit qui les coiffe. Ça n'est pas la misère, qui est délabrée et sordide. C'est la pauvreté toute pure, qui a des murs nus autour d'elle; mais ils sont nets, blanchis et sains. L'impression que l'on y éprouve, quand on y vient pour la première fois, c'est l'attendrissement, un attendrissement qui ne s'apitoie pas avec sensiblerie. On est touché. Un je-ne-sais-quoi de simple et de bon émane de cette demeure. Voilà un logis où la pauvreté n'a laissé aucune trace de tristesse humaine. On y a vécu bien petitement, mais, somme toute, heureux, avec patience.

Et c'est ce bonheur qu'on éprouve soi-même. On y est doucement illuminé.

Mais où sommes-nous?

En Piémont, dans ce qu'on appelle le Haut-Montferrat, non loin de Turin.

A quatre ou cinq lieues de la capitale, on rencontre une ville, Chieri. Un peu plus loin Château-Neuf-d'Asti, devenu aujourd'hui Château-Neuf-Don-Bosco. Et à cinq kilomètres environ de ce gros bourg, un quartier, les Becchi, dépendant d'un hameau appelé Murialdo.

Topographiquement, voilà donc le pays natal situé.

Disons tout de suite qu'il est vraiment beau.

C'est un pays de très calmes collines. Rien n'y accroche le regard. Un pittoresque agressif ne s'impose pas indiscrètement au voyageur. Ici, la terre est raisonnable. Les collines s'élèvent du sol avec douceur, exposant leurs coteaux avec confiance au soleil, abritant des vallées amènes. La nature y est faite à l'homme, s'y plie à sa mesure collabore à sa vie. La terre en est fertile. Là, poussent le mûrier et la vigne. « L'Asti » en vient, ainsi que « Le Barbéra ». Les champs s'offrent au blé, au maïs, à l'avoine, au chanvre. Des troupeaux errent dans les prairies grasses. C'est dire que l'on est en pays de richesse, et bien peuplé. L'aisance y est partout sensible. La joie de vivre sur la terre s'y affirme visiblement par la grandeur des bourgs, leur tenue, leur solidité et, au milieu de cette campagne si bien cultivée, par la beauté des maisons agricoles.

Il n'est pas indifférent au destin d'un homme d'être né dans un tel pays. Sa vocation dépend du Ciel, mais la qualité du climat, du sol, de la race y concourt aussi. Elle en constitue la préparation, elle en facilite l'accès, elle y imprime un caractère. Tout cela ne fait pas la sainteté, mais en modèle le visage. C'est la part humaine du Saint. Un sol l'a nourri, un air l'a baigné, une race lui a donné vie. Il en conservera toujours quelque signe visible.

Pour Don Bosco, ce signe c'est une aptitude au bonheur, je veux dire : *à donner le bonheur aux autres.*

Pays heureux, Saint de bonheur. Beauté du sol, de l'air. Vocation de l'Amour, qui est beauté céleste.

« Ce qui est beau est bon », disait-on, chez moi, en famille, avec un touchant optimisme. Mais on avait raison. Le tout, c'est de ne pas se tromper sur le beau.

Ici, il est celui d'une nature saine, d'un pays bienveillant, d'un décor qui vous dit : « Voyez ! la terre est belle ! C'est un don de Dieu. Soyez en accord avec elle, par votre bonté et par votre amour. »



Mais d'autres facteurs contribuent à former un homme. Il n'y a pas qu'un paysage pour le modeler. Il y a le sang, la race.

Ici, le sang, la race, c'est le Piémontais.

Dans le Piémontais se mêlent deux sangs, le gaulois, le romain. On y retrouve sans peine quelques-unes de leurs qualités. Mais le mélange les a bien fondues, et le Piémontais, tout en tenant de l'un et de l'autre, a sa marque à lui. Un Piémontais, ce n'est pas un Lombard, ni un Ligure.

On le reconnaît à des traits fortement marqués et originaux.

Il n'est ni brillant ni spirituel. Comme un Toscan, par exemple. Il ne pense pas vite. Il est lent à comprendre, à réfléchir et à répondre. Aussi le feu, l'élan, l'exaltation lui manquent. Rien en lui de vif, de primesautier. Il imagine peu, il ne crée

guère la beauté qui n'est que beauté, pour son seul plaisir. Si, à l'occasion, il manifeste de la violence, ce sera à la longue et comme en dernier recours.

Mais, en contrepartie, il est solide. Cette solidité est faite d'abord d'endurance. Il sait supporter longuement et sans plaintes. Mais, comme tous les forts, il est prudent. Il l'est même à l'extrême. Il l'est par tempérament, par expérience, par goût. Son sang ne bout pas pour un rien. La vie dure lui a appris que réfléchir longtemps est sage et il prend du plaisir à profiter du calme, qui rend possible une intelligence pratique des choses.

C'est dire qu'il a du bon sens à revendre. Il est né positif. Les idées ne le tentent guère, et, s'il arrive qu'il en ait de fortes, il les détourne de la spéculation vers la mise en œuvre. Il vit dans le réel et s'y complait. Là, est sa force. Il le sait bien et n'en éprouve aucune gêne.

Mais le réel est le plus souvent âpre et dur. Il impose des nécessités douloureuses. Notre homme y oppose la patience. Il est patience de la tête aux pieds. Il est patient d'esprit, il est patient de cœur. C'est un fidèle. Il aime et ne se renie pas. Il sait vivre en soi, mais aussi, s'il le faut, pour les autres, s'ils ont su l'attacher à eux par des qualités qui lui conviennent.

La fidélité est le signe majeur de la persévérance. C'en est même l'expression noble, le produit le plus pur. Elle implique le courage. Le Piémontais est courageux. Il n'a pas la témérité des têtes folles, étant moins guerrier que soldat. Mais il sait

combattre. Il le fait bien, sérieusement, sans esprit d'aventure et plus volontiers pour défendre que pour attaquer.

Cette vocation défensive lui vient sans doute de l'amour très vif qu'il nourrit pour sa terre, ses biens, sa famille, même si ses biens sont pauvres, sa terre exigeante, sa famille lourde à porter. A l'occasion, il s'expatrie, mais ne se déracine guère. Il y a chez lui un fond rustique où toutes ses vertus de patience, d'attachement, de solidité, de bon sens pratique ont leur origine.

Rustique, oui, j'insiste. Il me semble, en effet, que le Piémont, c'est moins Turin que toute la campagne, et que le citadin y conserve, quoi qu'il en ait, et même s'il l'ignore, les caractères des gens de la terre, cette terre composée, ici, de contrastes car, suivant les lieux, elle est âpre ou douce, pauvre ou riche, et parfois les deux, mais toujours attachante.

C'est aussi pays d'élection de la famille.

Encore de nos jours, elle y a conservé quelques traits de son antique institution. Fondée sur la prééminence du père, qui a la charge de prévoir, d'ordonner, de corriger, de défendre, et, à l'occasion, le soin de louer, elle forme un tout. Sous la main de l'autorité paternelle, femme et enfants en maintiennent solidement l'édifice.

La femme y reste encore en retrait devant l'homme, mais, s'il est nécessaire, elle se substitue à lui avec une égale valeur. Telle la mère de notre Saint Jean, qui valait autant, et plus même, qu'un homme.



La religion contribue à lier les pierres de cet édifice. On est pieux dans ce Piémont, où les sanctuaires abondent. Culte des saints, pèlerinages, monastères célèbres, y marquent fortement le souci de Dieu.

Mais, comme bien souvent il arrive en pays viril, ce qui a fleuri plus que tout, c'est l'amour pour la Sainte Vierge. Il est manifeste qu'Elle y est chez Elle et qu'Elle s'y trouve fort bien. Car on l'y aime familièrement. C'est quelqu'un qu'on rencontre, qu'on peut arrêter, à qui l'on fait ses confidences, à qui l'on demande une grâce, et qui vous regarde, et qui vous écoute. C'est quelqu'un qui vit. Ne l'oublions pas. Don Bosco en a fait souvent l'expérience. Or, s'il est vrai qu'il jouissait d'un statut spécial dans ses relations avec Elle, il n'en est pas moins sûr qu'il n'est nul besoin d'être un saint authentique pour qu'Elle vienne à vous sur le plus rustique chemin, quand on l'appelle avec tendresse. Cela on le sait, en ce pays simple, où l'humeur est franche, bonhomme, où on a le cœur sur la main, où tout facilite une foi qui donne au miracle un air naturel. La vie entière de Saint Jean Bosco relève elle-même de ce genre de miracle. La Madone y fut pour beaucoup.

Mais peut-être, me direz-vous, que le lieu natal, la race, le sang même de la famille ne suffisent pas à créer un saint. Il y eut, il y a encore des milliers d'enfants qui sont nés dans ce pays-là, qui y ont

vécu, et qui portent en eux un sang apparenté à celui de Saint Jean Bosco, par le fait d'une race commune. Pourtant, ils demeurent dans l'obscurité. Rien ne les distingue. Ce sont souvent d'honnêtes créatures, mais des médiocres.

Ceci est vrai. Il y a même plus. Ces qualités du Piémontais, la lenteur, l'endurance, l'esprit positif, la prudence rustique — pour ne citer qu'elles — ne les trouve-t-on pas profondément marquées en Don Bosco, et n'étaient-elles pas un obstacle à la sainteté, qui est, au contraire, hardiesse, imagination et même oubli total de la sagesse humaine la mieux établie, la plus respectable?

Or, je crois, en effet, que ces vertus solides — et qui méritent le respect — contredisent ce continuel défi au bon sens qu'est une carrière de saint. Oh! les saints en ont du bon sens, et beaucoup! mais ils l'ont *après*. D'abord ils prennent leur élan, d'abord ils misent, et c'est une mise insensée aux yeux du vulgaire. Or, la bonne carte est toujours jouée, même quand tous croient que c'est la mauvaise. Dieu la glisse dans le jeu du Saint. Ensuite, le gain étant pris, le bon sens le place et le met en ordre. J'allais dire qu'il y met bon ordre...

Mais avant tout, il faut tenter la chance, qui, pour le Saint, n'est pas hasard, mais dessein de la Providence, qui mène le jeu en cachette, et souvent à l'insu du Saint.

Pour que sorte à la fin de la partie la carte du Ciel, il suffit de jouer son cœur, tout son cœur. Et peut-être plus que son cœur. Seuls les saints savent et peuvent le faire. C'est un grand secret.

Je pense ne pas me tromper en disant que, du premier jour au dernier, Don Bosco a joué son cœur.

Dieu sait s'il a possédé fortement les vertus propres à sa race, l'endurance, l'esprit pratique, le génie du réel, la patience, l'entêtement même. Il s'en est servi très habilement, car la finesse ne lui manquait pas!...

Mais s'il s'est servi de ses dons, Dieu, Lui, s'est servi de son cœur. Il avait un cœur, un vrai cœur. Or, un vrai cœur ne connaît aucune prudence, affronte aveuglément les défis du réel, transforme la patience humaine en divine impatience. Aux avis effrayés du bon sens qui proteste, il ne répond que par l'élan. On crie à la folie, et c'est la foi en Dieu qu'on nomme de la sorte. Non pas la foi passive, celle qui attend tout de Dieu, sans Lui offrir que cette attente. Mais la foi des visions, la foi des aventures, la foi que rien ne justifie que ce fait seul qu'elle est la foi, la foi offensive. Don Bosco a été animé par cette foi vivante, dont les raisons sont déraisonnables, car elle raisonne autrement que l'esprit. Elle raisonne par les œuvres. Elle aime, crée, fait vivre. Don Bosco a aimé, a créé, a fait vivre. Et il aime toujours, et il fait vivre encore. On va le voir ¹...

1. Ce ne sont pas là des vues toutes personnelles. Elles s'inspirent de la pensée même de l'Église, si l'on en juge par le texte de la messe consacrée au Saint (31 janvier), et qui dit : « Dedit illi Deus sapientiam et prudentiam multam nimis et latitudinem cordis quasi arenam quae est in littore maris. »

Mais n'anticipons pas. Ramenons notre saint d'abord à sa famille.

Qui étaient ces gens dont il est issu ?

* * *

Du côté paternel, les Bosco, on ne sait pas grand-chose. Aux Becchi même, j'ai interrogé un Père Salésien.

Établi là depuis plusieurs années, il s'était attaché à la question, et il avait fait des recherches. Elles ne l'avaient amené à rien de précis, sinon à ce fait que desdits Bosco il n'y avait dans la région aucune trace, antérieurement à cette famille des Becchi.

— Ils venaient d'ailleurs, m'a-t-il dit, sans pouvoir m'en apprendre davantage.

D'ailleurs, mais d'où?... De près, de loin?... Mystère... Mais je pense pourtant ceci. S'ils venaient d'ailleurs, il devait y avoir longtemps. Car ils possédaient quelque chose aux Becchi, une mesure, un peu de terre. Pauvres biens, certes ! mais pour acquérir même ce peu, il faut plus d'un jour de labeur, et même plus d'une génération.

Je pense donc que, venus d'ailleurs (si l'on veut) ces Bosco étaient devenus gens de ce pays tout autant que les autres, et depuis longtemps. Leur petite patrie était bien là.

Du côté maternel, par contre, on retrouve partout dans la région le nom de la mère, une Occhiena, née à Capriglio. Ce nom vit encore. Il est typiquement de ce terroir.

Ainsi donc, Jean Bosco, fils de François, Louis Bosco et de Marguerite Occhiena est, aux Becchi, un fils du pays.

Par la suite, nous trouverons — lui, mis à part — trois Bosco dans sa vie : son père qu'il connut à peine, et deux frères. L'un, Antoine, lui fit la vie dure. L'autre, Joseph, par contre, fut une bonne âme, qui aima Jean, que Jean aima.

Antoine n'était d'ailleurs qu'un demi-frère, et l'aîné des trois. Il le fit bien voir... Le père l'avait eu d'un premier lit, puis, veuf, s'était remarié avec Marguerite Occhiena, qui lui avait donné Joseph et Jean.

Signalons aussi un oncle Occhiena qui fut bon pour l'enfant. Nous le retrouverons au moment décisif.

Et la grand-mère ! la vieille grand-mère Bosco, aïeule vénérée, pleine de sens et bonne, mais infirme et clouée au lit. Elle dira son mot à l'occasion.

Voici donc la famille. Sept personnes en tout.



Nous sommes en 1815.

Jean-Melchior arrive au monde en plein été et au beau milieu d'une année dramatique. Une rude année pour l'Europe.

Il y a à peine deux mois que Napoléon est tombé. Waterloo est du 18 juin. Cette chute provoque de vastes remous. Une ère commence et, comme toujours dans ce cas, tout se brouille. On essaie toutefois et partout de consolider et de rebâ-

tir, de faire peu à peu, en tâtonnant, un nouveau monde.

La maison de Savoie a récupéré et même augmenté ses États. Turin, la capitale, compte cent vingt mille habitants, mais prend son élan pour grandir. C'est déjà une belle ville.

Malheureusement l'année est désastreuse. Gel précoce, longue sécheresse, les récoltes partout perdues, et c'est dans tout le pays la famine, la famine, à la lettre, la vraie famine... Rien à se mettre sous la dent dans la maison des Becchi. Il est arrivé à ces pauvres gens de rester des jours sans manger. Même à prix d'or — et de l'or ils n'en avaient guère — on ne vend rien sur les marchés de la campagne. Où se tourner?...

Mais père et mère sont forts, courageux, d'une foi que n'ébranle rien. On souffre, soit! mais Dieu ne peut pas se tromper. Si l'on souffre, c'est qu'il le faut... Est-ce apathie, résignation, passivité? Non pas! C'est disposition d'âme à l'espérance. On courbe la tête et on continue son labeur. Il rendra.

Par malheur, pire que le gel, plus irrémédiable que la sécheresse, la mort s'abat sur la maison, et frappe le chef.

A part son petit bien, François Bosco allait travailler en journées çà et là dans le voisinage. Un jour, en rentrant du travail, et pour donner un coup de main, il pénètre chez un voisin dans une cave glaciale. Il suait sang et eau. Il prend froid. La pneumonie le tue en deux jours.

Je regrette qu'on le nomme à peine, ce brave homme, et qu'on ne sache rien de lui, sinon qu'il est mort prématurément. Mais que dire?... Il donne son nom et il disparaît ¹. Pourtant on peut l'imaginer. Il devait ressembler à ces métayers piémontais, comme il y en a tant aujourd'hui dans nos villages de Provence. J'en connais plus d'un. Là où le pays, hélas! se dépeuple, ils arrivent et prennent en charge jusqu'à deux ou trois fermes. En vingt ans, ils sont accrochés par le pays, ce pays si beau, où il fait si bon vivre!... Et les voilà passés de ce côté-ci des Alpes, avec leur famille qui n'en bouge plus, pour le bien des uns et des autres.

C'est de là que je suis moi-même sorti, et je ne suis pas mécontent d'une telle origine, ni d'une telle expatriation.

Voilà donc ce François Bosco passé de la vie à la mort et qui ne compte plus dans la famille. On ne parle plus de lui ou à peu près plus dans les *Vies* du Saint. Mais moi, j'ai voulu en parler. C'est à lui qu'on doit Don Bosco. Cela valait bien qu'on fît de cet homme modeste une modeste évocation.

Jean avait deux ans. On perd vite le souvenir des événements de cet âge. Cependant l'enfant se souvint, même longtemps après, de la mort de son père. De sa figure, non. Mais de la chambre où il gisait, et aussi d'une dramatique phrase de sa mère. Celle-ci pleurait. Lui, ne voulait pas sortir

1. En fait, on a parlé de lui, mais si peu!...

de la chambre. « Je ne sortirai que si papa vient. — Il ne viendra plus, mon enfant. Te voilà sans père. »

Ces quelques mots s'imprimèrent dans sa mémoire. Je suis sûr qu'ils eurent plus tard des effets puissants sur son cœur — ce cœur qui chercha, consola, sauva tant d'orphelins.

* * *

Le père mort, c'était le plus clair des petits revenus qui allait manquer. Voilà cinq personnes à nourrir...

Marguerite montra alors ce qu'elle était.

Elle avait vingt-neuf ans, Jean, deux, Joseph, quatre, Antoine, l'aîné, quatorze.

Notons bien ces âges.

Antoine comptait donc dix ans de plus que Joseph et douze de plus que Jean. Grosse différence et malchance pour les deux petits. Car, à quatorze ans, ce robuste petit paysan piémontais déjà touchait, ou presque, à l'âge d'homme. Et lorsqu'il atteindra à sa vingtième année, ses deux cadets seront encore dans la pleine enfance. Joseph aura dix ans, Jean en aura huit ¹.

Or, cet Antoine, avec qui je voudrais bien vite en finir, était d'une nature épaisse. Borné, têtu, jaloux, brutal, on ne cite de lui aucun geste d'affection fraternelle, ni de gratitude filiale. Bien au contraire. Il avait la main leste et lourde, l'esprit de récrimination, l'âpreté, le mépris inné.

1. Antoine, né en 1803, Joseph en 1813, Jean en 1815.

Il n'estimait que le travail des mains. Il l'exigeait de tous. Orgueilleux, il jugeait que, son père mort, l'autorité devait lui revenir, et les biens aussi.

J'ai donc beau me battre les flancs, je n'arrive pas à sentir en moi la moindre indulgence pour lui. Je brûle plutôt, je l'avoue, de l'envie de lui dire franchement son fait, une fois pour toutes. Et qu'il ait porté le nom de Bosco, je l'avoue aussi, me désole. Ni les admirables vertus de Marguerite, qui l'éleva dès l'âge de neuf ans, avec quelle piété, quelle connaissance de l'âme ! ni la douceur du bon Joseph ni la gentillesse et la pureté de cœur du cadet, ce Jean qui charmait tout le monde, n'ont su le toucher.

Ce dernier, qui rêva, enfant, d'une bande de loups et autres carnassiers dont il avait fait des agneaux, et qui plus tard travaillant, charité au cœur, dans la lie de l'enfance, transforma comme dans son rêve les pires garnements en bons chrétiens, eh bien ! il ne put pas percer cette enveloppe épaisse, ce crâne dur, ce cœur de cuir. Nul n'est prophète en son pays, dit-on. En tout cas, il ne le fut pas pour son frère. Par bonheur, les autres l'aimaient et, là, le proverbe fut pris en défaut !...

Je crois qu'on ne peut expliquer la présence et la dureté de cet obstacle — Antoine — que par la seule volonté de Dieu. Dieu ne prépare pas des couches jonchées de pétales de roses aux futurs saints. Il les fait coucher sur des lits d'épines. Antoine a été placé là, sur les premiers chemins de Jean Bosco comme une épreuve. A ce titre, on l'admet. Au moment voulu, on l'évacuera.

On ne sache pas, d'ailleurs, que le bon cadet ait eu beaucoup de relations, par la suite, avec cet Antoine.

Toutefois sans rancœur, Don Bosco ne laissa pas de manifester plusieurs fois sa bienveillance envers la famille de son demi-frère. Il y eut du mérite. Mais c'était un saint.

Par contre, aux Becchi, on montre encore la maison du brave Joseph, où Don Bosco venait souvent se reposer dans la famille de son frère. Là, on respire! La bonté, l'amitié, l'amour, l'admiration, la piété, émanent de cette demeure. Mais personne n'a pu me dire où habitait Antoine, quand il se fut séparé de ses frères et de la noble Marguerite, emportant la moitié des biens, son dû!... Son dû, quelle misère!... Après tout, il fut bien puni. Il subit cet étrange châtiment qui consiste à être incapable d'amour. Qu'on le veuille ou non, c'est souffrir. La jalousie, l'envie et la colère sont d'amères compagnes.

Si l'exécution que je fais, ici, de ce mauvais frère peut paraître trop vive, pensez qu'il a fait souffrir, de neuf à quinze ans, par ses brutalités, l'enfant que commençaient à visiter les anges. Et qui niera qu'il soit allé jusqu'à menacer de ses coups celle qui l'avait élevé, Marguerite elle-même? Seulement, avec Marguerite il avait affaire à forte partie. D'un regard calme, d'un mot juste, bien placé, sans un geste pour sa défense, elle domptait la bête.



Quant à Jean, ce n'est pas en l'air que j'ai parlé des anges. Pendant plus de soixante ans, de 1824 à 1887, donc de neuf à soixante-douze ans, il fut visité par les songes.

Les uns, il les a racontés lui-même, ou dictés. Les autres ont été transmis par des témoins dignes de foi. J'en compte cent huit, recueillis. Il y en eut sans doute davantage.

Mais il en reste assez pour qu'on puisse en prendre une idée suffisante.

Ils concernent trois thèmes : l'Église catholique, la Société salésienne, l'Oratoire du Valdocco, cœur de l'Ordre.

Ils se présentent comme de surnaturels avertissements. La plupart sont prophétiques. D'autres ressemblent à des communications de pensées, ou mieux, d'états d'âme.

Tous sont principalement visuels. On les a justement appelés des « visions ». Mais des paroles y sont prononcées.

Des personnages y paraissent : le Seigneur, sa Mère, Saint François de Sales, d'autres saints, parfois des morts.

Ces personnages ne se montrent pas inexplicablement au dormeur, comme en général cela se produit dans les songes. Ils viennent avec intention. Ils s'adressent personnellement au dormeur et lui enjoignent, ou bien lui suggèrent, des actes.

Les songes ordinaires, même les plus plats, sont

marqués par la confusion. Tout y naît, tout s'y abolit, sans qu'on y puisse rien, sans qu'on sache pourquoi. Ce sont des nuées solubles d'images, des répercussions organiques, des effusions désordonnées dans le monde mental, incapable alors de rien contrôler du sommeil.

Au contraire, chez Don Bosco, ils s'ordonnent logiquement. Ils dirigent l'esprit vers un but assez net pour qu'on le reconnaisse en ouvrant les yeux. Ils ont un sens. Ils émanent d'une pensée et non pas des dérèglements de la seule imagination hypnotique. Comme dans une action dramatiquement construite, ils progressent. Aucun n'est inutile. Si on les néglige, ils reviennent.

Il en résulte cependant des malaises physiques. Et ils posent à Don Bosco, chaque fois, un grave problème moral.

Ils le posent parce que, par prudence, il commence par s'en méfier. Par prudence, ai-je dit, mais aussi par humilité.

Viennent-ils du Ciel, ou bien du Malin?...

Du Ciel?... Mais comment y croire? Comment un pauvre petit prêtre pourrait-il être convaincu que les Puissances les plus Hautes du monde prennent la peine de le visiter? Même s'il est enclin à y ajouter foi, quelle preuve en trouverait-il?

Certes, on peut les vérifier quelquefois. Par exemple, lorsqu'ils prophétisent, ou qu'ils dévoilent chez autrui des pensées ou des sentiments inavoués, que ceux-ci, confessés, avouent. Mais alors, pour avoir l'aveu, il faut nécessairement

faire confidence du songe. C'est lui donner immédiatement une valeur surnaturelle, qui engage, qui a des conséquences, qui va provoquer des critiques... On ne les épargna pas à Don Bosco.

Aussi hésitait-il à divulguer ses songes. Mais alors l'ordre impérieux de le faire lui arrivait en rêve. « Pourquoi donc ne parles-tu pas ? » Il fallait obéir. Il avait reconnu la Voix.

Toujours prudent, il choisissait ou éliminait de son rêve tel ou tel détail. Il voulait surtout éviter que l'on pût penser qu'il était l'objet d'un privilège insolite. Son grand souci, en racontant, c'était d'atténuer l'impression de surnaturel par des digressions, par un ton familier, affectueux. Il ne disait pas solennellement : « J'ai vu alors Notre-Seigneur, Sa Sainte Mère, un ange... » Non. Il disait avec bonhomie : « C'est un inconnu qui m'a parlé... »

Ceci en public. A ses intimes, il s'ouvrait davantage, encore qu'il gardât pour lui bien des images de ses rêves. Par sagesse sans doute. Car, il l'a avoué lui-même, ce don des rêves l'effrayait. Il connaissait assez la science des âmes pour savoir quel danger on court — et l'on fait courir — à tout dire, surtout lorsqu'il s'agit de manifestations troublantes, et qu'il faut une tête saine pour les accueillir sans dommage.

Ce fut à neuf ans — je l'ai dit — qu'il eut le premier de ces songes extraordinaires. Le fait est caractéristique tant de la nature de ces apparitions

que de la façon dont les accueillait instinctivement Don Bosco. Ce songe, il ne l'a jamais oublié.

Le voici.

Il se trouvait dans un pré des Becchi. Des enfants s'amusaient autour de lui. Beaucoup blasphémaient. Horrifié, il se jette sur eux. Bagarre. Et il reçoit force horions... Mais un homme apparaît, fort, vêtu magnifiquement. Il lui parle :

— Cesse les coups. C'est par la charité que tu te feras des amis. Ces enfants blasphèment?... Parle-leur du péché. Montres-en la laideur.

Et Jean réplique. Le dialogue entre le Seigneur et l'enfant est à la fois familier et sublime. Car cet homme, c'est le Seigneur, mais Jean ne l'a pas reconnu.

Écoutons-les.

L'ENFANT. — Et qui êtes-vous donc pour me conseiller l'impossible?

LE SEIGNEUR. — Tu le rendras possible par l'obéissance et par le savoir.

L'ENFANT. — Comment pourrais-je, moi, acquérir le savoir?

LE SEIGNEUR. — Je t'amènerai la Maîtresse qui te fera donner cette Sagesse. Elle dépasse tout savoir.

L'ENFANT. — Mais enfin, vous, qui êtes-vous pour parler comme vous le faites?

LE SEIGNEUR. — Le Fils de Celle que, trois fois par jour, ta mère t'a appris à saluer.

L'ENFANT. — Mais ma mère m'a dit aussi de ne pas fréquenter des inconnus. Quel est votre nom?

LE SEIGNEUR. — C'est ma Mère qui te le dira.

Une merveilleuse Dame apparaît. Elle prend l'enfant par la main. Elle parle.

LA DAME. — Regarde autour de toi. Tous les enfants ont fui. Des bêtes les ont remplacés, des chiens, des chats, des ours, des loups... Va parmi eux avec courage, et tu verras. Ce qui va t'arriver avec les bêtes, t'arrivera plus tard avec mes fils.

L'Enfant ferme les yeux. Les bêtes sauvages se changent soudain en agneaux.

Mais l'enfant se met à pleurer.

L'ENFANT. — Je voudrais comprendre ces choses.

LA DAME. — En son temps, tu les comprendras.
Il s'éveille. Tout a disparu.

Mais il ne dort pas de la nuit. Le matin, il raconte son rêve à sa famille. Que signifie-t-il ?

Tout le monde est là, et chacun naturellement a sa réponse.

ANTOINE. — Tu seras un chef de brigands, voilà tout.

JOSEPH. — Mais non, berger. Tu garderas les chèvres.

MARGUERITE. — Qui sait?... Ce songe nous annonce peut-être que quelque jour tu seras prêtre...

LA GRAND-MÈRE. — Tout cela, mes enfants, c'est bon. Mais ma vieille tête me dit qu'il vaut mieux ne pas trop s'occuper des songes.

Le bon sens a parlé.

Ce fut à cet avis que pensa se ranger l'enfant. Mais le songe fut plus fort que le bon sens. Il

obséda dès lors cette tendre tête. Jean garda pourtant le silence. Mais sa vocation désormais était entrée en lui. Plus tard, sur l'ordre formel de Pie IX, il décrira ce songe. Il est à l'origine de sa sainteté.

Soyons-en assurés, il avait reconnu le Seigneur et sa Mère. Malgré sa modestie, il ne doutait pas qu'il fût visité par le Ciel. Il ne doutait pas davantage que ses visitations fussent destinées à lui dévoiler l'avenir, celui de son œuvre.

N'a-t-il pas dit lui-même :

« De tout ce que nous avons fait ensemble on peut dire qu'il n'y a rien qui n'ait été connu d'avance par Don Bosco. La Congrégation salésienne n'a pas fait un pas sans qu'un fait surnaturel ne le lui ait conseillé, elle n'est pas venue au point de développement où elle est, sans un ordre formel du Seigneur. Toute notre histoire passée, nous aurions pu l'écrire d'avance et dans ses plus humbles détails... »

Voilà qui est net. Or, nous le savons et les témoignages sont précis, dignes de foi, nombreux, tout ce qui lui fut annoncé dans ses songes fut vérifié par les faits. De là, chez ce paysan — la prudence même — une hardiesse, celle de la foi, scandale pour les sages. Mais l'événement prédit étant accompli, ils étaient désorientés.

Lui, non. Il s'y attendait. Il avait ce bon sens à part, ce bon sens tout à fait paradoxal de trouver le surnaturel, naturel. Mais évidemment, il y faut des grâces. C'est quelque chose comme le bon sens des anges.

J'ai insisté sur ce premier rêve prophétique parce qu'on ne peut pas s'expliquer la carrière du Saint par le seul emploi de l'habileté ou par des coups de chance. La clef du succès, c'est la Providence, au sens total du mot. Celle qui prévoit, prédit, ordonne et fait accomplir.

Quant à son premier songe, c'est lui qui décida irrévocablement de la carrière sacerdotale de Jean. Il le comprit fort bien et aussitôt. Devenir prêtre fut son ambition.

Toutefois, il souffrait de la hauteur, de l'air distant et du manque d'amour dont le clergé piémontais de ce temps n'offrait que trop d'exemples. En particulier, ce clergé vivait séparé de l'enfance. Sauf exception. Jean pressentit et définit alors sa vocation. « J'aimerai les enfants. A eux, je me consacrerai. Ils m'aimeront. J'assurerai le salut de leurs âmes. »

Ce fut sa voie. Il y a marché sans faiblir. Il y marche encore.

* * *

Nous savons maintenant assez bien ce qu'était cette humble famille, son milieu, son temps, ses premiers malheurs. Nous en voyons aussi les deux figures les plus fortes, la mère et Jean.

De ce dernier nous avons ébauché la nature privilégiée. Privilège qui porte, dès l'enfance, le signe du surnaturel. Déjà Dieu l'a marqué, et la vie s'ouvre.

Vue de loin, largement, il me semble qu'on peut en apercevoir les grandes époques :

l'enfance, les préparations, les premières armes, la lente victoire.

Ce sera là notre chemin, fait pour lui, par lui, avec lui et, si Dieu le veut, près de lui. En lui, je n'ose dire. Nous y sommes par trop insuffisant.

**UNE DURE ENFANCE,
LES PEINES, LES JEUX,
UNE HEUREUSE RENCONTRE**

De neuf à onze ans, Jean Bosco a vécu aux Becchi. Il y a vécu auprès de sa mère et des deux aînés.

Vie où les tâches domestiques et les travaux agricoles ordonnaient les journées. Mais pour Jean, elles comportaient aussi, en dehors, des activités singulières. Il est infiniment rare qu'un enfant en exerce de telles, nous le verrons. Je n'en connais pas d'autre exemple.

Aux travaux domestiques, d'abord. Tout le monde y contribuait. Jean y avait été habitué, dès quatre ans. Il faisait un peu tout. Il allait au bois, il allait à l'eau. Il épluchait les légumes, balayait, nettoyait l'étable, gaulait, transportait les quenouilles de maïs, gardait les vaches. Plus tard on le vit bêcher, biner, sarcler, scier les bûches. Il a su manier la houe, la serpe, la fourche. C'est un vrai paysan.

Lever au soleil. Pain sec, le matin ; sobres repas, à midi, le soir. Obéissance de rigueur. La mère à chacun distribuait sa tâche. Chacun ensuite lui en rendait compte. Marguerite était exigeante. Il le fallait bien. On vivait de peu : vente, au marché,

des œufs, du beurre, de quelques volailles. Le fond de la subsistance, il venait du bien cultivé. C'était maigre, mais suffisant et personne ne se plaignait de cette rude vie. Il est vrai que l'idée de Dieu soutenait Marguerite et les enfants.

D'ailleurs, le cœur était bon, naturellement, les vieux usages toujours en honneur.

Ainsi on était hospitalier. Vertu qui depuis s'est bien affaiblie. Cette vertu on la pratiquait si libéralement qu'on la poussait même fort loin. Trop loin, pourrait-on penser aujourd'hui... Car, si on logeait les mendiants, si on leur donnait un quignon de pain, on accueillait aussi les déserteurs, on cachait même des brigands — suivis de près par les gendarmes. Ce qui n'empêchait pas la bonne Marguerite d'accueillir aussi amicalement ces derniers. Mœurs qui étonneraient aujourd'hui, où les lois, la peur, l'égoïsme ont séché les cœurs. Il faut dire, à la vérité, que les brigands sont moins chevaleresques... Notons que voleurs et gendarmes (qui n'ignoraient rien) faisaient halte séparément dans ce refuge, sans jamais y causer le plus petit dommage. C'était un lieu qui moralement possédait une sorte de droit d'asile, parce que le bon accueil y était la loi et la délation inimaginable. A chacun sa part. La part des Becchi, c'était la piété, le secours, une charité jamais indiscreète.

Tout ce qu'on demandait à ces hôtes souvent inquiétants, parfois dangereux, c'était de participer aux prières. Pour beaucoup d'entre eux, c'était demander, peut-être, beaucoup. Mais quand Dieu est dans la maison, cela se sent, et les plus

endurcis finissent par plier tout de même l'échine. Et ainsi, aux Becchi, entre deux tournées de gen darmes, on vit plus d'une fois d'authentiques brigands dire les prières du soir à côté des enfants agenouillés.

Ce sont là des scènes bien édifiantes. Elles pourraient fournir de faciles sujets à l'imagerie populaire. Mais la réalité n'était pas une simple image. Ces faits se sont produits. On n'insistera jamais trop sur la vérité des événements. Dans la vie de Saint Jean Bosco, il faut ramener sans cesse au réel, à l'authentique, ce qui peut paraître incroyable, ce qui l'est aux yeux du bon sens, de l'expérience courante, mais qui cependant arriva. Ici, à la rigueur, on touche au romanesque, mais ce fut un roman vécu. D'ailleurs, un certain romanesque ne manque pas dans la vie de ce saint si original, si déconcertant quelquefois par ses hardiesses. Mais, si j'ose parler ainsi, c'est le romanesque de Dieu.

Marguerite était illettrée, mais avait une solide mémoire. Son fils en hérita. Elle pouvait réciter par cœur *La Vie de Notre-Seigneur* et *L'Histoire sainte*. Quel avantage!... C'est revivre, chaque fois qu'on parle, ce que l'on sait. Revivre en sentiments, en pensées, en images. Le livre n'est jamais qu'une référence. La mémoire fait partie de l'âme.

C'est donc avec son âme même que Marguerite enseigna aux enfants le catéchisme. A défaut d'un prêtre, trop loin, elle se chargea de ce saint travail. Là, est le fondement de son éducation.

Son grand souci, c'était la présence de Dieu. Dieu, pour elle, était toujours là, voyait tout, entendait tout. Invisible mais non pas absent, muet mais non pas inattentif, juge immédiat, témoin inévitable, rien ne Lui échappait. Elle n'en doutait pas, et sa parole sûre en imposait la conviction à ses enfants. Tout l'affirmait, aussi bien les splendeurs du ciel — qu'elle célébrait comme un don de Dieu — que les ombres et les tristesses de la vie, qui nous invitent à l'humilité et à la résignation. On prie, on loue, on courbe la tête, on espère. Voilà ce que les enfants apprenaient de sa bouche.

C'est la vraie doctrine chrétienne. Elle fut aux racines mêmes de la vie de Saint Jean Bosco. Qui l'ignore, cette morale, peut s'imaginer que ses exigences, quelquefois pénibles, couvrent l'existence de sombres couleurs. Or, c'est se tromper du tout au tout. Car cette Sagesse exalte, loin de déprimer, mais empêche la démesure.

Elle convenait donc à la formation d'un caractère doué naturellement pour le bien, mais d'une vitalité de corps et d'esprit qui appelait ces fermes disciplines. Lui-même, Jean Bosco, n'avouait-il pas que, de prime abord, il eût volontiers rendu coup pour coup ? Et il possédait une rare force physique...



Mais comment se présente-t-il à nous, dès cet âge ?

Imaginatif, ardent, volontaire, porté par son

tempérament à la bataille, aimant pourtant le jeu, habile d'esprit et des mains, observateur aigu des gestes, des mots, des démarches morales, c'était une nature qui eût pu se manifester indomptable dans la violence, et qui, par la vertu de cette éducation, n'en resta pas moins indomptable, mais avec patience, avec douceur, avec amour. Nul plus que lui ne sut supporter longuement, répondre avec douceur à la rudesse, aimer dans l'épreuve. Il avait été à bonne école. Mais c'était l'école de Dieu. Car Dieu fut sa pensée suprême. Si cette âme Lui était prédestinée et si l'enfant s'en rendit compte à l'âge le plus tendre, l'enseignement d'une mère à la piété forte, agissante, élevée, aida à l'accomplissement de ce destin.

Mais me direz-vous, et les jeux?... Car enfin un enfant les aime, en a besoin, s'y développe, y donne sa mesure. Quels étaient donc les jeux de Jean Bosco ?

Ceux d'abord de tous les enfants. Une joyeuse et gratuite dépense de forces. Et c'est naturel, et c'est bien. Le contraire eût été fâcheux. Mais bien vite ces jeux prennent un tour qui étonne chez un enfant. Ils tournent à l'utile. Ils deviennent un moyen d'agir sur les esprits. De qui ? Mais de tous ! D'abord sur les esprits des petits compagnons de son âge, ce qui va de soi, mais aussi, ce qui est inattendu, sur les grandes personnes. Car déjà, Jean Bosco se forme un auditoire. Il attire des spectateurs. Et il a neuf ans!...

Cependant que fait-il ?

Tout ce qu'il veut, tout ce qu'il juge bon à

divertir les gens, ces braves gens des Becchi, si isolés, tellement privés de plaisirs, et — on les imagine — si pleins de bonne volonté! Un bon public, un public rêvé pour l'enfant, un public tout prêt à s'émerveiller et à applaudir, un public qu'on prend, qu'on tient, qu'on manie et qu'on amène — nous allons le voir — là où l'on veut. Car Jean Bosco a son idée. Il ne fait rien pour rien. Il faut qu'on paie sa peine. Mais ce paiement, il est aussitôt reversé au crédit du salut des âmes...

Car l'écot de chacun ce sera, avant et après la séance, une simple prière. Un gentil *Ave* et un bon *Pater* encadrent le spectacle. Jean Bosco, à neuf ans, aux Becchi, organise pour son voisinage des plaisirs au pur bénéfice de Dieu. Avouez qu'un enfant pareil n'est pas comme les autres.

Et il l'est aussi cependant. Il se prend au jeu. Regardons-le agir.

C'est l'hiver. Les bons paysans se sont réunis devant l'âtre. On va commencer la veillée. Jean a grimpé sur une chaise. Il sait lire, et il a en main l'édition populaire d'un vieux livre. Il lit donc. Il le fait avec feu et il mime. Il élève la voix, il s'identifie aux héros dont le livre conte l'histoire. De fameux héros!... Ce sont ceux des vieilles légendes des *Real di Francia*, Charlemagne, Roland, Olivier, Turpin, tous les preux, leurs combats contre le Croissant, et quels coups!... L'auditoire est là, bouche bée. Et puis, le *Pater* récité, la chan-

delle éteinte, chacun se retire. Il neige dehors. Mais l'enfant a chaud. Il a joué. C'est un acteur, un acteur-né, qui amuse, émeut, évoque, séduit. Cette nuit-là, les gens des Becchi dormiront, la tête bourrée d'extraordinaires images de Barons Francs et de Sarrasins en train d'en découdre.

Mais voici les bonnes saisons, le printemps, l'été.

C'est le temps rêvé du plein air. La campagne s'ouvre, elle se repeuple, les chemins s'animent, les foires commencent. Anes, mulets, carrioles, piétons — qui avec son sac, qui avec ses paniers, qui avec ses ballots, qui avec ses coufins, — bêtes et gens, toute la population s'achemine à la queue leu leu vers les grosses bourgades, où l'on se rassemble, où l'on se rencontre, où l'on se reconnaît, où l'on s'interpelle, où l'on se donne, en une fois, toutes les nouvelles possibles, et il y en a !

C'est le grand réveil des campagnes.

A ces foires Marguerite va, comme tout le monde. La nécessité, la coutume, le calendrier le veulent ainsi. L'enfant suit sa mère. C'est une vraie fête!... Et quelle animation!... Que de marchés proposés, refusés, conclus! On soupèse, on discute, on achète, on vend et on troque. On s'amuse aussi...

Çà et là, sur la place du village, les gens font le rond. Ils regardent. Jongleurs, paillasses, acrobates, arracheurs de dents, prestidigitateurs, saltimbanques, émerveillent la foule. Ceux-là, ils ne manquent jamais au rendez-vous. Leur faconde est irrésistible et ils exécutent des tours qui stupé-

fient ce public crédule. Les braves paysans en restent bouche bée. Les enfants, qui se sont faufilés au premier rang, écarquillent les yeux et ouvrent toutes grandes leurs oreilles... Ils ne perdent rien, ni les mots ni les tours admirables!...

Vous pensez si Jean les ouvrait ses yeux, s'il tendait ses oreilles!... C'était de son âge. Il se donnait à son plaisir. Mais ce drôle de petit homme, tout en s'amusant, ne perd pas la tête. Il a son idée. Car il a toujours une idée. Et aussi une envie. L'envie d'en faire autant, d'égaler ces illusionnistes, ces gymnastes. Bizarre ambition!... Mais il faut qu'il imite. Imiter est comme un besoin de sa nature, imiter ce qui est difficile surtout, et même qui semble impossible.

L'impossible le tente, l'impossible l'a toujours tenté. Seulement, il travaille, il travaille — si j'ose dire — l'impossible.

Comment? Oh! par les moyens les plus naturels. Observer, noter, retenir, essayer... Il regarde, il surprend tel mouvement des doigts, tel élan, tel bond, tel joli équilibre. Et puis, revenu chez lui, que fait-il?... Il exerce sa main, ses mollets, ses épaules, ses reins, tout son corps, à en faire autant. Il manque son coup, recommence, et cent fois s'il le faut, jusqu'au succès. Car il veut réussir. Il a toujours voulu réussir. C'est sa voie, la réussite. Doué et tenace, il réussit parfaitement ses réussites, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Voilà un garçon qui peut aller loin...

Il y est allé, et il ira même très loin, il ira au Ciel!

Mais, pour le moment, nous sommes toujours sur la terre. On peut donc, prosaïquement, se demander à quoi vont servir tous ces exercices. Eh bien ! à donner du plaisir et à édifier.

La belle saison le permet. Aux plaisirs elle offre un beau ciel, et de grands espaces champêtres. Rien que de naturel dans tout cela. Mais édifier, ai-je dit?... Patience!... Nous allons bien voir...

Justement, il y a un pré à côté des Becchi. Une pente plantée de beaux arbres, pommiers, cerisiers et poiriers. Le lieu idéal pour donner un spectacle. Alors, on tend une corde d'une branche à l'autre, on déroule sur l'herbe un vieux tapis, les braves gens s'assemblent, s'asseyent dans la luzerne et forment le cercle, tout comme à la foire. Les mêmes qui, l'hiver, venaient entendre Jean raconter les légendes guerrières, près de l'âtre. Public fidèle, où se mêlent petits et grands, garçons, fillettes, hommes et femmes, vieux et vieilles, plutôt amusés, plutôt bienveillants. Sans doute, n'y manque-t-il pas les moqueurs, les grincheux. Il en faut toujours quelques-uns. Sans cela, tout serait trop beau!... Mais la majorité, mi-indulgente, mi-admirative, aime ce petit frisé, si actif, si entreprenant, si gentil, qui a la voix claire, le regard si vif et le don de séduire. Imaginons-le!... Il est à son aise, et il fait avec feu son boniment...

— D'abord, mes amis, un bon chapelet, et puis je vous redirai de mémoire le sermon de notre curé, le dernier, celui de dimanche...

Un bon chapelet ? Curieux saltimbanque !...

Les uns ricanent, haussent les épaules, font mine de se retirer. Mais ils sont peu. Et puis, la curiosité les retient. Ils restent...

— Vous pouvez partir, si cela vous chante, leur crie l'enfant.

Ma foi ! ils ne sont pas aussi mauvais qu'ils voudraient nous le faire croire. Ils jouent à la forte tête, c'est tout. Et ils finissent par se joindre aux autres. Oraisons et sermon, ils y vont de la voix, ils y vont de l'oreille...

Et la représentation commence. Après tout, elle en vaut la peine.

On l'imagine.

Nous avons vu le cadre et la mise en scène. Et là, l'acteur, le seul acteur, un acteur de neuf ans, lui, le bon petit Jean. « Gioannin », disent-ils...

Que va-t-il nous montrer ?

Ce qu'ils admirent, ces bons paysans, c'est d'abord la force. Eh bien, offrons-leur quelques tours de force.

D'abord un grand saut périlleux, un saut double, naturellement. Force et souplesse. Cela dégèle toujours le public. C'est l'entrée en matière, le prélude attendu, indispensable, qui met les gens en appétit. Mais rien de plus. Ce saut, à la rigueur, d'autres ont pu, d'autres peuvent le faire encore. Et il y a tellement mieux !...

Que diriez-vous d'un beau « soleil » ? On tourne rapidement sur les pieds et les mains, comme une roue. C'est un numéro à succès. Il est gracieux.

Et maintenant, montrons la force toute seule.

Elle est étonnante chez ce garçonnet. Il se hisse et il se suspend, il étend son corps en l'air, il le tourne, il opère des rétablissements invraisemblables. Il est tout souple. On peut l'applaudir maintenant. Il l'a mérité... Le voilà revenu au sol.

Exercices sérieux qui méritent l'estime. Mais ne faut-il pas faire rire un peu?... C'est de bonne guerre.

Ici, tout dépend de l'adresse. On emploie des « trucs ». Travail infiniment plus difficile, plus délicat surtout que le saut ou que le « soleil ».

Du gros nez naïf d'un lourd laboureur tirer un écu, deux écus, trois écus, voilà qui vous met le public en joie. Multiplier les œufs dans un panier l'ahurit. Ouvrir la poche de sa veste et en libérer quatre ou cinq pigeons est un tour gracieux et inexplicable. Jongler avec cinq ou six verres, danser en l'air sur une corde, s'y accrocher d'un pied, retomber très légèrement sur le sol, sans dommage, cela tient du miracle. Les gens sont conquis.

Les gens raffolent des prestiges et l'enfant sait habilement les leur présenter. Il a ce don, et il le gardera toute sa vie. Devenu homme, ces jeux, il les refera même sous la soutane, car il lancera des défis aux acrobates, les vaincra, saura faire rire, étonnera encore les badauds, et, parfait bateleur, ce saint prêtre saura tirer profit de ses tours. Un double profit. Des secours pour ses fils, ses orphelins, ses enfants du ruisseau et de la rue, ceux qu'il traîne avec lui pour leur salut. Et aussi, dans les cœurs obscurs qu'il émeut, les premiers mouvements de la foi qui renaît. Mais alors, ce ne

seront plus de simples *Ave* récités en commun qu'il réclame de son assistance. Il l'oblige à le voir, à l'écouter, à le suivre disant la messe, en plein air, s'il le faut, dans un pré ou sur une place. Le profane sert au sacré. Le jongleur révèle, à la fin, l'offrande de l'Eucharistie.

L'Eucharistie, Jean s'en approcha à dix ans. C'était alors l'âge requis, qu'on reculait jusqu'à douze ans, mais on lui accorda une dispense. Il communia donc en mars 1826, à Châteauneuf.

Après la communion, sa mère lui parla. « Conserve-toi pur toute ta vie, mon fils... Communie souvent... Obéis, fuis les mauvais compagnons comme peste... »

Il suivit ses conseils, sauf pour les mauvais compagnons. Car ceux-ci il les rechercha — pour les convertir.

La sainte communion le rendit meilleur, si possible. Le premier gain moral en fut la soumission. Il l'a dit lui-même.

« ... Dès ce jour, il me sembla que ma vie s'améliorait. J'appris surtout à obéir, à me soumettre, moi qui auparavant opposais souvent mon caprice aux ordres et aux conseils de qui me commandait. »

Dieu avait pris possession de son cœur.



Et maintenant marchons sur la route qui mène aux Becchi.

Le soir tombe. Par petits groupes les campagnards rentrent chez eux. C'est l'an du Jubilé. Ils reviennent de Buttiglieria. Ils y sont allés le matin, en sont revenus, y sont retournés. Seize kilomètres en tout dans les jambes. Mais ils ont entendu quatre sermons!...

Un vieux prêtre marche avec eux, le chapelain de Murialdo, Don Calosso.

Il regarde un petit garçon, un petit frisé, notre Jean, qui chemine tout seul, l'air pensif. Cet enfant l'intrigue.

DON CALOSSO, *curieux*. — Voyons, petit, tu y as compris quelque chose au sermon qu'on a fait, ce soir?

JEAN. — Quelque chose? mais oui! J'ai tout compris.

DON CALOSSO. — Tout?... Tu m'étonnes. Dis-moi seulement le sujet.

Et Jean de dire le sujet : « Il ne faut jamais renvoyer sa conversion. » Et il en ajoute!... Il indique les trois parties qui composent le prêche, et il en récite par cœur des morceaux entiers...

Stupéfaction du vieil abbé!

Les paysans se sont rapprochés de l'enfant. Ils écoutent.

— C'est encore le petit Jean. Il en a de la tête!...

C'est tout à fait l'avis du vieux curé.

— Comment, mon fils, t'appelles-tu?

— Jean Bosco.

— Tu sais lire?

— Oui, je sais lire et j'aimerais étudier. Mais mon frère Antoine ne veut rien savoir. C'est l'aîné.

— Étudier, pourquoi?

— Pour devenir prêtre, mon père.

— Et une fois prêtre?

— Je m'occuperai des enfants. Beaucoup sont mauvais. Ils sont seuls, on les abandonne. Je leur enseignerai la religion.

Don Calosso pense. L'enfant l'a conquis.

— Viens demain me servir la messe.

Et Jean y alla.

Et voilà que le bon curé appelle Marguerite. Il a réfléchi. Il a autant de bon sens que de cœur, ce Don Calosso. Cet enfant doit aller à Dieu.

Il fait donc ses propositions à Marguerite.

— Chaque matin, Jean viendra chez moi prendre des leçons. Je lui apprendrai le latin. Puisqu'il le veut, nous en ferons un prêtre... Vous le garderez aux champs chaque après-midi.

Quelle bonne nouvelle! La mère et le fils sont aux anges.

Mais Antoine poussa aussitôt les hauts cris. Il fallait s'y attendre.

— Tu es né paysan, tu seras paysan. Je le suis bien.

Une calamité, un pareil frère!... Déjà vous imaginez ses sarcasmes quand il voyait le gentil Jean jouer à l'acrobate.

Mais maintenant, c'était bien pis!...

Jean rustiqua aux champs jusqu'à l'automne. Mais il en avait l'habitude, et un joyeux espoir le soutenait.



Ce fut une des meilleures, des plus heureuses époques de sa vie, quelques mois de bonheur. Et pourtant, non sans grande peine. Chaque jour, il devait abattre un bon bout de chemin pour aller jusqu'à Murialdo. Et cela, en plus des travaux dans les champs. Car il les faisait. Pensez donc ! Antoine était là !... Ce qu'il a marché et marché notre petit Jean pendant son enfance !... Il a demandé à son corps, bien jeune encore, tout ce qu'on peut imposer de fatigue à un corps, et même davantage... Mais quelle récompense !

Enfin un bon prêtre, et un prêtre selon son cœur ! Une sorte de père. Un homme simple, plein de bon sens, et solide. Une volonté douce, un cœur affectueux, un esprit tourné vers le ciel. En somme, pour l'enfant un don inespéré, l'aide qu'il croyait peut-être impossible. Car il n'avait pas été gâté jusque-là dans ses rapports avec les ministres de Dieu. Il les vénérât à distance. Il les saluait. Mais, eux, passaient au large, sans un mot amical, sans un geste. Il s'en est plaint lui-même...

« Il m'arrivait bien de temps en temps — écrit-il — de rencontrer mon curé sur la route, accompagné de son vicaire. Je les saluais de loin ; arrivé à leur hauteur, je m'inclinai devant leur soutane ; mais eux gardaient les distances et se contentaient de me rendre poliment mon salut sans interrompre leur promenade. J'en pleurais de tristesse, et je pensais, et je disais à mes amis : « Si jamais, moi,

« je deviens prêtre, ce sera tout le contraire. Je
« fréquenterai les enfants et leur donnerai de
« bonnes paroles et de bons conseils... »

Cet enfant sensible, ouvert, généreux, fait pour éprouver la moindre douleur — et à qui aucune ne fut épargnée — eut alors, au moins, cette halte heureuse. Se sentir compris, soutenu, aimé, pour de telles natures, c'est voir se décupler tous les dons de l'esprit et du cœur. Aussi, avec quel plaisir, quel succès, quelle rapidité dans la compréhension, commence-t-il alors ces études tant désirées ! Italien et latin, avec les visages rébarbatifs qu'offrent aux enfants les grammaires, il dévora tout, apprit tout, étonna son maître. Il allait constater malheureusement, par la suite, qu'on n'en trouve pas souvent de pareils, même quand on est un petit prodige...

* * *

Tout semblait donc marcher à merveille pour lui. Et, bonheur jusqu'alors inconnu de son âme, il commence, comme il le dit lui-même : « A goûter ce qu'est une vie spirituelle. » Bon et providentiel Don Calosso, ce qu'on lui doit!...

Mais voilà l'ennemi qui rentre en scène. Antoine recommence à grogner, à lancer des menaces...

— Je fais tout. C'est moi seul qui gagne le pain de la famille. Ce petit monsieur perd son temps à des balivernes. Ça suffit maintenant. Il fera comme moi. Je suis devenu gros et gras sans avoir ouvert un bouquin.

Gros et gras! il se peint lui-même...

Et Jean, espiègle, de lui répliquer :

— Notre âne est encore plus gros, et il n'est pas allé dans une école. Voudrais-tu, par hasard, lui ressembler?

Fureur d'Antoine. Jean se sauve. Scène de larmes.

Manqué une fois, attrapé bien d'autres, hélas! Calottes et railleries se succèdent. Antoine a horreur des bouquins. Quand Jean, son travail fini dans les champs, lit sous un arbre ou près du feu, cette brute vient, lui arrache son livre. Et l'injure :

— Paresseux! Monsieur veut se goberger à nos frais! A nous la pioche, à lui le bon temps!...

Que peut la pauvre Marguerite?... Arrêter les études?... Elle s'y résigne. Mais Antoine n'en reste pas moins plein de colères. L'animosité chez lui est tenace. Il déteste son frère.

Alors on exile Jean. Il s'en va. On l'expédie hors de la maison, sur la route.

— Va à Moncucco, lui conseille sa mère, chez les Moglia. Ce sont de braves gens. Ils te donneront du travail ¹.

On est en février, en plein hiver. Et le pauvre petit passe le seuil, se met en chemin, avec son balluchon. Quelque linge, ses livres...

Par bonheur, c'est vrai, les Moglia sont bons. Ils prennent le petit « au pair ». Et, de douze à

1. Selon les meilleurs historiens de Don Bosco, l'épisode Moglia se situerait dans les années 1828-1829, Jean Bosco ayant alors de douze à quatorze ans.

quinze ans, il reste chez eux, valet de ferme. Ils n'eurent jamais meilleur domestique.

Le dimanche, il est libre. Que fait-il?... Vous vous en doutez. Il réunit les enfants du hameau, leur enseigne l'Histoire Sainte, le catéchisme. Chaque instant de loisir le ramène à ses livres. Il ne veut pas oublier ce qu'il sait de latin...

Et ainsi les mois passent. Il n'a pas renoncé à son projet. Il sera prêtre... Mais quand et comment en arriver là?

Pour mener jusqu'au bout de pareilles études, on le lui a dit, cela coûte cher... Plus de six mille lires!...

Et que possède-t-il? Pas un sou...

Il est matériellement au plus bas. Mais la Providence a pitié de lui...

Qui rencontre-t-il dans un pré où il garde les vaches? Le frère de sa mère, donc un oncle, Michel Occhiena. Un brave homme aussi.

— Et que fais-tu là?

Alors Jean dit tout. L'oncle s'apitoie.

— Ramène ton troupeau à tes maîtres, retourne tout de suite aux Becchi. J'y serai, ce soir, et on verra bien.

Ce qui est fait. Les Moglia sont navrés de perdre ce valet si doux, si pieux, si content à l'ouvrage...

Marguerite voit arriver Jean.

— Cache-toi quelque part dans le fossé. Si Antoine en rentrant te trouvait avec moi, il croirait que c'est un complot, et Dieu sait alors ce qu'il pourrait faire!...

C'est tout à fait l'attente et le retour de l'ogre.

Jean obéit. Mais c'est dur. Et il ne fait pas chaud dans le fossé. Pensez donc ! on est en décembre... Il grelotte et attend.

Enfin l'oncle arrive. L'oncle, c'est un homme, et il a de l'autorité, et probablement de bons bras...

Antoine, en rechignant, s'incline. Jean reprend sa place au foyer...

Mais l'avenir ?...

Et on recourt encore à Don Calosso.

— Mon petit Jean, dit-il, je ne trahirai pas ta confiance. Viens au presbytère. Tu seras mon fils.

Ce furent de nouveau quelques mois de bonheur.

Aussi chez l'enfant quelle gratitude !

« Don Calosso, écrit Don Bosco, environ cinquante ans plus tard, était devenu une idole pour moi... Je priais à son intention... J'aurais offert ma vie pour lui. Je faisais autant de progrès en un jour que j'en aurais fait seulement à la maison pendant une semaine... Il me dit plusieurs fois : « Et surtout ne t'inquiète pas pour ton avenir. « Je m'en charge. Tant que je vivrai je ne te laisserai manquer de rien et, si je viens à mourir, je pourvoirai à tout de la même manière. »

Vaines promesses, hélas !

Don Calosso est frappé brusquement d'apoplexie. Jean était aux Becchi. Il le fait appeler, Jean accourt. Déjà le vieux prêtre ne peut plus parler. Il lui tend cependant la clef de son coffre et lui fait signe de ne la donner à personne. Il meurt deux jours après.

Les héritiers arrivent. Le coffre contenait six

mille lires. Jean le savait. Don Calosso les destinait aux études de son protégé. Jean donne la clef, et « tout le reste avec ». Ce sont là ses propres paroles.

PUISSANCE DE LA VOCATION

Ce coup cruel imposait des décisions immédiates.

Retour au logis d'abord. Mais heureusement, désormais, Marguerite a la liberté d'agir à sa guise. Elle a obtenu, non sans peine, des tribunaux, le partage des biens paternels. Chacun des trois enfants a sa part et la division est définitive. Malgré lui, Antoine se plie. Il a son dû et il s'en va. Nous ne le reverrons jamais plus.

Marguerite décide alors que Jean continuera ses études. Il ira à Châteauneuf, où un prêtre donne des leçons de latin.

D'abord, il fait le chemin, chaque jour, des Becchi à cette bourgade, soit vingt kilomètres, et souvent pieds nus, pour ne pas user ses chaussures. Mais l'hiver cette route est dure, le pays est froid. Jean s'épuise. Nouvelle décision de Marguerite. Il s'installera à Châteauneuf même ¹.

Il prend alors pension chez un brave tailleur. Marguerite paie en denrées.

Mais à l'école, l'accueil est pénible. Les enfants

1. Jean Bosco accomplissait ce parcours entre les Becchi et Castelnovo, soit vingt kilomètres, en quatre fois, il revenait chez lui à midi et le soir.

se moquent de ce pauvre rustaud, mal vêtu, qui arrive du fin fond de la campagne. Aucun contact affectueux avec les prêtres. Et un professeur hostile, borné.

— Que voulez-vous donc qui nous vienne de bon des Becchi? se plaisait-il à affirmer, d'un ton méprisant.

Jean avait beau lui traduire, sans une faute, des versions latines au-dessus de sa classe, cet entêté criait qu'il avait copié sur ses voisins. Malgré les dénégations de ceux-ci, il n'en démordait pas. Décidément, ce pauvre Jean n'a pas de chance!... Et que faire, sinon patienter?... Rude école pour un impatient. Il s'y met, et fait son profit de l'épreuve.

Comme toujours, son esprit remuant cherche un dérivatif.

Il le trouve chez son hôte même. Il se fait apprenti tailleur. Le voilà à coudre, à piquer, à ourler, à couper.

Et avec succès. Car il n'est rien, tant de la tête que des doigts, où il n'excelle. Manuel autant qu'intellectuel, Jean Bosco saura se servir — et se servira — aussi bien de ses mains que de son intelligence. Ce sera une des raisons de sa réussite. Et d'avoir appris à tailler le drap lui servira, servira à son œuvre. Ce brave tailleur fut en quelque sorte providentiel. La nature de Jean est telle que chaque coup fait sortir de lui un talent nouveau, chaque déception de nouvelles forces. Sa maîtresse est l'adversité. Elle lui apprend à lutter contre elle.

Il a quinze ans. Déjà rudement malmené, il n'a cependant pas changé de but. Son regard reste invariable. Il regarde vers les autels, vers la charité, et vers Dieu.

Mais Dieu — direz-vous — que fait-il, en présence de tant d'amour, d'une volonté si tenace, d'une âme qui s'est si fermement donnée à Lui ?

Il fait beaucoup. Il lui envoie un songe. N'est-ce pas admirable?... Un songe!... Qu'y a-t-il de plus troublant qu'un songe où Dieu a délégué la Mère, la Sainte Mère de Son Fils ?

Elle dit à Jean :

— Je te confierai un troupeau, je veillerai sur toi, je t'aiderai.

Cela suffit à Jean. Cela lui a toujours suffi et lui suffira pendant toute sa vie, la vue et la parole de la Sainte Mère.

Et le voilà tranquilisé. N'a-t-il pas raison?...

Car la roue tourne après le songe. Enfin, il va pouvoir quitter les écoles rustiques et commencer dans une ville, aux écoles officielles, les études rêvées. L'enfance est finie, après sept années de tourments.

Nous sommes le 4 novembre 1831, et Jean part à pied, portant sur le dos un sac de farine, pour la ville de Chieri ¹.

On le voit!...

* * *

Oui, on le voit, entrant un beau matin dans cette petite ville d'études et de prières, balluchon au

1. Prononcez « Kiéri ».

dos, avec ses deux sacs bien garnis, l'un de maïs et l'autre de farine. Comme on verra désormais, tous les samedis, maman Marguerite, chargée elle aussi de paquets, gros pain de campagne, châtaignes. Et à la fin du mois, vingt lires en poche pour payer la pension de son Jean...

Il arrive donc.

Par bonheur, pas mal de choses viennent de changer. Mais les choses ne changent pas toutes seules. On doit les forcer un peu, au moins les aider. Chez les Bosco, il a fallu qu'on prît son courage à deux mains. Ce que fit Jean. Et c'est ce qu'il fera désormais tout au long de sa vie...

Il frappe chez les uns, il frappe chez les autres. Il demande qu'on l'aide. Ils ne sont pas mauvais, ces paysans. L'un donne quelques sous, l'autre des grains, un fromage, des œufs. Le curé de Châteauneuf y va, lui aussi, de son obole. Et voilà notre Jean habillé et pourvu tant bien que mal. Il n'a pas oublié cahiers, livres et plumes...

D'un bon pas il s'en va chez la brave dame qu'on a dénichée. C'est une trouvaille de maman Marguerite. Une dame Matta. Il entre chez elle en service.

Quelque chose a changé, je l'ai dit. Car à Chieri bien des cœurs vont s'ouvrir. Il souffrira encore. Mais il va trouver enfin de bons maîtres et des amis dignes de lui.

Arrivé le 4 novembre 1831 dans cette ville, il y restera bien dix ans. Six, il les passera au Grand Séminaire.

Avant le Séminaire, il fera ses humanités dans une école officielle dirigée par des religieux. Il y étudiera pendant quatre ans. Il sera alors un élève libre, et vivra en partie des apports de maman Marguerite et en partie de son propre travail.

Il séjournera deux ans d'abord chez cette dame Matta, où il est descendu le jour même de son arrivée. Elle l'a pris comme domestique. Mais il deviendra, en outre, assez vite le répétiteur de son fils, qui achève plutôt mal que bien ses études.

Ensuite, il ira chez un cafetier-pâtissier, un certain cousin, appelé Pianta. Il sera garçon de café, pâtissier, homme à tout faire. Le seul bénéfice qu'il retirera de sa place, ce sera d'apprendre à la perfection l'art de fabriquer des gâteaux. Il fut un pâtissier hors ligne.

Enfin, on le verra chez un certain Thomas Cumino, tailleur, qui le fera travailler chez lui et dans sa vigne.

En somme, trois métiers en quatre ans.

Après quoi, grâce à Dieu, il va pouvoir entrer enfin au Grand Séminaire...

Tout cela a l'air de marcher d'un assez bon pas. Mais, disons-le bien, tant chez la dame que chez ses employeurs, Pianta, Cumino, il souffrit souvent de la faim, toujours du froid. Il coucha dans d'affreux réduits. Mais il reçut aussi des consolations et éprouva de grandes joies, dues (si l'on va au fond des choses, et il faut y aller) à la qualité de son âme. Car ces consolations et ces joies lui furent

données par des âmes. Il sut toujours les attirer. Est-ce étonnant, si ce qu'il aimait dans les créatures, c'était cela, leurs âmes — pour leur salut ?

J'irai même plus loin. Toutes les fois qu'il rencontrait une hostilité déclarée et tenace, c'est qu'il se trouvait devant ce que j'oserai appeler une absence de l'âme. Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits, le saint ses pouvoirs...

PREMIERS PAS

Donc quatre ans de travaux manuels, d'épreuves et d'études. Mais plus que jamais il semble se jouer des obstacles, des fatigues, des besognes scolaires. Cela ne se fait — et ne se peut faire — que grâce à d'incessants efforts et aux dons multiples de cette nature pleine de richesses.

Il accepte tout. Il dort sous un escalier répugnant, dans un réduit sombre. A la chandelle, après avoir peiné de l'aube à la nuit close, il y étudie. Il le faut bien. Depuis huit ans, ses études avaient pâti. Or, attaquer le latin et le grec n'est pas une petite affaire. Il s'y jette avec une impétuosité qui lui fait brûler les étapes...

Car il en a du temps à rattraper!... En somme, il débute à peine à seize ans. Mais il bondit et survole deux classes par année. Chez lui, l'esprit est vif, il comprend vite, bien, à demi-mot, et sa mémoire tient du miracle. On en cite d'étonnants exemples.

Celui-ci, entre autres.

Un jour, en classe, on explique du *Cornelius Nepos*. Et il a oublié son livre... Que faire?... Il

ouvre sa grammaire latine et fait semblant d'y lire le texte de Cornelius : *Vie d'Agésilas*. Mais les malicieux camarades ont compris. Ils s'agitent, et le maître s'en aperçoit.

— Jean Bosco, dit-il, irrité, refais-moi cette traduction, et surtout sans sauter un mot, tout le texte et les règles.

Jean Bosco lit dans sa grammaire le texte qui n'y était pas, il l'explique et donne les règles. Pas une erreur!...

Les camarades sont émerveillés. Ils applaudissent!... Scandale, naturellement. Le maître s'écrie :

— Pourquoi ces battements de mains?

— Maître, regardez, il n'a pas son *Cornelius*, et c'est de mémoire qu'il a tout refait.

Le maître vient, s'assure du petit miracle, pardonne le désordre, et ne cache pas son admiration.

Tous ses maîtres, il les a séduits.

Il en a enfin trouvé d'excellents tant par le savoir que par l'intelligence, et par les vertus. Aussi ne les a-t-il jamais oubliés. C'étaient de grands éducateurs. Entre eux et les élèves régnait un esprit de famille. Un père enseignait ses enfants. L'un d'eux, l'abbé Banaudi, avait pour principe d'arriver à se faire craindre et aimer sans infliger la moindre punition. C'est déjà la fameuse règle salésienne de l'éducation par la patience et par l'amour. Mener la jeunesse par les dons du cœur, en prenant les cœurs.

Ici, on ne le niera pas, Dieu, qui dressa devant Jean Bosco durement tant d'obstacles — pour éprouver son âme — lui fournit cependant, à l'âge décisif, des modèles en accord parfait avec les desseins qu'Il avait sur lui.

La leçon fut comprise.

Elle le fut comme toutes les autres.

Jean Bosco cependant travaillait avec une ardeur d'autant plus vive qu'il avait pris plus d'assurance sur les facilités de sa nature. Il lui suffisait d'entendre la leçon en classe pour la retenir sans l'étudier davantage. Lire et apprendre par cœur lui étaient tout comme. Avec cela, infatigable.

« Ma mère, disait-il, m'avait habitué à dormir peu. » Aussi passait-il les deux tiers de ses nuits à dévorer ses livres. Tous les classiques. Du latin, il acquit une connaissance si grande qu'elle émerveilla plus tard Léon XIII, qui s'y connaissait.

Il savait par cœur d'innombrables pages de Dante, de Pétrarque et même — ce qui surprend — de Métastase. Cet homme, qu'on savait enfoncé jusqu'au cou dans les œuvres et les soucis les plus platement matériels, avait une puissante tête d'humaniste.

Elle eût fait peut-être la gloire d'une autre destinée.

Mais Jean Bosco avait d'autres desseins que de devenir un savant prélat. Il visait plus haut. Secourir à tout prix l'enfance perdue, ou risquant de se perdre. Rien ne l'a jamais détourné de ce but. De la suite dans les idées, de la volonté, de

l'enthousiasme, ce fut toujours la marque de son caractère. Né pour l'apostolat, la jeunesse est déjà pour lui une obsession.

Aussi, à Chieri, groupe-t-il bientôt une troupe de camarades. Il l'appelle « La Joyeuse Union ». Il lui donne sa règle :

« Ni un acte ni un propos dont puisse rougir un chrétien.

« Remplir honnêtement ses devoirs religieux et scolaires.

« Être gais. »

En un tour de main, il attire, prend, organise et met en marche ces adolescents. Il a le génie, le besoin, la hantise de l'association. Il est fondateur d'Ordre. Et que n'eût-il pas fait dans n'importe quel autre domaine?...

Les plaisirs qu'on prenait sous le signe de ce groupement, qui invitait à l'union et aussi à la joie, ces plaisirs étaient sains et simples. Longues promenades dans les environs, goûters sur l'herbe, réunions chez l'un ou chez l'autre, leçons de catéchisme, prières en commun...

Mais quelqu'un me dit à l'oreille : « Quelle vie anti-naturelle!... Ce sont là des plaisirs dont une jeunesse vivante, une vraie jeunesse, ne saurait raisonnablement se satisfaire... »

Peut-être!...

Pourtant tous ces adolescents s'y plaisaient. Et ce n'étaient pas des lourdauds, des simples d'esprit, des timides. Bien loin de là! Ils ne se tenaient pas à l'écart de la vie et ne craignaient pas, l'occasion aidant, les scènes publiques, où Jean Bosco, leur

chef, jouait parfois un rôle qui pourrait paraître insolite pour un futur saint...

Témoin ce saut.

Un bateleur, un jour, arrive à Chieri et s'installe sur la grande place. A l'heure où les enfants devaient assister à l'office, il présente ses acrobaties. Les enfants (cela va de soi) désertent l'office et accourent vers le bateleur...

Jean voit lui échapper sa pieuse troupe. Il est désolé. Mais il réfléchit. Notons-le bien. Toujours, avant un coup d'éclat, il se donnera le temps de la réflexion. Ensuite, il agit. Il le fait fonçant droit au but avec une sorte de témérité, d'ardeur belliqueuse.

Le bateleur, un homme fait, solide, habile, excellait dans quatre exercices : la course, le saut, la danse du bâton, l'escalade.

Jean lui lance un défi!...

Enjeu : vingt francs.

Jean ne les a pas, naturellement. Mais « L'Union » se cotise.

Départ pour la première épreuve, la course. Jean la gagne facilement.

On double la mise pour le saut. Et quel saut! Il faut d'un seul bond franchir la rivière et retomber en équilibre sur la crête d'un mur, par-delà l'eau. L'homme réussit son saut à merveille. Mais Jean fait aussi bien et, de plus, il ajoute à son bond un splendide saut périlleux.

Troisième épreuve. On quadruple la mise. Danse du bâton.

Jean pose son chapeau au sommet d'un bâton et jongle avec. Le bâton court de la main à l'épaule, glisse sur le coude, visite le nez, contourne la bouche, et revient avec grâce dans la paume de la main, toujours chapeauté...

L'homme le saisit. Et il est habile!... Va-t-il l'emporter? Mais hélas! pour lui, le bâton jusqu'alors si docile, heurte un obstacle inattendu, le nez, le nez excessif du pauvre homme!... Il perd l'équilibre, tombe.

Terrible mortification!...

Mais reste une épreuve. « Je vais tout regagner d'un coup », pense-t-il.

Grimper au sommet d'un orme très haut dans un temps « record », cela le connaît.

« La Joyeuse Union » est sur les charbons.

L'acrobate parvient avec une agilité merveilleuse à la cime de l'arbre. Mais elle plie, la cime. Que faire de plus? Aller au-delà paraît tout à fait impossible.

Et on applaudit.

— Pauvre Jean, dit-on, le voilà battu. C'est dommage!...

Battu?... C'est mal le connaître...

Il grimpe et rapidement atteint le sommet. Là même où s'était arrêté l'acrobate. Comment aller plus haut?...

Parbleu! en faisant l'arbre droit... Il le fait. Ses pieds dépassent la cime. Il est vainqueur. Il a gagné les quatre épreuves.

Acclamations! Victoire!...

Mais surtout sans rancune. Vainqueur et vaincu

avec toute « La Joyeuse Union », vont faire un copieux repas. Le vaincu paie. Il a perdu... Et perdu une belle somme, deux cents francs ! Mais nos braves enfants sont généreux. Ils lui en rendent cent cinquante.

Et il s'en va. Seulement, il se dit : « Je ne reviendrai plus. »

C'est tout ce que voulait Jean Bosco.

Qu'il en ait reçu un surcroît de prestige, on l'imagine. C'était un exploit. Et il connaissait bien la valeur d'un exploit sur l'esprit des adolescents. Son succès n'était qu'un moyen. Ainsi le seront toujours ses succès. Il n'en tire aucune satisfaction personnelle. Quoi qu'il fasse, il travaille toujours pour le même Maître, le Seul.

Toutefois, à cet âge, il se peut que son amour-propre n'ait pas été indifférent aux réussites personnelles. Il s'en confesse quelque part. Cela est humain, surtout chez un adolescent.

Mais d'autres dons que ceux de l'habileté corporelle lui valurent de plus hautes satisfactions.

* * *

Celles de l'amitié d'abord.

Car deux amitiés précieuses et rares marquèrent cette époque de sa vie. Elles influèrent heureusement sur son caractère et sa vocation. Louis Comollo et Don Cafasso, deux noms qu'il n'oublia jamais. L'un son condisciple à l'école, l'autre un

jeune prêtre de vingt-quatre ans, donc de peu son aîné — et cependant son premier guide, celui de la Providence.

L'amitié qui lia Jean Bosco à Louis Comollo naquit d'un « chahut » scolaire. Dans la cour de l'école les élèves s'adonnaient à un jeu brutal. Un seul ne s'y mêlait pas. A l'écart dans un coin, il étudiait sagement. Insolite sagesse, qui ne pouvait passer inaperçue. On le voit, on l'appelle au jeu. Il se refuse. Un grand gaillard arrive et lui administre deux gifles. Le giflé ne rend pas les coups. Il dit très doucement à ce brutal : « Tu es content?... C'est bien. Va en paix, moi, je te pardonne... »

Jean Bosco, témoin de la scène et émerveillé de tant de patiente douceur, demande le nom de ce camarade : « Louis Comollo... »

Une amitié commence.

Comollo était trop doux et trop inoffensif pour ne pas attirer d'autres brutalités. Mais désormais les choses changent. Il a un défenseur. Le robuste Jean intervient. Il en naît d'épiques bagarres.

Il ne me déplait pas de savoir que, si les coups pleuvent, la victoire est toujours du bon côté. Jean est, au fond, un batailleur.

Fort, adroit et impétueux, quelquefois sa violence est telle que Comollo, effrayé, s'écrie :

— Assez ! ta force m'épouvante. Pardonne et rends le bien pour le mal, je t'en prie...

Apaisé, Jean se jure de devenir calme, maître de soi, et pacifique. Comollo a été un exemple.

Il ne parle que de douceur. Jean en est frappé. Il modifiera sa conduite, il réglera son ardent caractère. Heureuse influence à longue portée!...

Les deux amis ne se ressemblent guère, mais justement leurs dissemblances les rapprochent. D'ailleurs, ils avaient aussi des points où s'unir, une égale piété, le même culte pour la Sainte Vierge, et le même besoin de sacrifice.

Si cette amitié, hélas! dura peu, elle persista sans nuages.

Après l'école, ils se retrouvent au Grand Séminaire. Ils y avancent côte à côte. Chacun profite de son compagnon et ils échangent des vertus. Ce fut une amitié tendrement chrétienne.

Elle dura cinq ans. La mort vient et la brise¹. Comollo meurt subitement. On devine l'affliction de Jean...

Or, les deux amis s'étaient fait une étrange promesse. Celui qui mourrait le premier reviendrait de quelque façon tranquilliser le survivant sur son salut dans l'autre monde.

Or, la nuit qui suivit les funérailles de Comollo, dans le dortoir où dormaient une vingtaine de séminaristes, dont Jean Bosco, éclate un vacarme effroyable, s'allument et s'éteignent des feux. La maison tout entière est secouée. Et une voix crie : « Jean Bosco, Jean Bosco, je suis sauvé!... »

L'épouvante chasse de leurs lits tous ces pauvres séminaristes. Ils se terrent et n'osent plus remuer jusqu'à l'aube... Incroyable histoire! mais à laquelle

1. Louis Comollo est mort le 12 avril 1831.

il faut ajouter foi, car tous les présents en ont témoigné.

La douleur de Jean fut très vive. Il était obsédé par cette mort. Tant de grâce, tant de vertus, tant de charme! et tout cela si éphémère!... Il n'y a de sûr que les biens du Ciel... Telles ses pensées...

Et comme il ne fait rien à demi, sa décision est aussitôt prise : « Je ne donnerai plus mon cœur à quoi que ce soit de mortel. » Et il tint parole. La mort de l'ami lui avait ordonné de se lier à Dieu, et à Lui seul. Il n'y a qu'une seule amitié, si on l'obtient, la Sienne.

Pourtant, ce cœur tendre conserva en soi le souvenir d'une amitié trop pure pour qu'on l'oublîât. Bien des années plus tard (et on sut cela par sa mère), Jean Bosco quelquefois, dans sa petite chambre solitaire, s'entretenait à voix haute avec son ami...



Entre-temps, il avait subi une crise violente, d'un autre ordre.

Ses « Humanités » achevées, devant lui se dressait le grand Séminaire. Or, il n'avait étudié (au prix de quelles privations!) que pour en franchir le seuil, quelque jour.

Et ce jour était arrivé. Mais le seuil se montrait infranchissable. Car Jean Bosco ne possédait pas un traître liard. Comment pourrait-il régler sa pension? Désormais plus de gains en marge. L'internat exigeait une note à payer. Triste situation.

Allait-il interrompre ses études? Or, seules celles-ci pouvaient le mener au but désiré, la prêtrise. Et il y aspirait passionnément tant par vocation et amour de Dieu que par défiance de soi. Car il se connaissait : à l'extrême vif et sensible, ne devait-il pas redouter les dangers du monde? Or, la vie religieuse protège les âmes. Elle en transforme et en utilise les dispositions, même dangereuses, à la fois pour le bien du sujet qu'elle prend et pour celui des âmes dont il a la charge. Pour un cœur enflammé de charité est-il chemin plus exaltant? Et voilà cependant ce cœur arrêté, au moment décisif, sur le seuil. Jean Bosco devra-t-il renoncer à le franchir, tourner le dos au sacerdoce?...

Il lui restait cependant une issue : le cloître.

Saint François l'attirait. Devenu moine, il serait à l'abri du besoin, il aurait la paix assurée pour l'âme...

Mais il hésitait.

« Qui pourrait mieux me conseiller que mon confesseur? » pensait-il.

Le confesseur se déroba.

Son propre curé lui conseilla la vie paisible d'une cure.

Il dit à maman Marguerite :

— ... Et quand vous serez vieille, vous aurez près de lui un bon refuge. Faites-le renoncer au cloître.

Et maman Marguerite de parler à Jean. Elle le met au fait des conseils du curé, et elle ajoute :

— Pour mon avenir, je m'en charge. Je ne veux

rien de toi. Je veux mourir pauvre, mon fils. Et n'oublie pas ceci, si jamais tu devenais riche, ta mère jamais plus ne te verrait. Mais sois franciscain, si tu veux...

Il est donc admis au noviciat.

Mais avant d'entrer au couvent, il s'en va faire un tour à Châteauneuf. Il veut prendre congé de son curé.

Un ami apprend sa décision et lui dit :

— Si tu consultais d'abord Don Cafasso. C'est un saint, et de bon conseil!...

Don Cafasso n'avait que vingt-quatre ans. Ordonné prêtre depuis peu, il étudiait à Turin, catéchisait, visitait les malades, les forçats, secourait les pauvres. En somme, une âme d'élite.

Jean Bosco va le voir, se confie à lui.

Don Cafasso lui dit :

— Entrez au Séminaire. Le Ciel pourvoira à votre avenir.

Nouvelle amitié et, pour cet avenir, secours incomparable.



Donc Jean Bosco entre au Grand Séminaire, le 30 octobre 1835.

Sa réputation déjà était telle que tout lui fut fourni par charité. Châteauneuf se cotisa. Il fut habillé. Un prêtre, Don Guala, paya sa première année de pension. Ensuite, Jean Bosco, par sa conduite, son zèle pieux, son travail, obtint des bourses.

Don Cafasso régla les différences. Tout le monde le poussait vers Dieu.

Le jour où il entra au Séminaire, maman Marguerite lui dit :

— Ma joie est grande. Mais si, un jour, par malheur, tu doutais de ta vocation, quitte la soutane. Mieux vaut un pauvre paysan qu'un mauvais prêtre. Je t'ai consacré à la Sainte Vierge. Donne-toi tout entier à Elle...

Voilà une mère comme on en voit peu.

Jean a passé six ans au Grand Séminaire. Il y fut un modèle de séminariste. Grand travailleur, excellent camarade, d'une piété vive sans bigoterie, élève obéissant, mais aussi boute-en-train, il exerça son âme à la patience et son naturel impétueux à se maîtriser.

Les enfants, aux jours de congé, venaient le voir au Séminaire. « Il est si bon », disaient-ils de lui, qui souffrait de leur abandon et qui les aimait.

Un songe lui vint, une nuit... Encore un songe!...

Des enfants hurlent, blasphèment, se battent. Il se jette sur eux. Sainte colère!... Mais trop nombreux, ils finissent par le faire fuir. Alors l'Être merveilleux, l'Inconnu des rêves, apparaît, suivi de Sa Mère. Mais a-t-il besoin de dire Son nom?...

— Trêve aux coups! dit la Mère. Essaie de la douceur. C'est par elle que tu gagneras... Ne te l'ai-je pas déjà conseillé?...

Et aussitôt les affreux garnements se changent en agneaux paisibles.

Encore une fois, c'est sa vocation que dévoile le songe.

* * *

Le 5 juin 1841, Jean Bosco reçut à Turin l'ordination sacerdotale. Désormais, il est Don Bosco.

Il célébra sa première messe, le 6. Il y associa la pensée des morts qui l'avaient aidé.

Le surlendemain, il officia à Châteauneuf. Ce fut une grande solennité, et aussi une fête pour sa famille, le clergé d'alentour, les notables du lieu. Don Cafasso, l'ami providentiel, y était.

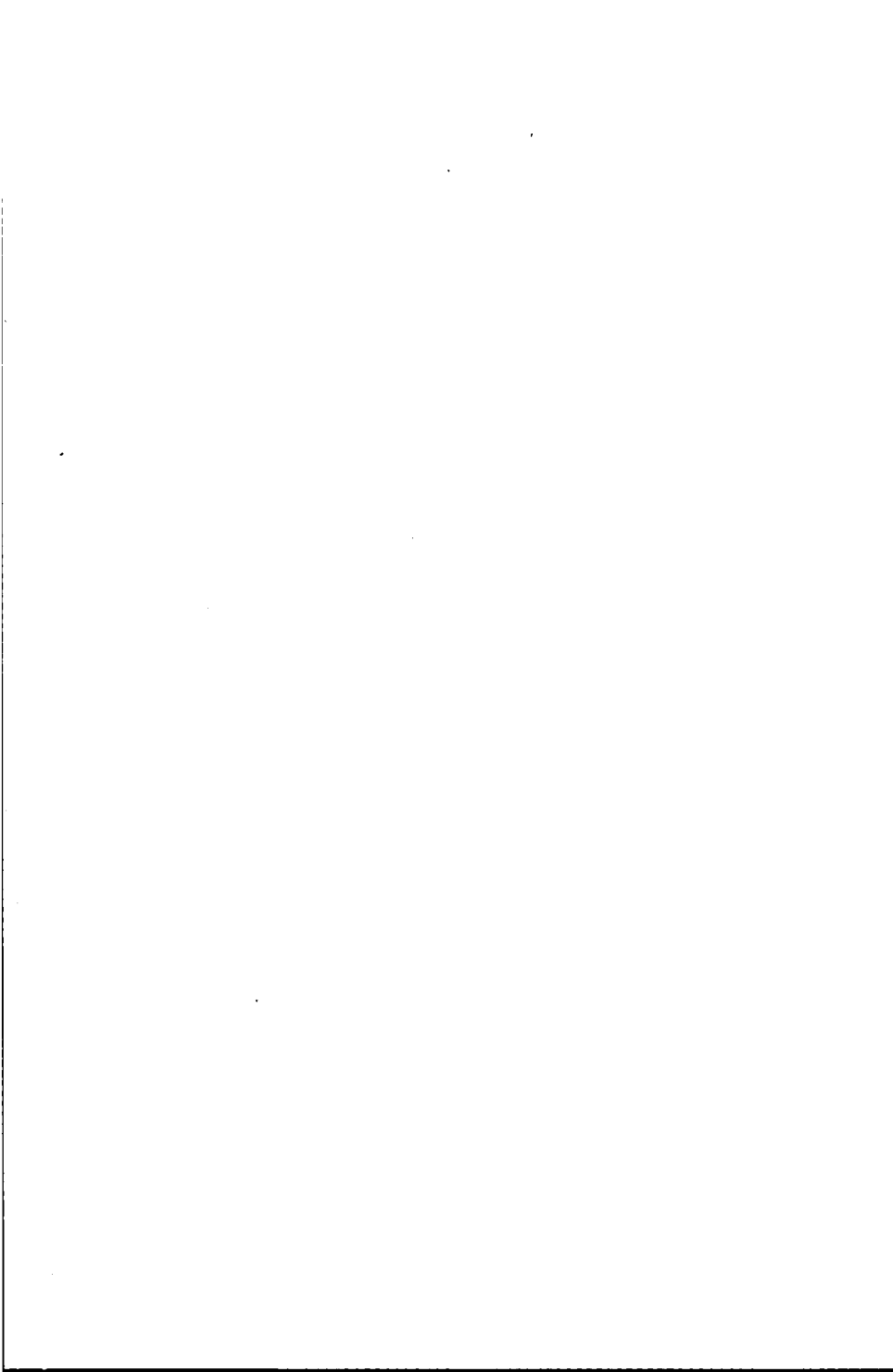
Le soir, avec sa mère, par les chemins de son enfance, il rentre aux Becchi. Les voilà tous deux, ce fils consacré, cette mère, la ferveur et la gravité. Couple mystérieux qui s'en va sur la route, et sur qui veille l'ange. Parlent-ils ? Gardent-ils le silence ?... Mais, même si les bouches closes ne prononcent pas de paroles, les cœurs en secret échangent les mots ineffables. Et Marguerite, qui médite, écoute en elle la voix du Seigneur. Car, réunis seuls dans l'humble demeure, Jean l'entend qui lui parle :

— Te voilà prêtre, mon enfant. Désormais, chaque jour, tu vas dire la messe... C'est une faveur, un bien inestimable... Mais rappelle-toi bien ceci : dire la messe, c'est souffrir, commencer à souffrir jusqu'à la mort... Chaque matin, tu prieras pour moi, j'en suis sûre... Cela suffira à ma paix... Désormais, ne songe qu'au salut des âmes... »

Extraordinaires paroles maternelles : « Dire la messe, c'est souffrir... »

Marguerite avait le sens de l'autel, la vue réelle de la Sainte Cène.

Elle avait lutté, espéré, pendant quinze ans, à travers combien de labeurs, d'obstacles, de misères, pour pouvoir dire à son fils, un beau soir de juin, qu'il allait enfin recevoir la grâce de souffrir sans fin pour son Dieu...



L'APPEL DE LA MISÈRE HUMAINE

Après son ordination, sur les conseils de Don Cafasso, Jean Bosco entra, à Turin, au « Collège ecclésiastique ».

Il y restera trois ans (1841-1844). Cette Œuvre avait été fondée par le riche prêtre Don Guala. Elle assurait au jeune clergé un supplément d'études théologiques, et le formait à une discipline commune, en faisant vivre sous un même toit ces débutants, frais émoulus du Séminaire. Saint François de Sales et Saint Charles Borromée en étaient les patrons. Le règlement de l'Institution était doux, l'esprit élevé.

Jean Bosco y fut accueilli sans bourse délier, grâce au fidèle Don Cafasso. Intellectuellement et spirituellement ce stage lui fut d'un très grand profit. Centre d'études, le « Collège » n'en était pas moins une maison de fervente charité chrétienne. Les jeunes prêtres visitaient les pauvres, les prisons, les malades.

Et c'est ainsi que Don Bosco découvrit une nouvelle sorte de misère humaine, celle des grandes villes, la pire de toutes. Son expérience, cependant si dure, ne lui avait jamais révélé jusqu'alors l'image abjecte et douloureuse de la déchéance morale. Et maintenant elle l'obsédait, matérielle-

ment, par la vue et par le contact des faubourgs, où sa charité le poussait.

Or, cette misère effrayante, elle sévissait surtout dans le monde de la jeunesse populaire. Turin, qui s'agrandissait à vue d'œil, avait attiré, du fond des campagnes, une foule d'adolescents en quête de travail. D'où un entassement, une promiscuité, et, par manque d'embauche, une horde de désœuvrés livrés aux pires tentations. Ils n'y cédaient que trop. Beaucoup finissaient mal et alimentaient les prisons. Souvent, ils y tombaient plus bas encore, si possible.

Les faubourgs!... Quoi de plus triste, de plus inquiétant que ces zones de fermentations, de révolte, souvent de haine, honte inexpiable des grandes cités! Tout autour de Turin, en ce temps-là, ces ceintures de désolation étaient pires que de nos jours. Une enfance pourrie empestait ces quartiers. Mais une enfance tout de même!... Aussi Don Bosco, que suivaient ses songes, y errait-il, pensif et triste. Et il priait...

Ses songes!... Des fauves transformés en dociles agneaux...

Or ses songes, il n'en doutait pas, lui montraient un avenir sûr. Et, malgré son humilité, il sentait bien en lui qu'il n'était jamais seul. Quelqu'un écoutait ses prières.

Et Quelqu'un en effet les écouta...

Le 8 décembre 1841, pour l'Immaculée Conception, il s'appêtait à dire une messe dans l'église de Saint-François d'Assise. Juste à ce moment, il entend courir. Il voit le sacristain chassant à grands

coups de balai, hors de l'église, un garçon d'aspect misérable.

Don Bosco, indigné, l'arrête.

— Allez me chercher cet enfant!

L'enfant arrive. Un orphelin, seize ans, tout à fait illettré.

Don Bosco l'interroge. Il n'a pas fait sa communion, il a oublié toutes ses prières, il ne sait rien du catéchisme, et, comble d'ignorance! le signe de la croix, il ne sait pas le faire...

— Et si moi, je te l'enseignais le catéchisme?

— Je l'écouterai volontiers.

En somme, un abandonné, une épave, mais au fond une bonne nature.

— Viens, mon enfant, je vais dire ma messe, et après, nous commencerons.

Qui se serait douté que cette humble leçon de catéchisme était la première pierre d'un immense édifice?

Mais Don Bosco l'avait aussitôt pressenti. Car il dit à l'adolescent :

— Et surtout quand tu reviendras, ne reviens pas seul. Tu as sûrement des amis...

Il en avait!

Le dimanche suivant, ils étaient neuf, quelques mois plus tard, quatre-vingts. Tous ignorants de Dieu, d'une ignorance crasse. Mais ils avaient trouvé l'Apôtre.

Et l'Apôtre remerciait, avec l'élan que l'on devine, Celle qui lui avait montré, vingt ans plus tôt, le chemin de son difficile apostolat, le salut de l'enfance.



Difficile, oh ! combien ! nous allons le voir...

Car ce n'est pas le tout de grouper des enfants — et quels enfants ! Il faut encore un lieu où les convoquer, où les réunir, où les mettre à l'abri des intempéries. Sans un point fixe de rassemblement on ne mobilise pas une troupe. Elle se disperse.

Ce sera, pendant de longs mois, le pire souci de ce pauvre abbé sans le sou. Un calvaire!...

Mais d'abord le Ciel vint à son secours. Don Guala et Don Cafasso comprirent aussitôt l'intérêt qu'avait cet apostolat.

Ils recueillirent donc, pendant trois ans, dans l'étroite cour du « Collège » (les trois ans où y séjourna Don Bosco), ces garnements à l'aspect redoutable. Or, si l'on en pouvait sauver les âmes, il était impossible de refréner leurs bruyants ébats.

Le *silentium* de rigueur dans les lieux consacrés à la méditation religieuse fut périodiquement ébranlé, le repos des prêtres aussi. Mais on accepta le tapage. Don Guala et Don Cafasso le subirent pieusement pour faciliter à leur jeune ami le départ sur le dur chemin d'une entreprise, dont ils prévoyaient qu'elle deviendrait terriblement ardue, quand Don Bosco se séparerait d'eux.

Car il le fallut bien.

Ses trois ans d'études finis, Don Bosco dut quit-

ter le « Collège ecclésiastique ». Du coup, ses enfants furent à la rue. Plus de lieu où se réunir, ce lieu sans lequel le lien se brisait.

Alors commencèrent les interminables déboires d'une décevante pérégrination.

Don Bosco et tous ses enfants errèrent en quête d'un refuge pendant dix-huit mois (1844-1846). Ce fut une sorte de vagabondage pieux... Et, si je me sers de ce mot, c'est à dessein.

Don Bosco et les siens faisaient, en effet, aux yeux du vulgaire, figure de vagabonds inquiétants...

Imaginez un peu ce pauvre prêtre à la soutane rapiécée et sa horde de déguenillés!... Horde est le mot! Car alors ils étaient plus de trois cents. De discipline, ils n'en avaient qu'une : une piété juvénile et joyeuse. C'est celle de l'élan. Or, d'élan, ils n'en manquaient pas, certes! Et qui dit élan dit vacarme. Ils offraient donc aux paisibles, aux timorés, l'image d'un désordre qui, pour être innocent, n'en était pas moins un désordre. A ce titre, comment n'eussent-ils pas scandalisé?... On l'eût été à moins. Car ce devait être un curieux spectacle. que de voir s'avancer, dans une rue, ce prêtre miteux, suivi de ses effarantes ouailles. Cela ne s'était jamais vu à Turin. Et quelles mines!... De la graine de chenapans, pensait-on, en prenant le large. Enfants et adolescents de la noire misère, ils ne pouvaient pas rassurer, même les humbles. Malgré la présence de cette soutane, qui d'ailleurs

ne déparait pas l'étrange tribu, ils ne présageaient rien de bon...

Tel l'état d'esprit du passant, que ce défilé insolite de bruyants va-nu-pieds dérangeait de ses habitudes. Les plus modestes bien souvent ne sont pas les moins effrayés.

Quant à ce prêtre, n'eût-il pas mieux fait d'être à son église?...

Mais allez deviner le saint — ne fût-ce que le saint naissant — dans ce pauvre jeune homme!... L'eussions-nous pu nous-mêmes?... Peut-être pas, soyons sincères. Mais je veux tout de même espérer que nous eussions eu un bon sentiment, dit un mot, fait un geste...

Et d'ailleurs, ce geste fut fait.

A la fin, Don Bosco trouva une âme. Or, c'est plus difficile qu'on ne pense... Une âme donc, mais pas commode!

La marquise de Barolo.

Née dans les grandeurs, et pour la grandeur — la grandeur véritable — douée des plus hautes vertus, mais impérieuse à tout faire céder devant soi, au demeurant de naissance française, en tous points femme de haut rang, elle occupait dans la capitale, à Turin, tant par l'opulence du train que par l'esprit, une place éminente. L'accueil de son salon, son élégance, le ton exquis, la grâce des manières, tout chez elle était séduction. Aussi, que de noms illustres dans sa société! Balzac, Lamartine, Cavour!... Et ce fut sous son toit que mourut religieusement le pauvre Silvio Pellico, après tant de misères...

Or, cette dame, qui offrait au monde un visage en accord avec le monde, cette dame portait cilice, consacrait des heures à ses oraisons, fondait des Congrégations religieuses, passait de longs moments près des filles perdues, pour les catéchiser, sauver leurs corps, relever leurs âmes. Elle avait une charité active, un amour du bien efficace. Mais tout devait plier devant sa volonté.

Cette volonté venait de créer « Le Refuge de Sainte-Philomène » pour les filles dévoyées. L'aumônier en était un brave homme, Don Borel. Il pria la terrible marquise de lui adjoindre Don Bosco. Elle y consentit et fit même plus : elle autorisa Don Bosco à réunir son monde dans une courrette, à côté de l'Institution. Il eut en plus deux chambres dont il fit sa chapelle. Dédiées à saint François de Sales, le 8 décembre 1844, ce fut le premier sanctuaire salésien.

Un bon départ...

Malheureusement les petits « Don Bosco » étaient incorrigibles. Ils faisaient du bruit malgré eux. D'où, tombant à coups répétés sur la marquise, les plaintes de ses religieuses.

Certes, les exercices pieux ne chômaient pas : messes, catéchisme, cantiques, vêpres, litanies de la Sainte Vierge et bénédictions du Saint Sacrement. On ne faisait pas que jouer... Mais on jouait aussi. Les inévitables récréations succédaient aux prières. C'est de là que toujours venait le mal...

La marquise patienta huit mois. C'était beaucoup pour elle. Il fallut tout de même déguerpir. Don Bosco restait cependant aumônier adjoint au

« Refuge ». Mais plus de réunions sous ses fenêtres.
Où aller ?

Patiemment, Don Bosco part à la découverte. Il cherche, il trouve. Il trouve un cimetière, « Saint-Pierre-ès-liens ». Or, ce cimetière a un chapelain, un brave homme, mais ce chapelain a une servante irascible, et naturellement scandalisée. Elle chasse la tribu pieuse. Ils étaient, il est vrai, bien quatre cents à effrayer les poules de la pauvre femme!...

Courage donc ! Cherchons encore!... Allons aux « Moulins de la Doire ». Il y a là une petite église. Mais aussitôt (il fallait s'y attendre) tous ces meuniers du voisinage, troublés dans leur paix, poussent les hauts cris. Le syndic du lieu les écoute. Don Bosco doit aller ailleurs. Il y va...

Ailleurs?... Eh bien, ailleurs, ce sera partout.

— Nous allons devenir « Patronage volant », dit l'infatigable abbé à ses fils.

Alors on se réunit le dimanche, on sort de la ville, on s'en va en chantant à travers la campagne. On arrive à un sanctuaire, Superga, par exemple. Là, on fait halte. Don Bosco y confesse, y célèbre la messe, communie les siens. Et puis, le soir, on rentre à la ville, en jouant le long du chemin. Les ébats ont lieu en plein air. Personne ne saurait y trouver à redire...

Sauf l'hiver. Car l'hiver arrive et il coupe court à ces promenades champêtres. Un hiver de glace.

Courage encore ! On n'en manque pas... Don

Bosco loue alors trois petites chambres. Et là, cours du soir, catéchisme. Quatre cents garçons, trois petites chambres, est-ce Dieu possible?... Où se fourraient-ils?... C'est ce que les voisins se demandaient sans bienveillance. Les voisins irrités par ce va-et-vient excessif. Les voisins récriminateurs... Mais ici, on peut les comprendre. Le propriétaire, excédé, met à la porte Don Bosco.

Et il pleut, et il neige.

Est-ce suffisant? Que non pas! Voici d'autres calamités, d'autres épreuves. Et de trois côtés à la fois.

La police, le clergé, la marquise elle-même, trois puissances contre Don Bosco, c'est beaucoup...

La police d'abord.

Par fonction elle n'aime pas les rassemblements. Elle a pour mission de les prévenir et, si cela est nécessaire, de les disperser. Tout groupe lui devient suspect. Celui de Don Bosco lui fut signalé comme tel. Les gens pourvus, rangés, n'aiment pas la vue de ceux qui n'ont rien. « Il y a là un foyer dangereux pour l'ordre public, pensaient-ils. Nous sortons à peine des révolutions. Voilà où et comment elles prennent naissance. Alertons les autorités. »

Le maire de Turin, le marquis de Cavour, passait pour n'être pas commode. Il fit appeler Don Bosco.

— ... Vous allez en finir avec ces galopins.

— Abandonner mon œuvre? Non. D'ailleurs, je n'obéis qu'à mon évêque.

— Votre évêque vous en donnera l'ordre. Je m'y emploierai.

Il s'y employa. Mais en vain.

Alors la police apparut.

Reconnaissons qu'elle était assez débonnaire. Elle délégua de braves agents en bourgeois pour surveiller ce prêtaillon révolté — qui avait osé tenir tête au maire — et sa bande de va-nu-pieds. Assez étonnants gibiers de potence, tels que jamais, sans doute, n'en avaient épié nos sbires!...

Dans un champ, sur un monticule, d'abord le suspect principal, un suspect en soutane, entouré de ses quatre cents jeunes rebelles. Don Bosco en personne et son bataillon.

Lui, il parle, et eux, ils écoutent. Or, il parle bien, et même très bien, et l'auditoire est tout oreilles. Mais que dit-il?... Ma parole! il sermonne. Rien que de bons conseils dans ce sermon...

Et lui, tout en parlant, il les a reconnus, les sbires de M. le Maire. Malicieux, car il le fut, ne fait-il pas dans sa harangue allusion à leurs âmes?... Car ils en ont une, après tout!... S'ils l'ont oubliée, il la leur rappelle... Ils en sont un peu décontenancés, et ils s'en vont. Ils s'en vont faire leur rapport, un drôle de rapport, certainement...

— Ma foi! disait l'un d'eux, il vous donne envie, ce petit curé, d'aller à confesse.

Voilà une police à laquelle il faut rendre hommage. Elle était sensible à la sainteté, sans le savoir.

On n'en parla plus.



Mais d'autres veillaient.

Et le coup le plus dur vint à ce pauvre Don Bosco de ses propres confrères.

Ils le voyaient en général d'un mauvais œil.

Ne jetons la pierre à personne, mais il nous est assez pénible que ce soient les curés eux-mêmes de Turin qui aient sonné le premier coup de cloche.

Question de paroisse d'abord.

— Il nous prend nos ouailles, disaient-ils.

A quoi l'abbé Borel, l'ami de Don Bosco, répondait sagement :

— Il ne vous prend rien. De quelle paroisse étaient-ils, ces enfants ? D'aucune. Qui les a jamais vus fréquenter une église ?... S'ils ne vont pas chez Don Bosco, ils n'iront nulle part, et nous les perdrons. Voulons-nous cela ?...

Raisonnement irréfutable, mais qui ne plaisait pas. C'était son unique défaut... Or, il n'en est pas de plus grave.

Don Borel lui-même n'était pas toujours rassuré sur le compte de son ami. Autour de lui ne murmurait-on pas qu'il serait raisonnable de ne pas faire fi tellement du réel. Don Bosco avait l'air de l'ignorer. Son œuvre ?... Soit !... Mais qu'il fasse un choix !... Il n'y a pas plus de vingt jeunes gens qui soient dignes de tant de soins. Qu'il libère les autres, et les bons seront mieux servis...

Don Borel était ébranlé.

— Voyons, disait-il à l'ami, tu ne crains pas de voir, somme toute, un peu grand ?

— Pas du tout ! Je vois ce qui est, ou, si tu veux, ce qui sera, mais qui sera.

— Et quoi donc ?

— Eh bien ! des églises, des maisons, des classes, des enfants par milliers, des prêtres... Tout cela nous l'aurons !... Et d'ailleurs je le vois !... C'est notre avenir !...

— Et le présent ? Tu le vois le présent ?... Tu n'as rien...

Mais l'autre, le regard fixé sur cet avenir chimérique, de s'obstiner dans son rêve d'amour et de grandeur.

— L'avenir, Borel, ça existe...

Ce sont là des façons de penser et de dire qui finissent par faire penser et par dire : « Nous avons affaire à un fou !... »

C'est l'explication la plus simple qu'on donne généralement des Illuminés.

Le clergé de Turin, inquiet d'un scandale possible et apitoyé tout de même sur ce pauvre prêtre déséquilibré, était assez de l'opinion que Don Bosco, perdant de plus en plus la tête, il serait, tout bien réfléchi, expédient et charitable de le mettre à l'abri de ses propres chimères.

Il suffirait d'agir avec prudence, avec douceur. Il méritait beaucoup d'égards, ce jeune prêtre...

On commença donc par lui déléguer deux chanoines, et puis deux curés de paroisses.

Les chanoines firent d'abord l'enquête indispen-

sable. Il ne faut pas leur en vouloir. C'étaient certainement d'excellents et dignes chanoines, et, quoiqu'ils fussent prévenus, des gens sensés et bienveillants. Un peu trop sensés, voilà tout...

Car, devant un saint, un saint visité par d'étranges songes, d'une ardente imagination, d'une charité de feu — et aussi d'une volonté de fer — qu'allaient-ils comprendre?

Ils parlèrent à Don Bosco comme l'aurait fait Don Bosco, gentiment. Et Don Bosco leur répondit comme il eût répondu à Don Bosco, non moins gentiment.

Eux, alors, de lui demander :

— Et peut-être songeriez-vous à fonder, quelque jour, un Ordre?

— Eh oui! j'y songe.

— L'habit compte quand on fonde un Ordre. Pour le vôtre quel sera-t-il?

— Le plus simple de tous. Ce sera la vertu...

Ici, on commence à jouer, sans en avoir l'air, au plus fin, et le plus fin, c'est le plus fou... Vous vous en doutiez...

— Un habit de vertu?... Mais c'est tout naturel... Toutefois, la vertu ne couvre guère... Il y faut, par-dessus, quelque chose de plus concret... Vos religieux, comment iront-ils par la ville?...

— Comme les maçons, en bras de chemise. C'est un bon uniforme pour la pauvreté. Et mes religieux seront pauvres. On ne réussit bien qu'en pauvreté.

Décidément il était fou, fou à lier. Les chanoines n'en doutaient plus.

Il fallait donc aviser tout de suite.

Afin de ne pas éveiller sa méfiance, on laissa les deux vénérables chanoines dans l'ombre et l'on fit appel, pour agir, à deux curés. Personnages également considérables, à qui forcément le modeste abbé Bosco ne pouvait que manifester sa déférence.

Mais le modeste abbé les vit venir de loin. Tant d'intérêt ne lui présageait rien de bon...

Patience ! ils montreront bien le bout de l'oreille...

Une terrible oreille ! fort probablement...

Les voilà donc, tels les chanoines, à tourner, une fois encore, autour du pot. Pluie et beau temps, toutes les banalités en usage qui permettent des approches lentes.

Car brusquer les choses serait dangereux et compromettrait l'entreprise. Le sujet est des plus brûlants...

Pourtant on y touche.

Don Bosco a compris. C'est pourquoi il répond à leurs questions comme il l'a fait aux deux chanoines. Il n'atténue rien, ni dans l'ampleur de ses projets, ni dans ses certitudes.

Le ton ne trompe pas. C'est de l'exaltation. Ce pauvre prêtre est un mégalomane... Agissons sans perdre de temps...

On se fait plus aimable...

— Eh bien ! il ne sera pas dit qu'on soit venu pour rien... On vous a dérangé... Voulez-vous, par compensation, faire, dans notre fiacre, un petit tour en ville ?

« Fiacre?... pense Don Bosco, quel honneur!... »

Il a le flair, et il répond :

— Avec plaisir.

Et on arrive au fiacre.

Politesses.

— Montez, Don Bosco.

— Le premier?... Jamais de la vie! Je vous dois le respect. Passez d'abord.

On s'entête, en faisant des grâces. Mais le plus têtue, nous le connaissons, et le plus malin.

Les deux curés, à contrecœur, s'exécutent finalement.

Ils entrent les premiers dans le fiacre, et soudain, Don Bosco fait claquer vivement la portière. Il crie au cocher :

— Maintenant tout droit où vous savez, et au grand galop!...

Le cocher part au grand galop. L'asile des fous s'ouvre devant lui. Les infirmiers se jettent sur les deux curés. On leur a annoncé l'arrivée d'un malade. Il y en a deux, fous furieux, qui gesticulent et appellent à l'aide. Car on les bouscule, les pauvres!...

Par bonheur pour eux, l'aumônier accourt, voit la méprise. On délivre les deux curés. Il était temps...

Il va de soi que l'événement s'ébruite bientôt. Toute la ville en fait ses gorges chaudes.

— Pour un fou, disait-on, il a bien de l'esprit.

C'était vrai.

Et dès lors, les curés de Turin, un peu tard sans doute, le laissèrent à sa folie.

Il la cultiva.



Voilà un péril écarté.

Va-t-il maintenant en surgir un autre?... Naturellement! C'est la chance de Don Bosco. Cette fois, on voit arriver la terrible marquise. Il ne manquait plus qu'elle!...

Elle lui assurait, on s'en souvient, comme sous-aumônier de son « Refuge », le vivre, le couvert, un petit traitement. Apport modeste, si l'on veut, mais indispensable pour lui, qui n'avait rien. Il catéchisait les petites filles du « Refuge ». Elle s'en trouvait tout à fait satisfaite. Mais le « Patronage volant » lui déplaisait. Elle aimait qu'on fût tout à elle.

— Il faut choisir, Don Bosco, lui dit-elle. Vous allez vous tuer à ce double travail, aumônier ici, apôtre là-bas. Lâchez vos gamins et consacrez-vous tout entier à mes filles. Mais je ne veux plus de ce double emploi. Décidez.

— C'est tout fait, Madame, je pars.

— Vous préférez donc à mes orphelines, cette bande de garnements?

— Ma vie est toute à leur service. Rien ne peut faire que je m'en retire.

Ni l'un ni l'autre ne céda. Il eut son congé.

Cela signifiait qu'il était désormais sans aucune ressource.

Aucune, sauf celle de Dieu.

Et encore une épreuve!... Dès qu'on attire l'attention, les épreuves ne vous manquent pas,

Cette fois, il s'agit d'un pré, le pré loué pour y réunir ses enfants. A défaut de local, il faut bien se servir d'un pré.

Nous savons ce qu'étaient ces réunions : exercices pieux, collation frugale et jeux de plein air. Il aimait les jeux. Il avait gardé son enfance fraîche et, ayant joué avec joie, il savait ce que vaut la joie que les mouvements du corps apportent à l'âme. La santé en dépend. Elle aide l'âme. Et ainsi la piété n'est pas incompatible avec les jeux où le corps se dépense sainement jusqu'à la fatigue, une bonne fatigue, profitable à l'âme...

Malheureusement, peu de gens ont de tels goûts. Jouer trouble toujours celui qui ne joue pas. C'est pourquoi le propriétaire du pré, constatant que ces vains ébats de quatre cents enfants piétinaient son herbe jusqu'à la détruire, vint à Don Bosco et lui dit :

— Vous avez quinze jours pour déloger d'ici. Je vous fais quitte du loyer, mais partez vite!

Pauvre Don Bosco! c'était son destin. Chassé d'ici, chassé de là. Une vie de nomade. Pas de répit. Il fallait déguerpir sans cesse...

Cette fois, il était accablé de douleur.

« En contemplant cette foule d'enfants (écrivait-il plus tard), en songeant à la riche moisson qu'elle préparait à mon sacerdoce, je sentis mon cœur éclater. J'étais seul, sans aide, à bout de forces, la santé ébranlée, et je ne savais pas où réunir désormais mes pauvres petits. Cachant ma douleur, je me promenais à l'écart, et peut-être pour la première fois je sentis les larmes me monter aux

yeux. O mon Dieu ! suppliai-je en levant les regards au ciel, indiquez-moi l'endroit où je dois dimanche les réunir, ou bien dites-moi ce que je dois faire ! »

Aveu d'autant plus émouvant que Don Bosco n'est pas d'un caractère à se laisser aller, ni à se plaindre. Aussi n'en est-elle que plus touchante cette simplicité dans l'aveu d'une défaillance tellement légitime. Il n'en peut plus humainement et humainement le confesse. Il le confesse à nous, mais non aux petits. A eux, il le cache. Sa plainte si soumise, si tendre aussi, il n'y a que Dieu qui alors l'entende. Et quel mouvement de foi, malgré tout !...

« Dites-moi ce que je dois faire... »

Et aussitôt Dieu le lui dit.

Un homme arrive. Ce n'est pas un archange. C'est un homme des plus ordinaires et qui vient là proposer une affaire, comme on en propose à n'importe qui...

Il traverse le pré, qu'il fallait quitter, le soir même. Et il se met à parler d'or...

— Vous cherchez, paraît-il, un endroit pour vous rassembler?... J'en connais un. Ce sera un hangar, le hangar d'un de mes amis, qui s'appelle Pinardi. Il peut le louer, tout compris, trois cents lires par an avec un bail.

Le hangar Pinardi !

Oh ! il n'était pas beau, ni en bon état, ce hangar ! Mais nous sommes là, au cœur du destin. Après dix-huit mois de vagabondage, Don Bosco prenait possession d'une mesure qui allait devenir peu à peu l'édifice réel du grand rêve de charité

qui avait tant hanté cet humble paysan chargé par Dieu du salut de l'enfance misérable.

Laissez-lui le temps d'accrocher le sol et vous le verrez l'humble paysan prendre racine dans la terre.

Racines de pierre, bâtisses, racines dans les cœurs, édifices de charité! Racines racinantes qui iront partout. Racines glissant sous les mers. Et tant d'arbres, tant de feuillages, s'épanouissant vers le Ciel!...



Récapitulons.

Entre son ordination et l'entrée de son « Patro-nage volant » dans le hangar Pinardi, se sont écoulés cinq ans moins deux mois. Cinq ans d'épreuves ininterrompues (5 juin 1841-12 avril 1846).

Résultats : quatre cents disciples, un hangar délabré.

Ne minimisons pas ces résultats. Pour un homme ordinaire, ils seraient tout à fait décourageants. Pour Don Bosco, ils sont un grand signe d'espoir. De là, on peut partir vers l'irrésistible grand rêve.

Mais les grands rêves exigent l'effort héroïque, et Don Bosco était à bout de forces. Il avait bien droit à souffler un peu. C'est à peine s'il tenait debout, comme l'avait vu justement la marquise. Les derniers tracas avaient eu raison de sa forte nature. Un déménagement tous les deux mois!... Et ces quatre cents jeunes gens à catéchiser, à

confesser, à nourrir, à habiller, pour qui chercher ça et là de l'embauche!... Ajoutez-y les quêtes pour son Œuvre, l'assistance aux malades, aux prisonniers, l'aumônerie chez la marquise, et les successives humiliations...

« Vous avez grand besoin de repos », lui répétait-on inutilement. Le repos?... La marquise le lui offrait. Mais à ce mot jamais Don Bosco ne prêta l'oreille. Il ne put jamais s'empêcher de forcer sa nature.

Cette fois, cependant, il l'avait tellement forcée qu'il tomba gravement malade. La pneumonie la plus violente le terrassa. Son père en était mort. En ce temps-là, bien rare qui en guérissait... Il se mit à cracher le sang, et en une semaine, il fut à l'agonie.

Don Borel lui administra l'extrême-onction.

Imaginez le drame, pour les quatre cents enfants affolés!... Ils n'avaient que ce père...

Immense douleur de cette jeunesse orpheline qui avait providentiellement trouvé son sauveur, et qui le perdait. Aussi leur foule faisait-elle presse à la porte de sa pauvre chambre. Ils avaient compris qu'à moins d'un miracle!...

Or, tout espoir étant perdu, ils s'accrochèrent au miracle. Ils s'y accrochèrent dramatiquement. Ils l'invoquèrent, jour et nuit. Du soir à l'aube, en se relayant par troupes ardentes, ils priaient, appelant la Vierge à la guérison de ce corps dont l'âme à Elle s'était consacrée. Nocturnes oraisons, les plus émouvantes de toutes, prières du matin, utiles aux agonisants, et les vœux! et le jeûne!...

Ils offraient tout au Ciel pour qu'Il leur laissât ce père en danger... Après leurs journées de travail accablantes sur les durs chantiers de la ville, ils prenaient leur repos à veiller très tard dans la nuit, pour qu'à tant de prières vigilantes, il ne fût pas dit qu'il en manquât une. Et ils espéraient contre tout espoir, ils espéraient encore, comme avant, contre tout espoir, Don Bosco avait espéré pour leur salut...

Lui, en était au « Nunc dimittis, Domine... » de la fin. Il s'en était remis à la volonté du Seigneur.

Non par résignation, mais par amour.

Pourtant, sur les instances de l'abbé Borel, ami fervent, là, à toute heure, il finit par dire : « Si cela Vous plaît, guérissez-moi, mon Dieu... »

Mais il n'avait prié le Ciel qu'en pensant à tous ces enfants qui allaient rester seuls, qui allaient retourner, peut-être, à leurs désordres...

Et soudain, il guérit.

Au fond, ce fut lui qui, d'un léger coup de pouce, força le miracle à se faire. Il n'y manquait que sa volonté de guérir. Il l'exprima par charité. Son cœur s'unit alors à l'imploration éperdue des âmes qu'il aimait, dont il était aimé, et cela fait beaucoup d'amour, à quoi Dieu n'est jamais insensible.

Sa première sortie fut un humble triomphe. Il fut porté dans un fauteuil sur les épaules de ses jeunes gens, de son lit jusqu'à la chapelle du hangar. Tout le monde pleurait, et lui aussi. Voilà de saintes larmes...

N'y voyons pas de la sensiblerie, qui est faiblesse. Ceux qui pleurent ainsi, ce sont les forts. Car l'amour est fort, et il n'y a rien de plus fort.

* * *

Ceci se passait à la fin de juillet.

Don Bosco fit aux Becchi sa convalescence, auprès de sa mère et de son frère, le brave Joseph.

En son absence, ses amis s'occupèrent du « Patronage ». Ils purent alors constater que la charge en était, même pour plusieurs, écrasante. Pour un seul, quel poids!...

L'Œuvre put continuer cependant, cahin-caha, mais fut sauvée.

Le 3 novembre, Don Bosco rentra à Turin. Il rentra à pied avec sa mère. Quarante kilomètres à pied, lui, portant son missel et un petit bagage, elle, un panier où elle avait mis tout son bien.

Mais pourquoi sa mère?...

A cause du quartier où était le hangar.

Tout à côté, dans la maison Pinardi, il avait loué quatre chambres, dont l'une pour lui. Mais cette maison était contiguë à deux autres des plus mal famées. On ne pouvait pas trouver pis. Pouvait-il, lui, un prêtre, habiter seul, dans un voisinage pareil?... Il lui fallait donc un garant irréprochable. Lequel, sinon sa mère?...

Mais la pauvre femme, après tant de peines, jouissait enfin de la paix dans sa maisonnette des champs. Aux Becchi, sous son propre toit, elle était heureuse. La tirer de là, et pour quels soucis!

en échange de cette paix, lui offrir une vie de travaux épuisants, de promiscuités désolantes?...

Il n'osait. Et puis, l'âge comptait, et ainsi l'usure du corps... Il aimait sa mère. Comment lui parler?

Il s'y décida, à la fin.

Elle n'hésita pas.

— Mon enfant, compte sur ta mère.

Les voilà donc partis. Leur bourse était légère. Elle avait vendu, pour faire des sous, sa robe de jeune mariée. Gain dérisoire. Et lui, n'avait rien.

Ils arrivent donc, brisés de fatigue, aux portes de la ville.

Un prêtre, un ami, les voit et s'étonne.

— Mais vous êtes fourbus! Où allez-vous? Comment allez-vous vivre? Avez-vous de quoi, ce soir même?...

— Dieu y pourvoira, mon ami.

Ce brave prêtre, ému, prend sa montre, et il la leur donne.

— Vous le voyez bien? Dieu y a pourvu, lui dit doucement Don Bosco.

Après quoi, en silence, ils arrivent, sans qu'on les voie, à la maison Pinardi. Et il faisait nuit.

Ils allument une chandelle.

D'en bas, quelques enfants regardent la fenêtre.

— Si c'était lui?... Alors, il serait revenu?...

Aller voir là-haut? Mais ils n'osent. Ce serait bien trop beau, si c'était lui...

Toutefois, ils attendent.

Et soudain on chante là-haut.

— C'est sa voix!...

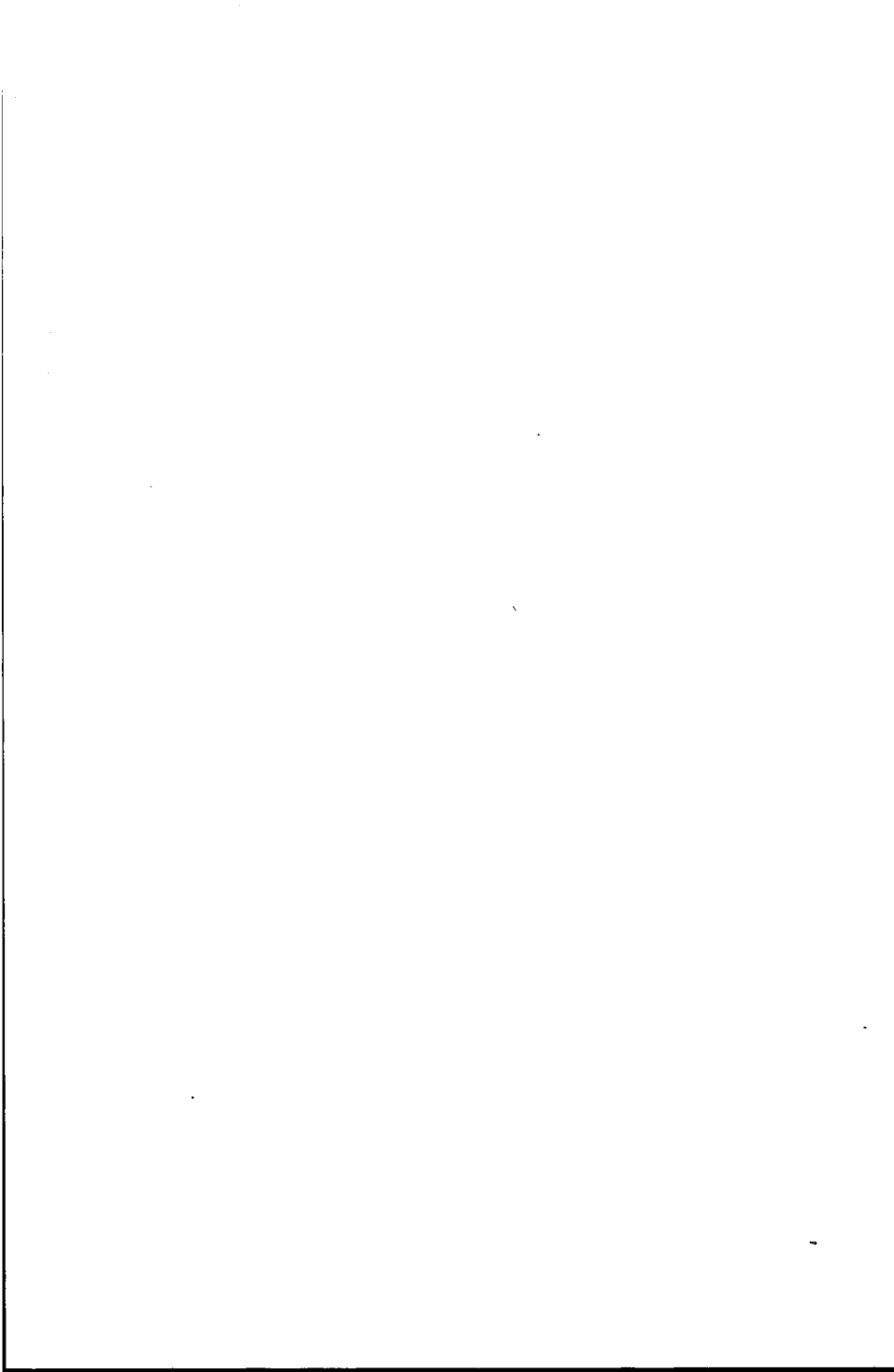
Une jolie voix. On la connaissait et on l'aimait

bien. Une de ces voix de ténor qui ont quelque chose de l'ange...

Eh bien, oui, c'étaient lui, lui et sa mère.

Et tous deux rendaient grâce à l'Ange, l'Ange des bons chemins, l'Ange des Saintes-Gardes. Et ils l'honoraient d'un cantique populaire...

L'ENRACINEMENT DANS LA CHARITÉ



L'enracinement, c'est bien là, tel un arbre, un chêne, ce qu'il cherche instinctivement, s'imposer au sol, le saisir et s'y rendre indéracinable. Mais, comme l'arbre, lentement, avec patience. Il en faut, nous l'avons bien vu, de la patience ! Et il va en falloir encore, mais en paysan qu'il est, il en a.

Il compte alors trente-deux ans. Déjà la maladie, les excès de fatigue ont ébranlé ce corps robuste. Il ne s'en remettra jamais complètement. Pour ce qui est de l'âme, l'expérience l'a instruit. Elle a été amère. Mais intelligence et volonté s'y sont affermies. L'imagination reste vive, la foi ardente, le dessein très clair, l'espérance inébranlable.

Don Bosco a encore à vivre une quarantaine d'années. Et il sait que, pour lui, vivre c'est susciter l'épreuve, à chaque pas, et qu'à chaque pas il faut la surmonter.

Par bonheur, maintenant il a les siens. D'abord, le soutien des disciples, l'indispensable collaboration de la jeunesse. Mais aussi, dans la ville, et déjà au-delà, des cœurs que sa charité a conquis. De puissantes familles.

Concours indispensable. Car, à cette date, en

1847, autour de lui se pressent, enfants et jeunes gens, à peu près six cents têtes, dont beaucoup sont peut-être encore en péril. On attend tout de lui. N'est-ce pas naturel?...

Six cents têtes avides d'apprendre, six cents cœurs avides d'aimer.

Il les voit, il les sent. Cela le réconforte. Les années à venir s'ouvrent devant lui, et il doit se dire qu'il va falloir bien les remplir, faire mieux et plus qu'il n'a fait. Il a sa vision, il a sa manière. Faisons-lui confiance...

Après coup, nous voyons de loin se dessiner sa marche. Une grande étape d'abord, dix ans environ.

Les besoins, les nécessités, les buts à atteindre, les calculs sensés, conditionnent ce lent mouvement, cette progression. Organisation de classes, élimination des voisins, essaimage ailleurs dans la ville, achat de la maison Pinardi, création d'ateliers, fondation d'une église, constructions autour d'elle, premier internat, premier prêtre sorti du « Patronage », choix d'un nom, « Les Salésiens ».

Autant de conquêtes.

* * *

L'instruction d'abord.

L'Église aime à enseigner. Traditionnellement, elle a une puissante vocation pédagogique. Et Don Bosco a eu, tout enfant, la passion du savoir. Il a deviné, compris et expérimenté que là devait être, puis avait été son salut. Ce qui valut pour lui doit valoir pour les autres...

Or, dans son petit monde, que savait-on ? Rien, ou presque rien. La plupart de ces jeunes gens, et par conséquent des enfants, étaient incapables de lire une ligne.

Certes, la foi du charbonnier a sa valeur. Mais n'a-t-on pas vulgairement tendance à dire — chez les mécréants — que la piété religieuse est souvent, sinon le fruit, du moins la compagne de l'ignorance?... Qui sait beaucoup et a la foi est un scandale pour les esprits forts.

Don Bosco était nourri d'un savoir solide et avait la foi. Il pensa qu'il fallait, au moins, éclairer ces enfants qui, comme lui, avaient la foi et ignoraient tout.

Mais soyons modestes !... Commençons sagement par le plus simple. Ouvrons des cours du soir, des classes de lecture. Du reste, on peut apprendre à lire dans un livre de catéchisme. Double profit.

Lire, c'est bien. Compter aussi. Après l'abécédaire, faisons un peu d'arithmétique. Il n'y a rien qui amuse, qui prenne, et étonne autant un enfant qu'un problème, même naïf, qu'il arrive à résoudre. C'est un jeu.

Notre Don Bosco surveille ses classes. Il remarque un tel qui a bonne mémoire, et tel autre qui comprend vite. Il constate que tous sont enchantés d'apprendre.

Alors, il pousse en avant son école.

Parler est naturel, mais parler bien, parler de façon à faire comprendre exactement ce que l'on pense, n'est-ce pas posséder un savoir très utile ? On en comprendra mieux les autres. S'ils cherchent

à vous enjôler, vous y verrez clair dans leur jeu. Une langue que l'on connaît ramène les mots à leur sens honnête. Enseignons donc les règles de la langue. Ah! il y aura fort à faire, car tous ces gars, que parlent-ils, sinon un patois piémontais, et quel patois, sans doute!

L'ambition vient bientôt à Don Bosco d'élever un peu son enseignement jusqu'ici, par la force des choses, terre à terre. Que diriez-vous de la géographie?... Sa province, on croit la connaître, mais l'Italie, la France, l'Europe, le monde?... Et voilà ces six cents qui entendent parler de ces choses. Ils apprennent un peu leur pays, et les pays voisins, les fleuves, les mers, la terre immense.

Maintenant que nous avons pris — même rudimentairement — une connaissance des mots, des chiffres et du monde, ne voyons-nous pas Don Bosco tourner son regard vers ces connaissances de luxe que sont le dessin, le solfège et même la diction?... Instruire est nécessaire, mais ne l'est pas moins cultiver l'esprit, éveiller et former le goût. A l'utile qui, seul, dessèche, il faut ajouter le souci du beau.

Que d'ambitions! Ce vrai chrétien est aussi un vrai humaniste.

Cependant qui enseignera? Lui, tout seul, il ne peut suffire. Il faut trouver des maîtres. Où va-t-il les prendre?... Il le voit aussitôt, il les prendra tout simplement parmi les siens. Nous l'avons dit, il notait les élèves remarquables. Il choisit parmi eux les plus intelligents, et il se donne encore une tâche de plus. Il leur enseigne à enseigner. Il en

fait des maîtres. L'italien, le français, le latin même, les mathématiques, tel est le programme. Son école monte de plusieurs degrés. L'idée féconde en est de recruter les cadres au sein des élèves. Ils deviennent des maîtres. Quel avantage! et qui mieux connaîtrait cette population scolaire qu'ils vont enseigner, puisqu'ils en sortent? C'est comme s'ils se faisaient la leçon à eux-mêmes. On n'a pas trouvé mieux aujourd'hui.

Le succès est grand. On en parle. Les autorités académiques arrivent, inspectent, louent, aident ces cours du soir misérablement logés chez Pinardi, et où cependant l'affluence est telle que ces pauvres locaux ne suffisent plus à tant de jeunesse avide d'apprendre...

Une seule solution possible : essaimer.

Dès que Don Bosco surgit quelque part, il fait tôt ou tard éclater les cadres.

Il n'en était pas mécontent, je suppose...

— Trop d'abeilles dans une ruche, mes enfants doivent essaimer et se créer une autre ruche. Imitons les abeilles. Fondons un nouveau patronage.

Il en fonda deux, celui de *Saint-Louis* et celui de *L'Ange gardien* (1847). Non sans peine, comme toujours.

Il y a des à-coups, les uns dramatiques, les autres à demi plaisants.

Don Bosco n'a jamais cessé d'avoir en tête l'idée de donner un logis à ceux qui n'en ont pas, aux enfants d'abord, certes, mais, l'occasion

aidant, à d'autres aussi, même, pour un soir, au pauvre passant. C'est ainsi qu'il amène, un jour, à maman Marguerite, trois figures patibulaires, pour passer la nuit sous son toit. Pauvre Marguerite!... Elle leur apporte des draps, des couvertures. Voilà pour le corps. Et Don Bosco leur fait réciter, à bon plaisir plutôt, une prière...

— Et surtout revenez dimanche, mes enfants. En attendant, plus de jurons!...

Voilà pour l'âme. Ils promettent tout ce qu'on veut.

Et le lendemain, ils ont disparu emportant draps et couvertures. Il fallait un peu s'y attendre... Maman Marguerite n'était pas contente. Mais ironise qui le peut!... C'est si facile!...

Non, maman Marguerite n'était pas contente. Elle en voyait, d'ailleurs, de toutes les couleurs...

Son fils, son infatigable fils, toujours plein d'idées, n' imagine-t-il pas, un beau jour, de créer dans son « Patronage » un bataillon scolaire?

Un vieux sous-officier, un briscard s'il en fut, se charge de l'organiser et militairement de faire manœuvrer cette jeunesse, en jouant tout à fait à la petite guerre.

Il faut dire que, cette année-là, on ne parlait que guerre dans tout le Piémont. Celui-ci avait affronté l'Empire d'Autriche et, finalement battu, en 1849, ne pensait plus qu'à la revanche. C'était une fièvre. Tout le monde en était atteint. Même les séminaristes étaient belliqueux.

Le « Patronage » bouillonnait d'ardeur. Un prêtre en détacha tumultueusement un bon nombre d'élèves. On criait aux armes. Le tambour étouffait le son des cloches. Le catéchisme, les offices, les prônes n'attiraient plus qu'un nombre restreint de fidèles. Politique d'abord!...

« Dieu d'abord! » pensait Don Bosco, qui, sans désavouer ce patriotisme italien, craignait avec raison que finalement l'Église en pâtît. Et son Œuvre, c'était l'Église...

Or, on ne lutte pas de front avec succès contre de pareils élans qui tiennent au sang, et auxquels il est impossible qu'on résiste. Mais d'ailleurs, il n'y tenait pas. Il était trop avisé, trop réaliste. Il se dit : « Ce grand mouvement, il s'agit de l'utiliser. On ne parle que de soldats, eh bien! de nos petits nous ferons des soldats... » D'où l'organisation du « Patronage » en bataillon scolaire.

Le briscard prenait son commandement au sérieux. Son bataillon manœuvrait à merveille, et, pour le voir évoluer, il ne manquait pas de badauds.

Malheureusement, un jour de bataille, les jeunes guerriers, au son du clairon, envahissent le potager de maman Marguerite (objet de ses soins infinis) et, en un clin d'œil, anéantissent ses légumes...

Elle en avait les larmes...

Et son fils de lui dire doucement :

— Que veux-tu? ils sont jeunes...

Grande excuse qu'il donne toujours aux excès d'ardeur qui tiennent à l'âge de l'impétuosité.

Cet âge a besoin parfois d'indulgence, d'une indulgence, il est vrai, bien comprise et appliquée avec discernement. Mais mieux vaut se tromper une fois par bonté que d'avoir mille fois raison par méfiance. Il le savait et, en fin de compte, en tirait profit.

Une nuit, par un temps horrible, un orphelin miséreux, sans travail, en loques, n'ayant rien mangé, frappe à sa porte. Vous imaginez comme il est reçu!... On le sèche, on le chauffe, on lui donne la soupe, on lui fait un bon lit dans la cuisine. Il tombe de sommeil, le pauvre!... Maman Marguerite le borde et gentiment à son oreille lui murmure, avant qu'il ne dorme, quelques bonnes pensées qui seront peut-être utiles à ses songes... Petite allocution maternelle, efficace, création de la pauvre femme, et dont persiste la coutume depuis lors chez les Salésiens. Des paroles tendres et de bon aloi, après la journée de travail. C'est le pont léger qu'on glisse dans l'ombre, entre le jour fini et la nuit qui commence à s'ouvrir à ses rêves...

Or, comme des petites choses naissent souvent les grandes, cet adolescent égaré dans la nuit et logé, nourri, consolé de ses peines, fut en quelque sorte le fondateur involontaire de l'Internat à l'Oratoire. Cette fois, Don Bosco avait eu la main heureuse. L'hôte parla. Comme il n'était pas le seul orphelin sans logis, il en amena d'autres. Il en vint sept. Et on loua des chambres...

Mais là encore, dès le premier pas, Don Bosco sentit qu'il allait falloir, grâce à Dieu! en faire d'autres. Et de grands pas probablement, des pas plus longs que n'en pouvaient humainement faire ses jambes. Car, en fin de compte, c'étaient toujours de ces pas de géant qu'il faisait.

Ici, n'oublions pas que nous sommes en 1851, il y a plus d'un siècle. Les valeurs ont changé. Quand on parlait de 1 000 francs à Don Bosco, c'était comme si, à nous, on eût dit au moins 300 000.

Ceci posé, voici la scène. Les deux personnages en sont Don Bosco et le sieur Pinardi, son propriétaire.

LE SIEUR PINARDI, *qui probablement le guettait*. — Alors vous allez nous quitter? Vous cherchez ailleurs un local, paraît-il?...

DON BOSCO. — Eh! il faut bien nous agrandir.

PINARDI. — Et si vous achetiez simplement ma maison?

DON BOSCO. — C'est une idée, si le prix toutefois est convenable.

PINARDI. — 80 000, ça les vaut.

DON BOSCO, *sans hésitation*. — J'en offre 30.

(Donc 50 de moins, d'un seul coup! En affaires, il sait marchander Don Bosco! et il n'a pas dit « 30 » à la légère.)

PINARDI. — 30!

DON BOSCO. — Oui, c'est quatre de plus que n'en vaut la maison, bien payée.

PINARDI. — Et vous régleriez comptant, en une seule fois, dans la quinzaine?

DON BOSCO. — Parfaitement.

PINARDI. — Et le dédit? 100 000, cela vous convient?

DON BOSCO. — 100 000, cela me convient.

Tope là, la vente est conclue.

Don Bosco s'en va vers sa mère.

— Voilà ce que j'ai fait. Maintenant nous sommes chez nous.

Effroi de maman Marguerite!

— Mais l'argent, où vas-tu le prendre? Tu n'en as pas le premier sou. Bien pis! nous sommes écrasés de dettes...

— Raisonnons un peu, chère mère... Suppose que tu aies la somme, me la donnerais-tu pour cet achat?

— Si je l'avais, certainement...

— Alors Dieu nous la donnera. Crois-tu qu'Il soit moins généreux que Maman Marguerite?

Argument majeur, auquel il n'y avait rien à répondre, sinon pour acquiescer. Et c'était voir juste...

Car Dieu lui trouva l'argent en huit jours. Ses amis en prirent la peine. Et Don Bosco devint propriétaire. Désormais, terrain et maison, l'Oratoire, le patronage possédaient quelque chose sous le ciel (19 février 1851).

Cet achat avait coûté 33 000 francs, droits compris, soit, en francs d'aujourd'hui, à peu près 10 millions.

Le pas de géant était fait. Et Don Bosco le trouvait naturel, Dieu s'étant chargé de l'affaire qui, de ce fait, ne pouvait être qu'excellente.

A la condition, cela va de soi, d'en profiter.

* * *

Mais Don Bosco avait le génie singulier de tirer parti des événements, fussent-ils détestables. A plus forte raison, quand ils tombaient du ciel. Et c'était le cas.

Trois idées, trois créations, telles sont alors ses pensées : un internat, des ateliers et une église. Les trois créations composant un tout, ébauchant comme une cité à la fois laïque et religieuse.

Dans la maison acquise, il ne pouvait pas loger plus de trente enfants. Il en restait plus de six cents dehors.

Les trente partaient, le matin, de la maison Pinardi, allaient sur leurs chantiers et rentraient, le soir, au logis, à l'Oratoire. C'étaient les privilèges. Mais les autres tellement nombreux, où allaient-ils ? Quelques-uns couchaient à la belle étoile. Les moins déshérités retrouvaient leurs familles, qui hélas ! étaient la plupart du temps exécrables... Milieux d'impiété, de blasphèmes, de brutalité, de tristes exemples. Il était urgent de les en tirer et, pour qu'ils n'eussent pas besoin d'y retourner, il était nécessaire de bâtir. Or, bâtir c'est pour Don Bosco, bâtir grandement. Il voyait grand. Ce don lui était naturel...

Reste à trouver l'argent, comme toujours. Car, comme toujours, on ne l'a pas. C'est une habitude, mais dès qu'on engage une dette (car faire autrement est-ce Dieu possible ?) il arrive, l'argent,

par des voies imprévues, qui sont généralement les voies du cœur.

*A cœur qui tout donne
d'autres cœurs se donnent...*

Donc, l'argent vient. Don Bosco bâtit. Il bâtit deux étages, un préau, des arcades... L'édifice est fini. Déjà, on y habite. Et soudain, catastrophe! il s'écroule sur ses habitants. Malfaçon et intempéries en sont les causes. L'enfer aussi!... Pas de victimes fort heureusement...

Et on recommence.

On abat la maison Pinardi, on développe le plan des bâtisses et finalement on peut abriter cent cinquante enfants.

Laus Deo!

* * *

Mais ces enfants, il faut les vêtir, les nourrir, leur apprendre un métier, un bon métier, les instruire. D'où la création d'ateliers : cordonnerie, coupe, menuiserie, reliure, et même, gloire future de l'institution, une imprimerie!

Ainsi tous ces apprentis, qui jusqu'alors allaient au travail dans la ville, Don Bosco peu à peu les ramène à lui et finalement les enclot dans cet internat qui devra leur suffire et où tout leur sera donné : le travail, le vivre, les connaissances, la religion.

Cité, ai-je dit, à tel point que le fondateur la

fait entourer de murailles comme une ville forte. C'est la ville forte des humbles.

Or, dans toute cité se forment naturellement des ordres. Tout le monde n'est pas fait pour le travail manuel, ou, si l'on préfère, certains réussissent mieux autrement. Comme on utilise la main, il est judicieux d'utiliser aussi l'intelligence, qui, aux uns plus qu'aux autres, a été départie. D'où la possibilité d'insérer au milieu des ateliers un enseignement secondaire, latin compris. Les maîtres?... Il les trouvera. Maintenant, il ne manque plus de bonnes volontés. Les plus sceptiques se rallient.

Et d'excellents maîtres, qui fabriqueront à leur tour d'autres maîtres, ceux dont aura besoin Don Bosco.

Ils seront tirés de sa clientèle. Officiers et soldats, une fois encore, seront réunis par le lien d'une même origine. Du haut en bas de la maison ne régnera qu'un seul esprit. Tout le monde doit y parler la même langue. L'unanimité y est naturelle.

Mais cette cohésion des âmes, elle doit avoir son pôle attractif. Cité d'enfants et d'hommes, Don Bosco y voit comme une délégation de la Cité de Dieu.

Dieu donc y logera aussi. Il y faut une église. On la bâtera. De l'argent, on en trouvera. Pourquoi ne pas utiliser ce moyen d'en soutirer facilement qu'on appelle une loterie? Les Italiens aiment jouer et il n'est guère de pays où la loterie soit tant en honneur. Don Bosco en fera toute sa vie. Quoi qu'il en soit, l'église est élevée, consacrée

et ouverte au culte (1852). Ce sera « Saint-François-de-Sales ». Don Bosco s'est mis sous la protection de ce Saint. Déjà ses fidèles, maîtres et enfants, portent le nom, qu'il a choisi lui-même, de « Salésiens », bien que l'Ordre ne soit pas encore fondé légalement.

Mais un nom, c'est déjà une force. Il donne une sorte de mot de passe, un signe de reconnaissance. Celui de « Salésien » était bien trouvé. Facile à dire, à retenir, vénérable et déjà familier au public, qui connaissait bien saint François de Sales, il s'est imposé tout de suite. Sa grande fortune commence en ces années déjà lointaines et ne cessera de grandir. Les Salésiens existent. C'est le fait capital. Et, s'ils existent, Dieu aidant, Don Bosco ne les laissera pas végéter. Il a toujours visé loin. Son intelligence, son ambition, sa volonté sont « planétaires ».



Et cependant, la situation n'était pas encourageante, en ces années-là, pour l'Église (1847-1859). Le mouvement politique qui devait aboutir à l'édification de l'Unité italienne, fortement inspiré par les doctrines et l'expansion de l'esprit révolutionnaire français, était foncièrement anti-religieux. Les loges l'animaient. Aux loges se rattachaient clandestinement tous ces groupes de sociétés secrètes qu'on a réunies (un peu vaguement, pour l'histoire) sous le nom de « carbonarisme ». Faire l'Unité italienne — à quoi la maison

de Savoie s'employait — c'était réunir sept États en un seul — en les abolissant. Mais parmi ces États, il y avait ceux de l'Église. Elle était donc, avec l'Autriche et les Deux-Siciles, le plus grand obstacle à ce mouvement. De là ce violent anticléricalisme dont le parti libéral piémontais dressait belliqueusement la bannière. Or, ce parti gouvernait le Piémont, et celui-ci ayant, aidé par les Français, réuni à lui une bonne partie des États dissidents, en fait, il avait le pouvoir sur l'Italie nouvelle. Visant les Deux-Siciles, qu'il annexera quelque temps après, il ne faisait pas mystère de ses ambitions sur Rome, seule capitale possible du futur Etat italien. Si la France d'abord l'en écarta, ailleurs il mit méthodiquement en application son programme. Il était net : l'Italie serait laïque. Et décrets et lois de pleuvir.

Il faut déloger l'Église de ses positions. Alors, on expulse et on interdit, on ferme beaucoup de couvents et on laïcise l'école. C'est comme un flot puissant et habilement dirigé. Non seulement, il freine et arrête toute initiative, mais encore il paralyse les Œuvres. Il ne s'agit plus de conquérir de nouvelles âmes. Il s'agit d'en perdre d'abord le moins possible. Car on en perd... La lutte est si vive que l'archevêque de Turin, Mgr Frasoni, doit s'exiler en France. Et Don Bosco y perd un grand ami.

Mais Don Bosco, comme toujours, prend de nouvelles forces dans l'épreuve. C'est dans cette période critique que bravement il commence à bâtir (1851-1859).



Cette foi, cette vivacité, cette bonhomie lui gagnent les cœurs. Il étend de plus en plus loin et de plus en plus haut le rayon de ses amitiés. Elles lui apportent des secours de plus en plus efficaces. Il rallie à lui de grandes familles, tout particulièrement les de Maistre qui seront désormais partout derrière lui. Maintenant, tant en haut qu'en bas, chez les grands comme chez les humbles, il apparaît comme l'homme de Dieu. Mais on le voit plus volontiers travaillant paternellement en pleine pâte populaire.

Travaillant de ses mains, de la tête, du cœur, infatigable à toute tâche, dans l'esprit le plus familier.

C'est un apôtre pittoresque, comme l'était aussi son pauvre Oratoire. Pendant longtemps, faute de place, de ressources, de bâtiments, on y vécut un peu comme si l'on campait. On manquait de beaucoup de choses. Mais chacun y mettait du sien, et la bonne humeur sauvait tout.

Maman Marguerite faisait la cuisine, une soupe, de la *polenta*, frugale nourriture, mais qui nourrissait. De réfectoire, point. On mangeait où l'on se trouvait, assis sur une poutre, sur une marche d'escalier. Chacun lavait son assiette. On buvait de l'eau. Don Bosco était là, en tablier, distribuant la soupe. Puis, il rejoignait maman Marguerite, l'aidait à laver la vaisselle. Car elle en avait du travail ! Cuire, repriser, faire la lessive pour cent

cinquante garçons souvent peu soigneux et espiègles. Aussi, arrivait-il qu'elle se révoltât. Oh! à peine!... Mais ces garçons, sans méchanceté, lui en faisaient voir de cruelles...

— Tiens, ils ont piétiné ma lessive, et ils m'ont emporté mes casseroles, et tout ça, pour jouer!... Je n'en peux plus, je rentre chez moi...

Mais la brave femme, légitimement irritée, sur un regard, un geste de son fils et un mouvement secret de son cœur, s'apaisait, restait là, et reprenait sa tâche ingrate, sous le crucifix suspendu au mur.

Ses délassements?...

Sans doute allaient-ils quelquefois se reposer aux Becchi, où Joseph Bosco s'était installé, non loin de la maison natale. Ce brave Joseph aurait bien voulu devenir, lui aussi, Salésien, mais Don Bosco l'avait sagement détourné de ce projet, jugeant avec raison que l'excellent homme était né pour la vie de famille.

Les deux frères s'aimaient beaucoup. Don Bosco allait prendre de brèves vacances chez Joseph. Celui-ci avait fait aménager une chapelle. Il n'en est pas de plus touchante. C'est la religion aux champs et sa poésie. Elle inspire l'envie des plus pures, des plus émouvantes prières. Il m'y vint à l'esprit, quand j'y passai, l'oraison du soir évoquée par Dante, et dont l'auteur est Saint Ambroise :

*Te lucis ante terminum,
Rerum Creator, poscimus
Ut pro tua clementia
Sis praesul et custodia...*

*Avant que le jour ne finisse
Je t'implore, Créateur du monde,
Pour que dans ta bonté
Tu veilles sur moi et me gardes...*

Avant que le jour ne finisse...

Car le jour finit. La vie n'est qu'une suite de jours qui s'en vont à leur fin, qui est la tombe. C'est ainsi que maman Marguerite, en ce temps-là, s'en allait vers la sienne, et, malgré son âge, prématurément. A soixante-huit ans, on est vieux, certes, mais bien des gens vont au-delà. Seulement, quand on a vécu dans les travaux et dans les peines, vécu de rien et donnant tout, on arrive usé à la soixantaine. Depuis la mort de son mari, de vingt-neuf à soixante-huit ans (donc, pendant 38 années) maman Marguerite a usé son corps. Il est vrai que son corps n'a pas usé son âme. L'âme a tenu jusqu'à la fin, chrétiennement. Mais c'était une de ces âmes qui usent le corps par dedans, en lui imposant ses vertus, et c'étaient des vertus sévères, exigeantes. Le souci constant des devoirs, le renoncement, la rigueur, l'ardeur fixe de la pensée, y a-t-il rien qui réclame à ce pauvre corps autant de force, et ainsi autant de fatigues ?

Il est vrai que ces exigences de l'âme animaient des vertus de mère. Car maman Marguerite est éminemment une mère, mère du Saint, et mère aussi de tous ses fils. Mère aimée de tous, mère infatigable, la vigilante, la laborieuse. Figure un peu austère, mais toujours à son poste pour le

bien de tous. Visage qu'on s'était habitué à voir comme le génie domestique de l'Œuvre, et dont il paraissait inconcevable qu'un jour on ne dût plus le trouver devant soi.

Elle mourut, le 25 novembre, du même mal que son mari, qui, à son fils aussi, avait déjà failli être fatal.

Il la vit mourir. Joseph se tenait près de lui.

Même sang et même douleur. Douleur profonde.

Tant pour l'un que pour l'autre, douleur simplement humaine, ressentie en fils qui perdent leur mère, et qui, comme nous tous, souffrent et le montrent. Certes, jadis, à la mort de Louis Comollo, Don Bosco avait fait le vœu de ne s'attacher qu'aux biens éternels. Mais ce cœur n'en était pas moins resté un cœur tendre. Aimer la créature humaine, fût-ce en son aspect périssable, n'est-ce pas aimer ce que Dieu a fait ? Comment eût-il pu ne pas conserver les liens naturels qui lient, sur terre, les vivants entre eux, lui qui n'avait pas exclu de la terre cet amour pour la chair déshéritée de l'homme, en qui toute douleur du corps fatalement arrive jusqu'à l'âme?...

Il pleura donc sa mère, il la pleura bien, avec de vraies larmes de fils, comme à ses côtés la pleurerait son frère. Mais, derrière les larmes humaines, brûlaient pour lui les lampes éternelles. Elles illuminaient cette douleur et lui rappelaient les actes à faire. N'était-il pas créé pour grandir dans

l'épreuve? Ni son corps ni son âme ne devaient rester inactifs.

Et tout d'abord que penser, que dire, que faire? Il le sut aussitôt.

Il alla à « La Consolata », une église qu'aimait sa mère. Et il était cinq heures du matin. L'âme de maman Marguerite s'était détachée de son corps deux heures plus tôt. Il fallait prier pour cette âme. Il dit donc sa première messe (et, à ce moment-là, il faisait nuit) pour le repos de l'âme de sa mère.

Et soudain, à l'autel, il fut pris d'une inspiration. Il avait besoin d'une mère. Et là, il y en avait une, « La Consolata », la Consolée Consolatrice. La plus maternelle de toutes les mères. Et la plus accessible...

C'est pourquoi, n'écoutant que son cœur de fils, il lui parla familièrement comme un fils, en lui demandant de venir l'aider, sur la terre, comme sa propre mère l'avait fait. Il lui offrait tous ses soucis, toutes ses peines, c'est-à-dire lui-même. Et elle serait désormais, Elle, Mère de Dieu, la mère de cet humble prêtre...

« Maintenant, lui dit-il, il faut que vous preniez la place vide. Une mère dans ma grande famille, c'est indispensable. Qui le sera, sinon vous? Tous mes enfants, je vous les confie. Veillez sur leur vie et sur leur âme, maintenant et toujours... »

Voilà, en quelque sorte officiellement, l'Œuvre entière de Don Bosco, celle du présent, celle du futur, vouée à la vierge Marie. Car Don Bosco est un saint marial. En tant qu'homme il a natu-

rellement une âme de fils. Or, c'est la confiance qui est l'un des signes majeurs de ces âmes hantées par l'idée de la mère. Quelque viriles qu'elles soient, auprès d'elles, elles ont besoin d'une présence tutélaire. Non par faiblesse, car un Don Bosco est la force même, mais par amour. Confiance, dis-je, et qui le nierait après avoir entendu son appel à la Mère céleste ? Comment eût-il osé, lui, si humble de cœur, lui demander d'être sa mère, de remplir une place vide, la place d'une pauvre femme, s'il n'avait pressenti qu'Elle accepterait ce fils orphelin, à qui elle avait confié tant d'orphelins sur terre ?

Il est vrai qu'il n'y avait qu'Elle qui pût être la Mère d'un tel fils...

* * *

Avec la disparition de maman Marguerite (25 novembre 1856), une période s'achève, une période de quinze ans. Car c'est le 8 décembre 1841 que Don Bosco avait rencontré et catéchisé son premier orphelin, Barthélemy Garelli. Humble origine d'un apostolat grandiose. Mais c'est à dater de 1846 que l'Œuvre se fonde vraiment, se dessine bien et se développe. Dix ans de labeurs douloureux, mais quels résultats !

Car, en dix ans, Don Bosco :
 bâtit son église,
 crée un internat où il loge cent cinquante
 enfants,
 groupe autour d'eux cinq cents externes,

met en marche quatre ateliers, quatre classes de latin,

forme et ordonne dix abbés, professeurs selon son esprit,

consolide, à côté de l'Œuvre, son ancien « Patro-nage »,

enfin — miracle s'il en fut — il rallie les sceptiques.

Car ils ont la peau dure les sceptiques ! mais les faits étaient là, indéniables, les faits humains, ce petit peuple, les faits matériels, ces bâtisses...

Car bâtir est un argument, et un argument qui frappe l'esprit en plein cœur — si j'ose dire. On nie légèrement les constructions de l'âme, mais on n'ose nier la pierre. Or, Don Bosco est un homme qui construit des âmes et qui, en même temps, travaille fortement la pierre. C'est un bâtisseur.

Il a ses rêves, mais il ne les laisse pas dans l'oisiveté. Il ne s'y complaît pas. Il n'a de cesse qu'il ne donne un corps à ce qui hante sa pensée. Il aime les œuvres finies, bien faites, qu'on puisse avoir solidement en main et où, il le sait bien, le rêve qui les a inspirées tout d'abord est incorporé et vit avec elles.

Naturellement, ayant réussi, là où à peu près tous avaient proclamé qu'il suivait des chimères, on cria au miracle. Mais lui, qui avait avec Dieu ces relations mystérieuses que, seuls, les saints peuvent connaître, il répondait aux tardives louanges :

— Je n'ai pas grand mérite. Les événements

m'ont servi. Je me suis laissé mener par eux, et c'est tout...

Ne voyons pas là fausse modestie, mais l'expression sincère de ce qu'il savait, et que c'était Dieu l'auteur du miracle dont il avait été simplement l'ouvrier. Mais, pour nous, dans le choix de cet humble ouvrier, nous voyons de quel prix était pour Dieu cette âme...

D'ailleurs, il y avait du vrai dans ce que disait de soi Don Bosco.

Car, en vrai réaliste, il tenait compte habilement des circonstances, de ses propres moyens et même de la chance.

Jamais homme aussi obstiné n'eut, à l'occasion, autant de souplesse. Son doux entêtement devenait flexible et ne cassait pas. Aussi utilisait-il avec succès l'obstacle. On le brise, ou on le contourne. Le tout est d'en connaître la nature : de verre ou de fer. Or, il n'avait pas son pareil pour la deviner, par finesse.

Cependant ce qu'il aime, ce qu'il cherche de préférence, c'est le chemin droit, la route qui vous mène franchement à destination.

C'est pourquoi, en certains moments, pris par la majesté de sa mission, il ose, il heurte, il brise. S'il lui faut couper les ponts, il les coupe. Et si ce n'est pas à lui de plier, les autres plieront.

Mais sans fracas. Ses gestes sont calmes. Dans les pires moments, il reste imperturbable. Une fois pour toutes, il s'est dominé. Le feu qui le brûlait

dans son enfance, il brûle toujours mais caché. Les dehors restent souriants, la parole affable. C'est pourquoi ses refus, modérés dans le ton, sont de ces refus de longue patience sans faiblesse. Et quand il exige, il n'en a pas l'air. Il est toujours l'affabilité même.

Et il a aussi un attrait, j'allais dire un charme. Autour de lui personne n'y échappe, car c'est d'âme à âme que l'on y vivait. Ceux qui resteront insensibles (et il y en eut) se jugeront eux-mêmes par cette impuissance à communiquer avec une charité cependant visible. Car elle crevait les yeux, cette charité. Pour qu'ils n'en fussent pas touchés, il fallait qu'ils n'eussent en eux aucune étincelle d'amour...

DES COMBATS

Depuis 1854 les collaborateurs de Don Bosco se sont donné le nom de « Salésiens », en souvenir de saint François de Sales qu'ils ont pris pour patron. Mais ils ne constituent pas encore une Société. Celle-ci ne sera définitivement reconnue par Rome que vingt ans plus tard (1874).

Fruit de luttes douloureuses, d'efforts renouvelés, cette reconnaissance consacre l'homme et l'Œuvre. Sa réalisation est l'idée dominante de cette longue période, où Don Bosco passe par des hauts et des bas — ceux-ci bien souvent dramatiques.

Comme toujours dans la vie du Saint, y abondent les anecdotes. Elles nous le montrent vivant, et il faudra y revenir. Mais une vue générale s'impose des actes héroïques accomplis alors. Car, avec Don Bosco, on entre toujours dans la lutte.

Lutte offensive, lutte défensive.

Offensive pour la propagande, par la parole, par la presse, par les livres, par les brochures, et même par les almanachs...

Mais aussi par les Œuvres, par les Fondations. Quelques-unes — rarement — caduques, la plupart durables. Elles aboutissent à une nouvelle

Société, une nouvelle Société de femmes, les « Filles de Marie Auxiliatrice » (1872).

Lutte défensive aussi, naturellement, puisque, vigoureux assaillant, Don Bosco appelle la contre-attaque.

Défensive donc contre les sectes, et particulièrement contre les Vaudois.

Défensive, quoi qu'il en ait (et c'est grande tristesse) contre l'autorité diocésaine, contre deux archevêques qui furent hostiles.

D'où une activité plus que jamais intense, mais d'une nature nouvelle. Alors Don Bosco sort de son Piémont et voyage. Il ira dix-huit fois à Rome et y verra deux papes, Pie IX et Léon XIII.

Il va, il vient, il fait des tournées pastorales. Moins que jamais un instant de repos.

Mais différents maux très cruels attaquent alors son corps surmené. Il les néglige. Eux ne cessent de se multiplier et de croître, sans ralentir pourtant son ardeur d'apôtre au combat. Cependant à la fin, ils le tueront. Son corps a souffert le martyre. Mais comme toujours son âme a tenu...

Il aura ainsi, à la fin, triomphé de tous les obstacles, forcé toutes les portes, ému à peu près tous les cœurs, et élargi l'aire de ses bienfaits au point qu'à peine approuvée la Congrégation, les Missions salésiennes se prépareront à essaimer hors d'Italie. Et nous savons que déjà elles visaient toute la terre.

En 1874, quand la Congrégation est enfin reconnue, Don Bosco est quelqu'un qui compte. Ce n'est plus seulement pour un groupe ardent

de fidèles, mais déjà pour tous les chrétiens du pays qu'il est éminemment l'homme de Dieu.

Alors, au-delà des frontières, et surtout en France, chez nous, on entend prononcer son nom, on attend sa venue, on le désire, on pressent qu'il incarne une espérance. Pour tout dire, il rayonne.

Car il ne faudrait pas que le souvenir de ses souffrances nous le fît voir le visage crispé par l'effort. A la fin de sa vie, certes, les épreuves, les ans, les maladies le marquèrent d'une façon bouleversante. Mais à quarante ans, l'homme conservait encore beaucoup de sa forte jeunesse.

Des portraits en font foi.

Le corps n'est pas grand mais râblé, la force en est prodigieuse. Le visage est ouvert, bien établi sur l'âme. Il l'exprime, il en dit le calme courage, la lucidité, la bienveillance. Cela saute aux yeux tout d'abord. Mais le front haut, bien dégagé, le nez puissant, la bouche bonne, le regard si droit, parlent plus clairement encore. D'une très vaste intelligence, d'une volonté sans faiblesse, d'une charité sans limites, ils nous offrent l'image inoubliable.

* * *

Missionné, Don Bosco était en outre, nous le savons, d'un esprit naturellement actif. On dirait aujourd'hui : « envahissant ». D'où cette insatiableté de conquêtes *ad majorem Dei gloriam*. Et c'est à cause de cela qu'elle dérangeait bien des gens. Des uns, elle troublait le confort moral d'immo-

bilité satisfaite. Et des autres, elle bousculait les desseins d'envahissement. La vie de Don Bosco continue donc à se développer dans la lutte.

Mais pour vaincre, même si l'on aime l'attaque, il faut pouvoir compter sur une place forte, sur un camp solide. Cela est romain. Pour Don Bosco, cette place forte sera la création d'une Société religieuse, d'une Société bien à lui, les Salésiens.

Quant à l'attaque, elle prendra la forme de la propagande contre l'hérésie — les Vaudois — et l'irrégion — l'esprit laïque, l'athéisme. « Ni Dieu ni maître », voilà l'ennemi.

Redoutable ennemi. Aussi la bataille sur les deux fronts sera-t-elle très rude, mais victorieuse à la fin.

Elle ne manque pas d'anecdotes dramatiques (nous y reviendrons) qui s'insèrent dans cette bataille.

De celle-ci on ne peut séparer les deux fronts. Car c'est le succès de son œuvre catholique, sa lente mais sûre progression, qui suscite l'hostilité des ennemis que comptait alors Rome en Italie et, dans Rome même, l'animosité des esprits étroits. Il y en a partout.

* * *

L'Œuvre comptait alors trois patronages.

Mais son rayonnement s'étendait au-delà. Et Don Bosco lui-même était un nom qu'on se répétait fréquemment, qui passait avec sympathie de bouche en bouche, dans tout le Piémont. De son Œuvre on parlait beaucoup, mais plus encore,

s'il se peut, de ses faits et gestes, surtout dans le peuple. Les bonnes gens aiment l'anecdote qui frappe. Et Don Bosco était le prêtre qui en fournissait le plus l'occasion. Sans aucun dessein de publicité, il disait des mots, il faisait des gestes qui avaient des prolongements dans le public.

Il y avait de quoi, avouons-le. Et nous n'avons que l'embarras du choix pour en relater quelques-uns.

Si l'enfance et l'adolescence des rues lui étaient chères, celle des prisons ne l'était pas moins. Il allait donc prêcher, aux approches de Pâques, devant cette jeunesse incarcérée. Prédications irrésistibles. Il prenait ces cœurs comme d'autres cœurs. Et ces cœurs le prenaient aussi. C'était d'ailleurs là son secret, se donner pour prendre...

Donc, voilà qu'une année il se met une idée en tête... Une idée à la Don Bosco. Dans la maison de correction, *La Générale*, tous ses jeunes gens ont communie. Tous!... Il faut qu'ils aient leur récompense. Et quelle meilleure qu'une promenade en plein air, hors de la prison?... Si on allait à dix kilomètres de là, dans le parc royal de Stupinigi?... Mais ils sont trois cents!... Il faudrait des gardes... Non! pas de gardes!... Don Bosco les fera sortir, les emmènera, les ramènera, lui tout seul...

A cette proposition insolite, vous pensez si le directeur de la prison fait un bond sur sa chaise!... Refus poli. « Ah! il est vraiment fou, pense-t-il. On n'avait pas tort de le dire... »

Notre fou, entêté selon son habitude, s'en va voir le plus tranquillement du monde le ministre. Il s'appelait Rattazzi et passait pour un homme intelligent. C'était vrai. Car il accepte... Mais il propose, à toutes fins utiles (sait-on jamais?) quelques policiers en civil. C'est la sagesse.

— Oui, mais, réplique Don Bosco, les ouailles ne seront plus libres, et je veux leur donner un peu de liberté.

— Vous n'en ramènerez pas dix sur trois cents, Don Bosco!

— Je les ramènerai tous, Excellence.

L'Excellence décidément était digne d'écouter ce prêtre. Elle lui donna pleins pouvoirs.

Et les trois cents s'en vont à la campagne. Don Bosco est là, entouré. Un âne porte les couffins chargés de vivres. On déjeune sur l'herbe, on s'amuse. Il fait bon. Qu'elle est douce la liberté!... Et puis l'on rentre. On reprend, sans histoires, le chemin qui conduit à la prison. Mais on est content tout de même, si content qu'on juche Don Bosco sur l'âne. Car le pauvre n'en peut plus de fatigue...

Ce fut un retour triomphal.

Voilà des faits qui portent. N'est-ce pas une sorte de miracle?... Pas un garçon ne manqua à l'appel.

Or, les miracles, cela vous fait une grande réputation. Et elle n'est pas toujours sans danger, surtout dans le monde de la délinquance. C'est un monde très susceptible, et Don Bosco lui avait lancé un défi.

Fut-ce à cause de ce défi que quatre mauvais garnements perpétrèrent contre lui un mauvais coup?...

Un beau matin, Don Bosco passe seul dans un terrain vague, là où, aujourd'hui, s'élève la gare. Surgissent quatre tristes mines. Personne en vue. Sans nul doute des chenapans. Voilà Don Bosco dans de jolis draps... Car, sans façons, ils lui barrent la route.

— Monsieur l'Abbé, il y a un différend entre nous. Nous allons vous prendre pour juge.

Inquiétante entrée en matière. Et ces têtes sinistres! Quatre contre un, c'est trop. Il faut donc jouer au plus fin.

Don Bosco se garde de leur demander quelle sorte de différend les met en conflit. Ils attendent. Le tout c'est de les faire attendre encore, en prenant un air bon enfant.

— Écoutez, pour mieux vous entendre, allons, mes bons amis, boire un petit café, place Saint-Charles. Je paierai l'écot.

L'appât est tentant. Ils acceptent.

Les voilà en ville. C'est l'essentiel. Chemin faisant on a parlé. Chacun a son arrière-pensée dans la tête.

Et Don Bosco soudainement :

— Regardez, voilà une église. Si on y entrait?... Un *Ave Maria* ne fera de mal à personne...

— Ça veut dire tout un chapelet!... On vous voit venir...

— Mais non, un *Ave Maria*, pas davantage. Donnant, donnant, et je paie le café...

Les quatre chenapans, subjugués malgré eux, suivent en maugréant l'étrange prêtre.

Il leur dit l'*Ave Maria*.

Puis, au café. Et l'on bavarde. Or, pour tirer les vers du nez (comme on dit dans ce monde) Don Bosco n'a pas son pareil. En quelques minutes il a vu, ce qui s'appelle vu, le fond de ces âmes de pauvres voyous.

— Et si on allait, tous les cinq ensemble, casser la croûte chez ma mère? Elle s'y entend en cuisine...

Autre appât. On y mord. Un café, puis un casse-croûte! On doit rêver...

Les voilà au Valdocco.

Maintenant Don Bosco sait tout et il a compris ce qu'il peut. Il les tient déjà, et il faut qu'il les tienne bien, car ce qu'il va leur proposer peut paraître incroyable.

— Si la mort, mes amis, vous prenait tout à l'heure, dans quel état seriez-vous devant Dieu?

Question vraiment inattendue. Ils sont stupéfaits, émus, sans paroles...

Le coup a porté droit au cœur. C'est là que vise Don Bosco. Il le connaît, le cœur, lui qui n'est tout que cœur. Ils en ont bien un comme lui. Il s'agit d'en trouver la place et d'aller jusque-là directement. Et il va avec sa brûlante douceur...

Cinq minutes après il les confesse, sauf un. Mais tous reviendront. C'est là un de ces tours de force qui rappelle, sur le plan moral et religieux, les prouesses acrobatiques de l'adolescent Jean Bosco. Seulement ici l'enjeu c'est une âme, et le jeu est

plus difficile. Ce n'est plus du sol au sommet d'un arbre qu'il faut s'élancer, mais évoluer, sans tomber, sur le fil invisible tendu entre la terre et Dieu. Fil cassant, et souvent bien mal accroché du côté de la terre, car il l'est au cœur des méchants...

* * *

Confesser a toujours été pour Don Bosco la grande affaire. L'aveu soulage et lie. Mieux on se soulage, plus on est lié. Et il liait bien, Don Bosco... Aussi de ces confessions insolites il n'en manque pas dans sa vie. Il retourne les pires comme on fait d'un gant. Sa tactique consiste à ne pas perdre une minute. S'il est pressé par l'occasion, il confesse aussitôt sur place, fût-ce en plein air. C'est tant de gagné...

Un soir, un inconnu l'arrête et lui dit : « Ton porte-monnaie ! »... Pauvre porte-monnaie de Don Bosco!...

A cette requête menaçante il répond, sans se troubler, avec sa douceur coutumière. En quelques mots, il dit sa peine de voir un jeune homme faire ce métier. Eh oui, sa peine!... Or, comme elle est une vraie peine, le ton de la douleur y est et, chez Don Bosco, c'est un ton qui touche toujours le tréfonds de l'âme... L'autre se démonte... De fil en aiguille (un fil souple, une aiguille solide), on discute et, dès qu'on discute avec Don Bosco, cela mène loin. Déjà le voyou raconte sa vie. N'est-ce pas s'avouer vaincu?... Alors les choses vont de mieux en mieux. Le confesseur s'assied

sur un parapet et confesse. Le confessé est à genoux, et cela, place du Château!... La nuit est tombée. Un chanoine passe. Il voit la scène vaguement, car il fait sombre... Et il pense : « C'est certainement Don Bosco. Rien ne l'arrête. Lui seul est capable d'un pareil exploit... »

Triomphe de la charité, de la douceur...

Pourtant n'oublions pas que ce doux peut, à l'occasion, faire usage, si c'est nécessaire, de son habileté physique et de sa force.

A un malandrin armé d'un gourdin, il riposte par un coup de tête qui l'envoie tout droit sur le sol, le flanc en marmelade.

Avouerais-je que ce coup de tête ne me déplâit pas?

Il est bon qu'on sache parfois que les doux ne sont pas des fâdes et que ceux qui endurent avec patience peuvent, à l'occasion, user de quelque violence, sans en abuser. Il n'est peut-être pas mauvais — oserai-je le dire? — que les meilleurs parfois se détendent les nerfs sur les pires. Or, les nerfs d'un saint sont à dure épreuve. Les dominer, certes, c'est sa vocation. Mais combien les met près de nous un geste un peu trop vif, ou du moins que nous jugeons tel chez un homme de charité. Alors, il nous ressemble...

Qu'on me passe cette pensée qui admet indiscrètement une pareille ressemblance. Ce n'est pas hélas! celle des vertus. Louons cependant Don Bosco, capable de défense légitime, d'avoir si peu

utilisé sa force, même dans des circonstances tragiques où sa vie était en péril. Il l'eût pu sans déchoir, car les faits relatés ici ne relèvent que des mauvaises rencontres accidentelles.

* * *

Mais hélas ! plus souvent et plus gravement, il fut en grand danger de mort par le fait d'autres chenapans que ces pâles escarpes. Ceux-ci, du moins, en voulaient surtout à sa bourse. Ils exerçaient leur profession. Il est sûr malheureusement qu'on a prémédité et organisé son assassinat à diverses reprises simplement parce qu'il était Don Bosco, l'homme de Dieu.

Pendant quatre ans (1852-1856) Don Bosco fut en butte à des tentatives de meurtre. On lui tendit de nombreux guets-apens. Il y échappa, mais ce fut par miracle. Il ne manque pas sur ces faits de précis témoignages.

Mais pourquoi cette haine ?

Ce n'est pas un mystère. La propagande qu'il faisait, par la parole et par l'écrit, son apostolat chrétien, catholique, irrita, effraya, mit en branle tous ceux — et c'étaient des puissances — qui avaient entrepris d'arracher les masses populaires à l'Église. L'irrégion, les sectes hérétiques, avaient devant elles le seul adversaire qui comptât alors en Italie. Il eut ainsi à lutter contre l'athéisme, la libre-pensée, les Vaudois.

En ces années-là, l'anticléricalisme battait son plein. Mazzini était au pinacle, ainsi que le philosophe Gioberti. Une presse bien organisée, alimentée de subsides puissants, présentait avec la plus grande habileté les idées nouvelles. Le peuple y mordait volontiers. Les progrès de l'irréligion étaient tels que, sans s'y mêler doctrinalement, une partie du clergé, par prudence, n'osait s'y opposer avec la vigueur et la netteté désirables. Ainsi les laïques étaient peu à peu minés et conquis et, qui pis est, l'Église était menacée dans ses clercs.

Ce double danger effrayait Don Bosco. Il en discernait le dessein, les points d'attaque, la progression, le but final, c'est-à-dire la ruine de l'Église. Mais sa nature qui, nous le savons, ne le portait pas à céder, eut tôt fait de lui inspirer une volonté de combat immédiat. Il s'y jeta avec sa fougue coutumière. Rapidement, il conçut son plan de bataille, forgea ses armes, et s'en servit sur tous les fronts.

Il utilisa les meilleurs moyens de toucher les masses : la Presse avec les *Lectures catholiques*, l'almanach avec son charmant *Galant'uomo*, le manuel avec l'*Histoire de l'Église* et l'*Histoire de l'Italie*, les classiques avec ses propres éditions scolaires, les Œuvres avec *Les Missions de midi*, la *Confrérie de la Miséricorde*, la fondation des Sœurs de « Marie-Auxiliatrice », l'apostolat oral avec les tournées pastorales dans tout le Piémont (et cela pendant vingt ans), les retraites prêchées à Saint-Ignace, et l'action admirable de tous ses enfants pendant le choléra de 1854...

Cette simple énumération en dit long et pourrait suffire. Cependant, il n'est pas inutile de l'étudier de plus près et d'aller à ce qui en fut d'abord l'essentiel, la lutte contre les Vaudois.

* * *

Qu'étaient les Vaudois ?

A proprement parler, ce n'étaient ni des protestants luthériens, ni des calvinistes. On les confond souvent — et à grand tort — avec les Albigeois ou, si l'on préfère, avec les Cathares. Qu'en ces temps lointains du ^{xii}^e siècle ils aient été en relations avec ces derniers, c'est certain. Mais ils en différaient tant par la doctrine que par l'action.

La secte vaudoise originelle est née à Lyon. Vers la fin du ^{xii}^e siècle, vivait dans cette ville un riche marchand de tissus, Pierre Valdo. Riche mais pieux, un chrétien fervent. Lyon est un pays de foi et de commerce, de sens pratique et de ferveur. De tout temps les sectes y ont pullulé. Le climat, le sol, la situation et la confluence des races ont sans doute favorisé ces fermentations spirituelles. L'intérêt matériel, dont Lyon a certainement le génie, n'y est pas un obstacle majeur à d'autres intérêts qui relèvent de l'âme. Soit que les deux se compénètrent, soit que l'un l'emporte sur l'autre, il est rare qu'on ne les y trouve, s'affrontant ou vivant côte à côte.

Ainsi fut de Pierre Valdo. Son commerce et son or ne l'empêchaient pas de se passionner pour les enseignements des saintes Écritures. Mais ne

sachant pas un mot de latin, il avait engagé un prêtre pour traduire en français le texte évangélique. Traduire et commenter, ce qui est fatal, et du reste fort légitime. Depuis dix-neuf siècles, l'Église n'est qu'un commentaire ininterrompu de la Sainte Parole.

Mais, vers la fin du ^{xii}e siècle, les mœurs ne s'y conformaient pas toujours à l'enseignement rigoureux venu du Christ. On n'y vivait pas partout dignement. Le luxe de certain clergé, la facilité de sa vie, et bien pis encore, étaient des sujets de scandale pour beaucoup de fidèles, que mécontentaient un étalage de puissance, de richesse et parfois d'orgueil contraires à l'esprit évangélique.

Pierre Valdo était de ces fidèles mécontents et scandalisés. Mais que faire?... Prêcher d'exemple?

C'est à quoi il se résolut.

Si tu veux être parfait, vends ce que tu as, dit Jésus, et donne-le aux pauvres.

C'est ce que fit Pierre Valdo. Et, incontinent, il alla sur les places publiques célébrant, nouveau saint François, la pauvreté. Il parlait bien, il avait donné sa fortune. Aussitôt, les adeptes affluèrent. Jusqu'ici, quoi de plus chrétien, de plus orthodoxe? Valdo ne voulait pas s'écarter de l'Église. Il se présenta donc au Saint-Père, Alexandre III. Il en fut approuvé. Il reçut l'autorisation de prêcher à peu près librement la Pauvreté. Dange-reuse licence. On se passe bientôt de « L'Ordinaire », on prêche selon son idée, et qui n'a son idée?... Chacun tient à la sienne, et l'on fait insensiblement des accrocs à la doctrine. D'accrocs en

accrocs, le tissu sans couture se déchire. L'hérésie apparaît.

Il fallut six ans pour qu'elle apparût.

Les « Pauvres de Lyon » (tel était le nom qu'ils s'étaient donné) furent condamnés par le Pape (1184). Alors, ils se dressent belliqueusement contre Rome. Ils se proclament les seuls successeurs et les seuls témoins du Christ sur la terre. Hérésie patente. La doctrine qu'ils répandent alors est, en effet, nettement hérétique.

S'ils demeurent sur quelques points disciples de Notre-Seigneur, ils rejettent la plupart des institutions catholiques. Plus de tradition, plus d'autorité, plus d'images (même la croix est expulsée). Répudiation du culte des saints et de la Vierge. Rejet de la messe, de la confession, de l'extrême-onction, du célibat des prêtres, de la vie monastique. Abolition de sacrements, sauf le baptême et la Sainte Cène, d'ailleurs simple commémoration.

Ce rapide résumé de leur catéchisme suffit à expliquer la riposte du Pape et son anathème. Cet enseignement ne visait à rien de moins qu'à ruiner de fond en comble l'Église.

Excommuniés, les Vaudois subirent, comme les Cathares, la persécution. Ils se réfugièrent alors dans les hautes vallées du Piémont, où, à plusieurs reprises, les princes de Savoie les poursuivirent, en particulier au moment où Louis XIV révoquait, en France, l'édit de Nantes. Les Vaudois cependant persistèrent dans leurs croyances. Protégés par leur position dans les montagnes, ils étaient

d'autant plus ardents à persévérer qu'ils vivaient séparés de tous, uniquement entre eux, d'une vie rude et souvent menacée. Caractères trempés par les épreuves, ils avaient la ténacité de leur race et, en eux, refoulé mais prêt à l'éclat, un besoin de prosélytisme qui n'attendait qu'une occasion depuis des siècles, pour reprendre l'action contre l'Église ¹.

Cette occasion leur fut offerte, en 1848, par le roi Charles-Albert. Il les émancipa.

Or, une cascade de lois, à dater de la même année, avait désorganisé le statut de l'Église. Elle y avait perdu d'abord ses privilèges et ensuite ses droits. Expulsions, suppressions de couvents, inéligibilité politique, laïcisation des écoles, une véritable persécution la frappa.

C'était aussi ouvrir toutes grandes les portes aux campagnes anticatholiques. Il eût donc été étonnant que les Vaudois n'eussent pas profité de cette aubaine.

Bien dirigés, ils visèrent du premier coup le point sensible, c'est-à-dire le peuple. Leur doctrine simplifiée, le retour à la pauvreté évangé-

1. Notons ici qu'il y eut aussi des Vaudois venus en France du Piémont, dès le xv^e siècle. Leurs descendants peuplent encore quelques rares villages de Provence. Mais depuis la Réforme ils ont opté pour le calvinisme. Ils ne sont donc vaudois que par leurs origines. Il n'est que juste d'indiquer qu'ils ne furent en rien mêlés à l'action, souvent criminelle, que les vrais Vaudois du Piémont menèrent contre Don Bosco. De ce côté des Alpes, ils ignorèrent fort probablement jusqu'au nom de ce prêtre. Populations laborieuses, aux mœurs dignes, d'un protestantisme fort libéral, elles se sont acclimatées depuis cinq siècles à ces cantons du pays provençal qui leur doit d'ailleurs sa prospérité.

lique, à l'exclusion de tout ce que l'Église y avait ajouté pendant des siècles, ne pouvait que faciliter leur propagande auprès des simples. Ils ne se présentaient pas en francs hérétiques, en tenants du protestantisme connu, celui de Luther, celui de Calvin. Ils pouvaient donc troubler des cœurs chrétiens sans les effrayer par des noms nettement marqués d'hérésie. Mais l'ardeur qu'ils mettaient dans leur prosélytisme n'était pas pour cela moins vive. Leur subite émancipation les enivra. Ils avaient propagé leur doctrine avec succès au fond des masses populaires. Celles-ci restaient sans défense. Personne dans l'Église ne se portait à leur secours.

Don Bosco releva le gant. Encore une fois, ce fut la bataille.

Il forgea une arme, un tract bi-mensuel qu'il appela *Lectures catholiques* ¹, et qu'il rédigea tout entier lui-même pendant quelque temps. Le contenu : exposé du catholicisme, polémiques contre les Vaudois, récits, biographies. Le style populaire, sans vulgarité. Prix modique, sûre diffusion. Quatorze mille exemplaires vendus. Pour l'époque c'était beaucoup.

A ces succès, les Vaudois opposèrent un almanach, *L'Ami du foyer*. On le donnait gratis. La riposte était dangereuse.

Don Bosco lança à son tour son almanach, *Il galant'uomo*. Ce fut le premier almanach catholique de l'Europe. On le publie encore.

1. Brochures bi-mensuelles d'une centaine de pages.

Il faut battre le fer quand il est chaud. Don Bosco, inlassable, écrit des manuels d'enseignement, une *Histoire de l'Italie* et une *Histoire de l'Église*.

Ajoutons à l'action écrite la parole.

Prodigieuse activité dont on se demande comment il pouvait y suffire. Et tout cela en marge de son Œuvre et de son sacerdoce...

Rien n'en souffre pourtant, mais le plus pressé, c'est la victoire. Or, sur ce front, il remporte de tels avantages que l'adversaire, se sentant battu, aura recours aux grands moyens.

Le plus expéditif n'est-ce pas d'envoyer le gêneur dans l'autre monde?... Cela paraît horrible, mais les faits comment les nier? Après les menaces, les coups, qui se montrent inefficaces, on prépare l'assassinat. Cette fois, il ne s'agit plus de mauvaises rencontres dues au hasard avec de vulgaires bandits, il s'agit de vrais guets-apens organisés, où interviennent des tueurs à gages.

Si Don Bosco y échappa, ce fut miracle, car, à peine manqué un attentat, on en machinait savamment un autre. « Aide-toi, le Ciel t'aidera. » L'événement, ici, confirme le proverbe, et le Ciel y mit largement la main. Mais Don Bosco aidait le Ciel. C'est la vocation des saints. Il n'y manqua pas, au péril de sa vie.

Ses ennemis employèrent tous les moyens, eurent recours aux ruses les plus sacrilèges. De ces attentats fort nombreux nous en retiendrons quatre significatifs.



D'abord, on essaya carrément du fusil. Voici les faits.

Don Bosco fait un soir le catéchisme dans sa chapelle du Valdocco. Un tueur escalade le mur du logis et se hisse jusqu'à la fenêtre. Il voit Don Bosco, vise, tire. La balle passe sous le bras... Elle frappe le mur. (On y voit encore le trou.) Effroi de tous les enfants. Don Bosco garde son sang-froid.

— Voilà ma plus belle soutane déchirée. Quel mauvais musicien, ce tireur!...

Et il remercie la Madone.

Attitude héroïque qui n'est bravade, ni inconscience, Don Bosco ne sachant que trop bien qu'on en veut à sa vie. Mais il sait aussi qu'il a près de lui une invisible garde, car sa vie importe à son Œuvre, et son Œuvre à Dieu.

Tout est là, Dieu présent.

Ce mauvais coup manqué, les mystérieux organisateurs changent de tactique. Ils préparent des guets-apens. Il s'agit d'attirer Don Bosco, seul, dans un lieu désert et bien clos du pire quartier de la ville. Le moyen? lui réclamer son ministère. Un prêtre ne peut pas refuser à un moribond, qui l'appelle, de l'administrer.

Voici donc qu'on appelle Don Bosco. Mais maintenant il se méfie (il y a de quoi!). Il prend avec lui quatre jeunes gens, solides gaillards.

On arrive dans un taudis où sont assemblés des buveurs qui mènent grand bruit et font bonne chère...

— Monsieur l'Abbé, une rasade!

— Je ne bois jamais hors de mes repas.

On lui verse tout de même un verre de vin. Mais il s'aperçoit qu'on a pris ce vin d'une bouteille mise à part.

Il lève le verre, porte la santé, le repose sans y avoir bu.

Les autres, soudain menaçants, s'écrient :

— Ça, c'est un affront! Vous allez bon gré, mal gré, nous faire raison. Ce vin, il faut le boire.

Don Bosco bondit vers la porte, l'ouvre. Les quatre jeunes gens entrent dans la pièce.

Don Bosco prend le verre et dit :

— Ce sera l'un des miens qui trinquera pour moi.

Coup de scène. Effrayés, les autres s'opposent :

— Non, vous!

Don Bosco a compris. Il repousse le verre empoisonné.

Maintenant, finies les menaces. Mais Don Bosco veut aller jusqu'au bout, en avoir le cœur net.

— Conduisez-moi au moribond.

Le moribond se portait bien, vraiment trop bien pour être administré.

Don Bosco sagement se retire, en feignant de n'avoir pas compris le sens de cette comédie sacrilège.

Prudence, promptitude d'esprit et sang-froid l'ont sauvé. C'est le fond de son caractère. Cepen-

dant, la mort l'attendait dans ce bouge. Il s'en doutait bien avant d'y aller, mais ce genre de rendez-vous n'a jamais troublé son grand cœur.

L'embuscade ayant fait fiasco, il fallut bien inventer autre chose. Seulement, ces gredins manquaient par bonheur d'imagination. Aussi recommandent-ils ce qu'ils ont manqué, en y apportant toutefois une variante.

On appelle, une fois encore, Don Bosco pour l'administration des sacrements. Mais c'est maintenant une femme qui demande à mourir en paix avec le ciel.

Naturellement, il fait nuit. Don Bosco, non moins naturellement, est sur ses gardes. Il vient d'échapper à la mort... Aussi quatre forts gaillards lui emboîtent le pas. Encore un quartier solitaire et une maison isolée. A n'en pas douter, c'est un coupe-gorge. La mourante n'est qu'un appât... Mais sait-on jamais?... Et il entre.

Il y a bien là une femme alitée, qui suffoque. Mais quatre gaillards armés de gourdins font d'étranges gardes-malades.

Accueil inquiétant, qui met aussitôt Don Bosco sur ses gardes. D'autant qu'on n'y voit guère. A peine une chandelle.

Il s'approche du lit.

— Alors, brave dame, on revient à Dieu?

Et l'autre, sans plus suffoquer :

— Oui, mais d'abord je veux que mon beau-frère, cette canaille que vous voyez là, me demande pardon. Puis on verra...

Ladite canaille réplique. L'autre l'insulte. La

colère monte (du moins, elle semble monter). L'homme furieux d'un revers de main abat la chandelle. On est dans le noir...

Et aussitôt, quatre bâtons entrent en danse — mais sur Don Bosco... Il s'y attendait. Il prend vivement une chaise, il s'en coiffe. Les coups pleuvent sur cette coiffure. Il fuit vers la porte, il rejoint ses gardes, il est dans la rue, mais en sang... La tête, intacte. La chaise l'a bien protégé. Il lui doit la vie. Mais la main est blessée. Un coup l'a fendue jusqu'à l'os. Blessure, soit, mais non mortelle. Il s'en est tiré assez bien, somme toute...

Et maintenant que faire?

Fallait-il se plaindre, aller en justice? Cette idée ne pouvait venir à Don Bosco. C'était une âme sans rancune. Et d'ailleurs comment se leurrer sur les suites possibles d'une plainte qu'on eût arrêtée quelque part avant qu'elle eût dévoilé les instigateurs de ces crimes? Don Bosco savait bien qui ils étaient, et que leur position les mettait à couvert des poursuites.

Il garda les coups, pansa sa blessure, et persévéra.

S'il savait à quoi s'en tenir, il savait aussi de Qui il tenait. Il tenait de Dieu. Alors comment manquer de confiance?

Il eût dû cependant être à l'abri de ces sortes d'inimitiés. Il ne s'occupait pas de politique. Mais la politique a des marges, et c'est dans les marges qu'il portait courageusement sa parole.

Or, celle-ci était si rayonnante qu'elle empiétait, bon gré mal gré, sur le texte, au-delà des marges, et elle en proclamait le désaveu. La charité, affirmée à ce point, porte en soi de tels jugements qu'il n'est rien qui soit à l'abri de sa justice. Et cela est bien — mais très dangereux pour le juste.

Le juste?... Est-ce bien le mot? Car le juste (et nous l'honorons) reste héroïquement dans les lois rationnelles de justice, qui sont des lois humaines. Il n'attend pas le secours du miracle, ni le conseil du Ciel. Du juste donc on écrira l'histoire, mais il n'enfantera pas de légende. Les saints ont des légendes. Ceux des anciens temps en sont merveilleusement enveloppés. D'ordinaire on y croit, tout en se disant, *in petto*, que cependant ce ne sont là que des légendes. Car le fait légendaire a toujours un animateur surnaturel, et le surnaturel inquiète le bon sens, dont chacun pense être pourvu...

Toutefois, s'il est soutenu par de bons témoignages, si l'événement se présente comme un fait vraiment historique, peut-on en douter?... Les gens vous répondent : « Nous vous l'accordons, Saint François a charmé un loup... C'est possible!... Mais, au fond, comment savoir si c'est vrai?... Il y a de cela si longtemps!... »

Mais alors, Don Bosco, quand vivait-il? Y a-t-il si longtemps?... Des gens l'ont connu qui vivent encore, des témoins réels. Or, s'il a accompli, selon eux, ce qu'on appelle des miracles, de vrais

miracles, constatés, relatés tels quels par ces honorables témoins, et plus d'une fois, qui les mettra en doute?

Si je dis tout ceci, c'est à cause du « Gris », un chien. En italien « Il Grigio ». Ce chien apparaît, agit, disparaît de la plus mystérieuse façon. Et ce n'est pas un chien-fantôme. C'est un molosse au poil gris (d'où son nom) aux crocs énormes. Plus de cent personnes l'ont vu, l'ont touché, familièrement. Et pourtant on n'a jamais su ni d'où il venait, ni où il allait, une fois sa besogne accomplie. La pâtée, il la refusait, de collier, point. Mais quelle force, quel courage! Les témoignages sur ce chien ne manquent pas. Il apparaît en 1852, entre chien et loup, c'est le cas de le dire. De quoi effrayer Don Bosco... Mais la bête l'approche, le caresse, et les voilà une paire d'amis. Opportune amitié. Don Bosco rentrait tard dans son triste quartier, si désert et si mal famé. En 1852, c'était le moment où on avait juré de tuer le gêneur. Les lieux étaient propices et Don Bosco la témérité même. Les attentats ne tardent donc pas à se produire...

Par une nuit d'hiver, un individu le guette, le vise, tire sur lui un coup de pistolet, mais le manque. Alors, il se jette sur lui pour l'étrangler. Le chien brusquement apparaît, bondit sur le dos du gredin et le met en fuite. Et d'un!...

Une autre fois, ils se mettent à deux. Ils attaquent le pauvre prêtre à l'improviste, lui coiffent la tête

d'un sac. Il crie en vain. Le sac l'étouffe. Mais « le Gris » surgit, terrasse l'un des agresseurs. L'autre s'enfuit. L'homme à terre, pris à la gorge, gémit, implore grâce. Il va être saigné. Don Bosco, toujours charitable, apaise le chien, qui desserre ses crocs, et le bandit se sauve à toutes jambes.

« Le Gris » était même de taille à tenir tête à une bande entière. Bien d'autres fois Don Bosco lui a dû la vie. Tant qu'ont duré les persécutions, tant qu'on a préparé des embuscades, notre brave chien a été présent. Dès que celles-ci ont cessé, on ne l'a plus vu. Il est rentré dans l'ombre aussi étrangement qu'il en était sorti...

J'aime « le Gris ». C'était peut-être (et pour quoi pas?) ce que j'appellerais « Le chien des anges ».

Ce chien, tout compte fait, d'ici deux ou trois siècles, s'inscrira naturellement dans la légende. Mais pour nous, il reste placé en bonne situation dans l'histoire. Sa présence, ses interventions n'ont rien d'imaginaire. C'est un chien réel. Je ne veux pas dire par là qu'il faille refuser à cette étrange bête quelque chose de surnaturel. Dieu m'en garde!... Ce chien a existé, et voilà pour l'histoire, et ce qu'il a fait, il l'a fait. Mais nul n'a jamais su ni pourquoi, ni comment il est entré en scène. Et ceci — qu'on ne peut nier — c'est sa part de mystère. Un fait valable autant que n'importe quel autre. Osons murmurer, en pensant à lui, le mot émouvant de « miracle »...



D'ailleurs, sans miracles il n'est pas de saint. La vie d'un saint exige le compte rendu des événements les moins raisonnables, des interventions les plus insolites. En vingt années d'apostolat oral à travers le Piémont, Don Bosco a fatalement suscité, à maintes reprises, des espoirs qui semblaient à la lettre insensés. On attendait de lui, tant il était aimé, toujours plus que ce que permet la nature de l'homme. Il était mis en quelque sorte au pied du mur...

Ainsi, il eût été bien étonnant qu'on ne lui demandât pas de faire pleuvoir. Et il fit pleuvoir!... Il en fut un peu étonné, tant il était modeste. Cela se passait, en l'an de Dieu 64, à Montemagno, le jour même de l'Assomption. Après des mois de sécheresse, par un ciel implacablement pur, aux prières du Saint, un orage se lève à l'improviste et inonde de trombes d'eau la campagne. On cria au miracle. On avait bien raison. Car jusqu'à la fin, on put en douter, la pluie malignement refusant de tomber sur le pays. Alors, savez-vous ce que Don Bosco dit, sans se troubler, à la Mère-des-Anges?

— Voyons? ça n'est pas mon honneur qui est en jeu. C'est le vôtre, ma Bonne-Mère. Que vont dire de vous les mécréants qui se moquent de moi depuis trois jours?...

Tout Don Bosco est là, un familier du Ciel.

De tels miracles, qu'on pourrait appeler (si on l'osait) : des miracles à grand spectacle, font parfois oublier injustement d'autres miracles, ceux d'une humble et héroïque charité, les miracles cachés, sans gloire, qui se produisent dans le fond des cœurs, dont ils sont le surnaturel, et qui ont des effets d'une grande portée. Mobiliser une quarantaine d'adolescents contre la mort, n'est-ce pas opérer quarante miracles de l'âme ?

Or, c'est ce que fit Don Bosco, en 54. Le choléra s'était déchaîné sur la ville. Sur dix cas, six étaient mortels, et de quelle mort ! Les malades étaient si horribles à voir que leurs plus proches les fuyaient. L'Oratoire de Don Bosco était entouré de mourants, de cadavres. Tout autour de ces malheureux, par terreur, le vide. Don Bosco enrôla quarante jeunes gens et les lança à travers toutes ces épouvantes. Les uns au lazaret, les autres au chevet des malades, soignant, transportant, enterrant les morts, prêts à tout appel, nuit et jour, partout présents, infatigables. A la fin, ils n'avaient pas même le temps de se laver. Aux pauvres (il y en avait !) on donnait les draps, les chemises, les couvertures. Les réserves de l'Oratoire furent vidées. L'épidémie dura trois mois, et, trois mois, cette charité... Fait notable, aucun des quarante adolescents ne fut touché du mal.

Don Bosco en rendit naturellement grâce à sa Protectrice, la Vierge. C'était son premier mouvement, à chaque succès. Les pieds sur la terre, le regard au Ciel, il reste fidèle à sa vocation d'intermédiaire modeste, qui œuvre durement, inlas-

sablement, amoureusement, au milieu des hommes, attendu que Dieu s'est fait homme et qu'il en est resté quelque chose de bon, qu'il faut sauver, malgré leurs vices, dans ces corps mortels accablés de misères, nos corps à tous...

EN FAMILLE

Tâches dures et dangereuses, mais auxquelles on peut s'égaliser par l'exaltation de la foi. On peut vivre dramatiquement, sans faiblir, sous la pression de l'âme qui s'échauffe. Les épreuves où l'homme s'affronte à la mort offrent toujours, à qui s'y engage vigoureusement, le sentiment reconfortant de la grandeur.

Mais il est d'autres combats. Les obstacles vous y dépriment, et l'héroïsme en semble absent. Ils ne se gagnent plus par l'élan enthousiaste, mais par la ténacité la plus terre à terre. Or, on ne fonde rien qui vaille sans en arriver tôt ou tard à ces difficiles confrontations avec des réalités plates et décourageantes.

C'est ce qui arriva à Don Bosco, lorsqu'il voulut fonder une Congrégation bien à lui, « les Salésiens ».

Il dut combattre — ce qui est souvent douloureux, difficile aussi — contre sa propre famille, contre ceux qu'on pourrait appeler ses parents, à savoir ses chefs hiérarchiques dans l'Église. Je ne dis pas : lutter contre l'Église. Non ! Mais pour l'Église, dans l'Église, afin d'y implanter d'authentiques fils de l'Église, corps et âmes dévoués à elle.

Don Bosco n'est pas ce que, de nos jours, on appelle banalement un « révolté ». Si en lui la révolte agit, ce n'est jamais qu'en charité devant le spectacle des misères humaines.

Le révolté sort de la règle, en la brisant. Il s'oppose à la règle, qui est essentiellement hiérarchique. Don Bosco reste dans la règle. Il ne la brise pas, il la nourrit. Il ne met pas en cause cette hiérarchie, qui ne comprend pas momentanément son dessein. Il s'efforce de l'éclairer, de la convaincre. Et, si elle reste sourde à sa voix, loin de s'en séparer, il porte le débat, sans révolte, jusqu'au sommet de cet Ordre qu'il veut fortifier par un don, et non affaiblir par un reniement.

De l'Archevêque qui barre la route, il va au Souverain Pontife, qui seul peut l'ouvrir. Il se présente à lui, non pas en criant son bon droit, mais avec le respect, la prudence, et cette douceur innée de son âme qui, sans rien déranger de l'économie profonde de l'Église, demande d'y enter une jeune et vivifiante vigueur.

Ainsi se construisent les grands monuments. Mais il y faut cette vertu, qu'il avait à un point extraordinaire — la patience. Car, dès les premiers pas qu'il fit (avec prudence) pour créer sa Congrégation Salésienne, jusqu'à sa reconnaissance légale, il s'écoula vingt et un ans, près d'un quart de siècle!... Commencée en 1852, sa campagne pro-salésienne s'achève en 1874 seulement.

Elle mérite donc qu'on s'y arrête, car le carac-

tère du Saint créant le monde de son Ordre s'y affirme avec netteté. On l'y retrouve, on l'y reconnaît, et on en découvre davantage encore les vertus profondes.

Je dis bien : « profondes. » Car, Don Bosco n'est pas seulement un grand homme d'action, celui qui agite, fût-ce magnifiquement, la surface des choses, qui suscite, dégage, dirige les événements, qui naît, marche, passe, ébranlant autant qu'il construit, et cherchant le prestige. Ah ! il est bien plus et bien mieux !... Si j'avais à le comparer à quelque force naturelle, je dirais que cet humble prêtre est une sorte de racine. Il s'enfonce là où il est, il pénètre loin dans la vie, il la trouble bien moins qu'il n'en capte les forces, il a moins souci de l'événement que de ses suites, il n'abolit rien, il construit. Il fait fi du prestige. Il tient à un sol, le vieux sol des âmes. Il y nourrit un arbre avec cette patience des racines fortes du chêne. Tout ce qu'il enlève à la terre, il en fait la sève, concrète et spirituelle à la fois, dont s'épanouira la vie de cette famille aux branches multiples qu'agite seulement le vent chaud de la charité...

Ceci dit (et il était indispensable de le dire, pour écarter toute équivoque), l'histoire de la fondation de la famille salésienne est celle d'un conflit contre l'autorité, de la lutte d'un simple prêtre contre deux archevêques.



Si on examine les rapports hiérarchiques, ou (si l'on préfère) les relations administratives de Don Bosco avec l'Église, on constate qu'il a parcouru sa carrière de prêtre et d'apôtre, en quarante-deux ans (1846-1888), sous l'autorité de deux papes, Pie IX (1846-1878) et Léon XIII (1878-1888) — qu'en outre, il eut à faire directement avec quatre chefs diocésains, les archevêques de Turin, à savoir, Mgr Fransoni (exilé en France), Mgr Riccardi di Netro, Mgr Gastaldi, Mgr Alimonda.

Seuls le premier et le dernier lui furent favorables. Les deux autres, non. Le plus acharné, le troisième, le contrecarra jusqu'au bout.

De plus, il dut affronter — et conquérir — « La Congrégation des Évêques et Réguliers », à Rome, chargée spécialement d'étudier les constitutions des nouvelles Sociétés religieuses.

Si j'ai employé le mot « affronter », c'est qu'il y rencontra jusqu'à la fin de très fortes oppositions, entre autres celles de puissants prélats, comme les cardinaux Svegliati, Antonelli, Berardi.

Certes, ailleurs, de nombreux évêques lui furent souvent favorables. Mais ses chefs directs, ceux du diocèse, sauf le premier et le dernier, combattirent avec acharnement ses desseins. Or, ces deux hauts prélats occupèrent longtemps le siège épiscopal de Turin. Il connut donc pendant vingt ans, et cela à sa porte, une hostilité que rien n'apaisa.

Par bonheur, au sommet, deux papes le comprirent. Deux appuis sûrs. L'un paternellement familial, et même tendre, Pie IX, âme sœur de la sienne. L'autre, Léon XIII, l'intelligence même.

S'il triompha, ce fut grâce à eux. Mais s'il conquît leur esprit et leur cœur, ce fut par ses dons, que nous résumerons d'un seul mot : sainteté. Sainteté déjà infuse en son âme, avant qu'elle ne fût reconnue, proclamée, inscrite officiellement, selon les sévères canons de l'Église. Mais sainteté que les plus hautes âmes — et parmi elles les deux papes — sentaient présente dans cet homme, dont chaque pensée, chaque action, chaque parole, et chaque moment de patience étaient des signes d'élection divine.



Fait bizarre, il reçut des encouragements inattendus d'un homme très puissant, d'un ministre anticlérical, Rattazzi. Dieu illumine qui Il veut. Il illumina ce libre penseur. Cette intervention décida Don Bosco à tenter l'aventure.

Mais la décision prise, il restait tout à faire.

Et d'abord à faire accepter l'idée nouvelle. Or, les idées nouvelles, en ce temps-là, inspiraient crainte et méfiance dans un milieu qui avait souffert et souffrait encore de trop de nouveautés hostiles. L'Église se tenait maintenant sur ses gardes, et on la comprend. Il était à prévoir que Don Bosco, de réputation téméraire, ne fût pas vu par tous d'un très bon œil, alors qu'il osait offrir un projet à première vue inopportun.

Mais voilà! Don Bosco le jugeait opportun. Conflit fatal. Et, notre Saint étant ce qu'il était, lutte non moins fatale.

Et longue lutte, hélas! de tant d'années (trente-huit au moins, si je ne m'abuse) aux péripéties dramatiques. Car, du premier patronage ambulante, si précaire, à l'obtention du dernier privilège, qui rattache directement les Salésiens à Rome (1846-1884), ce ne sont que combats. Les défaites n'y manquent pas. Les victoires n'y sont gagnées que parce que jamais Don Bosco n'accepta ses défaites. Mais quelles peines!

Des textes en font foi :

« Cette croix que le seigneur imposa aux épaules de Don Bosco (écrit le cardinal Cagliero) ne lui arracha jamais un gémissement, un mouvement d'impatience, une représaille. Et Dieu sait pourtant le temps précieux qu'il perdit à se défendre! Il porta ce fardeau avec courage, sérénité et humilité, sans perdre une seconde la paix intérieure de l'âme, sans interrompre une minute son travail d'apostolat. Cette allégresse de l'esprit, et cette union inaltérable à Dieu au milieu des pires épreuves est vraiment la marque des saints. »

A bien y réfléchir, il nous semble que ce conflit fut essentiellement le heurt de deux forces, celle de l'esprit d'aventure contre celle de l'esprit de conservation et d'autorité. L'un et l'autre se justifiaient. Et ce n'était pas la première fois que se rencontraient ces deux forces. L'équilibre toujours

maintenu de l'Église prouve qu'elles lui sont indispensables. Mais il y a des périodes où, par le fait de graves circonstances, leur opposition devient plus aiguë. C'est alors qu'au souci des biens célestes se mêlent quelquefois des passions trop humaines. Les meilleurs peuvent y céder, dans les meilleures intentions du monde. Et, comme le bon sens peut y trouver son compte, les Illuminés n'y sont pas bien vus. On les croit fous.

L'Église, au sortir de graves tourmentes, replongée dans d'autres tourmentes, se sentait ébranlée. Innover alors, comme le voulait Don Bosco, pouvait, aux esprits pondérés, paraître dangereux pour ce vaste édifice encore attaqué. « Restaurons et consolidons, et ce sera beaucoup pour le moment. » Telle était la pensée des sages. « Du nouveau?... Attention! qui dit nouveau, dit risque. » Et c'est vrai... Il n'était pas illégitime que les responsables des destins de l'Église eussent des craintes. Mais il eût fallu que, dans leur parti, ne se fussent pas échauffées trop de passions humaines. Laïc, nous-même, ne les jugeons pas. Nous ne saurions mieux faire que de citer textuellement, à ce propos, les paroles d'un clerc, et d'un clerc d'importance, le P. Auffray ¹.

Il écrit ceci :

« Plus de quarante cardinaux, archevêques et évêques avaient bien témoigné, à Rome, que la Congrégation Salésienne leur apparaissait construite sur des bases solides; mais hélas! celui-là

1. Voir ses ouvrages en appendice.

même dont le témoignage devait peser le plus, le nouvel archevêque de Turin, Mgr Gastaldi, ancien évêque de Saluces, ne cessait de chercher noise à Don Bosco et à son Œuvre. Cette antipathie se traduisait à Turin par des mesures regrettables, où les droits du serviteur de Dieu étaient méconnus, et à Rome par des rapports qu'il vaut mieux ne pas qualifier... »

C'est élégamment les qualifier.

* * *

Et maintenant voici les faits, les événements de ce long calvaire de vingt-deux ans (1852-1874) :

Les principales étapes peuvent s'en marquer ainsi :

En 1852, premiers pas.

En 1854, le nom de la Congrégation est trouvé.

En 1855, Don Bosco en ébauche les Règles.

En 1858, il les présente à Pie IX.

En 1859, élection du premier chapitre.

En 1862, premiers vœux publics.

En 1864, *Décret de louange*. La Congrégation est temporairement reconnue.

De 1867 à 1869, graves difficultés avec l'Archevêché de Turin. (Affaire des *Lettres dimissoriales*.)

En 1869, Rome approuve provisoirement la Société ¹.

1. Très précisément : la *Société Salésienne* fut approuvée par décret, le 1^{er} mars 1869. Les *Constitutions* le furent le même jour, mais *ad tempus*. Puis, le 3 avril 1874, parut le décret d'approbation définitive des *Constitutions*.

En 1874, approbation définitive.

Ici, une remarque.

Don Bosco a dû donner à ses archevêques l'impression qu'il gagnait sans cesse à la main (et c'était vrai, mais la raison en était sainte), et qu'il n'hésitait pas, tout en manifestant une obéissance formelle, à passer par-dessus leur tête, pour obtenir directement du Pape ce qu'eux lui refusaient avec obstination. Or, ceci est exact également, et la raison, également, en était sainte.

Mais cette sainteté leur échappait. Rien que de naturel. N'est-il pas vrai que nous vivons parfois dans le voisinage des saints sans nous en douter ? Ils s'ignorent eux-mêmes...

Autre remarque.

On a dit que si Don Bosco a imaginé de fonder cette Société Salésienne, c'est que les circonstances l'y ont amené naturellement. Et ce n'est pas faux. Cependant, l'idée travaillait en lui, du jour où l'avait visité son premier songe. Mais il en est un autre de ces songes, où l'idée lui est nettement proposée par Marie Auxiliatrice. Un songe qu'il eut en 1845, une nuit.

La Madone lui est apparue, celle qu'il appelle simplement « la Dame ». Elle l'a conduit sur les lieux où ont été jadis suppliciés les martyrs de Turin, Solutor, Adventor, Octave. Et là, elle lui dit :

— En ce lieu sacré, je veux que Dieu soit honoré d'une manière spéciale.

« Et ce disant (raconte Don Bosco) elle plaçait son pied à l'endroit même où avait eu lieu le pre-

mier martyr, pour me l'indiquer avec précision. Je vis alors venir un nombre infini d'enfants; ils se pressaient dans le local qui s'agrandissait à vue d'œil. Une vaste église s'élevait à l'endroit même désigné par la Dame. Devant l'église, s'étendait une belle place dominée par une superbe statue.

« J'étais aidé dans mon apostolat par un certain nombre de coadjuteurs, de clercs et de prêtres; mais au bout d'un certain temps tous s'en allaient. J'essayais en vain d'en gagner quelques-uns à mon œuvre.

« Je recourus de nouveau à la Dame.

« — Veux-tu savoir, me dit-elle, comment les retenir? Prends ce petit ruban, et attache-le-leur au front.

« Je pris ce ruban blanc sur lequel était écrit le mot : « Obéissance », et je fis ce que m'avait indiqué la Madone. Je l'enroulai autour de la tête de plusieurs de mes coadjuteurs, et l'effet fut radical : aucun d'entre eux ne songeait plus à me quitter.

« Ainsi se forma la Congrégation Salésienne... »

Et, parlant tout à coup de lui comme d'un tiers, il ajoute :

« A partir de ce moment-là Don Bosco fut sans inquiétude sur l'avenir de la Congrégation. Il parlait de son église, de sa maison, de ses auxiliaires, comme si c'était déjà chose faite, ce qui le fit passer pour fou aux yeux de certains ecclésiastiques, qui voulurent l'enfermer. »

Tel fut ce songe.



Mais revenons aux circonstances.

S'il est vrai que les circonstances aient en quelque sorte *obligé* Don Bosco à créer une société religieuse, ce ne fut cependant que l'occasion qui permit à l'idée ancienne de germer, d'arriver au jour, de croître et de s'imposer.

Dès 1842, Don Bosco s'était rendu compte qu'il lui fallait des collaborateurs de plus en plus nombreux pour assurer l'expansion de son Œuvre. Collaborateurs pleins de son esprit, c'est-à-dire des prêtres. Il tenta cinq expériences, qui ne réussirent pas. Il s'agissait de trouver, parmi ses enfants, ceux qui, instruits par lui, se donneraient ensuite au sacerdoce. Vie en commun, frugalité, dix heures de travail par jour. Tel est le programme. Et Don Bosco seul maître pour suffire à l'enseignement de ces disciples. Il se mit à la tâche.

A des illettrés il fallut non seulement apprendre la lecture, mais les amener jusqu'en rhétorique. Il y réussit, pour quatre d'entre eux, en dix-huit mois!... Mais, hélas! une fois admis, ils l'abandonnèrent (1851).

Instruit par ses échecs, mais obstiné quand même, il procéda dès lors avec une extrême prudence. Il s'agissait d'abord de ne pas effaroucher les vocations possibles.

Le 5 juin 1852, pour la première fois, Don Bosco réunit ses *disciples* dans son antichambre. Que va-t-il leur dire?... « Aidez-moi. Je ne vous

demande pas autre chose... » Sa pensée profonde, il la garde encore. Ce n'est que progressivement, alors qu'il jugera les âmes prêtes, qu'il la leur révélera. Lent travail. Il durera plusieurs années. Il réussit modestement, mais il réussit. En 1852, il a pu former quatre prêtres.

Deux ans plus tard (26 juin 1854), il leur propose de se lier par une *promesse*, et plus tard par un *vœu*. C'est la fête de saint François de Sales...

— Eh bien, vous vous appellerez « Salésiens », mes enfants, leur dit-il.

« Salésiens ? » Et pourquoi ?

Et d'abord Don Bosco aimait ce Saint. Il l'aimait depuis très longtemps. Apôtre et polémiste, défenseur de la foi en pays protestant, sermonnaire, conférencier, enfin l'homme de la douceur, de la patience, de la charité, saint François de Sales, par goût autant que par méthode, n'avait-il pas cherché à ramener à lui, pour ensuite ramener à Dieu, les âmes égarées, et cela par l'unique action d'une bonté inlassablement agissante ? Cette bonté que Don Bosco sentait présente dans son propre cœur ?... Bonté qui devait devenir le suc de sa doctrine, bonté de conquête et de joie, dont l'inspirateur naturel ne pouvait être que ce Saint François, populaire d'ailleurs dans tout le Piémont.

Donc un Saint bien choisi, un nom parlant.

Mais un nom trouvé, adopté, mis en lumière, c'est beaucoup, et souvent plus qu'on ne pense.

Malheureusement, il arrive qu'il attire ainsi l'attention, une attention trop vive, et c'est quelquefois un danger. Il faut donc avancer avec prudence... Il le sait, Don Bosco.

Aussi commence-t-il par instituer, dans l'intimité de son Œuvre, un noviciat privé, que l'abbé Rua, âgé seulement de seize ans, inaugure, en 1855. Il prononce ses premiers vœux en présence de Don Bosco, sans témoins. Moment solennel. Ils ne sont que deux. Mais ce novice, cet adolescent, Don Rua, futur successeur de Saint Jean Bosco, c'est déjà un engagement pour l'avenir. Ces deux créatures de Dieu viennent de poser, dans l'intimité, un des piliers futurs de la Société Salésienne.

Aux vœux de Don Rua d'autres vont suivre.

Oh! ce n'est pas une ruée, et les nouveaux (collaborateurs pourtant nécessaires) ne sont pas, certes, sans défauts!

L'homme reste encore en eux exigeant. Don Bosco aura la souplesse nécessaire. Du moment que ces jeunes gens n'offensent Dieu en rien, il leur permet quelque dissipation, des querelles, et même — *horresco referens!* — un peu de paresse. C'est de la bonne politique. Il les rattrapera en temps voulu. N'empêche qu'il dut en avoir de la patience!

« ... Dans la maison ce n'était pas le rêve, écrit-il... Plus d'un désordre s'y épanouissait... Plusieurs, le matin, n'arrivaient jamais à se lever, par amour du lit; d'autres ne descendaient pas faire leur classe, sans même avertir le Supérieur... Si j'avais voulu extirper d'un seul coup toutes ces

habitudes, j'aurais dû renvoyer tous mes enfants et fermer la maison, parce que jamais ces abbés ne se seraient adaptés à pareille teneur de vie... Ils étaient dissipés, mais travailleurs, de si bon cœur, d'une moralité si ferme! Je pensais : éteint ce premier feu de la jeunesse, ce seront des auxiliaires précieux... Je ne me trompais pas... Si j'avais prétendu obtenir la perfection, je n'aurais rien fait, ou si peu. L'Oratoire aurait compté cinquante élèves, pas plus... »

Indulgence et sagesse.



Cependant, Don Bosco n'en médite pas moins sur les *Règles* qu'il veut, qu'il doit, le plus tôt possible, imposer à cette turbulence.

En 1855, il les ébauche.

Il s'inspire de quatre sources; les Jésuites, les Rosminiens, les Oblats de Marie, les Rédemptoristes.

Ces Règles sont le fruit, non d'une idée abstraite, d'un *a priori* doctrinal, mais d'une longue et variée expérience. En deux ans, il les établit.

Mettre des règles noir sur blanc, c'était fonder déjà une Congrégation, du moins un peu en rêve. Mais nous sommes avec un homme qui fait vivre ses rêves... Celui-ci est connu, d'ailleurs, de ses protecteurs et de ses amis. On le pousse à en faire une réalité. Il hésite, nous l'avons vu. Et pourtant ne s'agit-il pas de se préparer à survivre? Car, lui disparu, que deviendra l'Œuvre?

Je reviens, ici, sur un fait curieux, car il est assez important pour qu'on y insiste.

Qui encourage Don Bosco et qui le décide à la fin, c'est ce puissant ministre libéral, c'est-à-dire anticatholique, déjà nommé, Rattazzi. Et il n'y va pas par quatre chemins.

— Don Bosco, il vous faut fonder une Société selon votre esprit.

— Mais, Excellence, les Congrégations, c'est votre loi qui les met à la porte...

— Entendons-nous sur la loi, Don Bosco. Si votre Société se soumet, comme tout le monde, aux règles civiles en cours, sans privilèges réservés, vous aurez l'appui de l'État. C'est promis.

Promesse ferme et engagement décisif. C'est même plus, c'est presque une mise en demeure.

Dieu aidant, ce libre penseur savait de quelle utilité sociale était l'action de ce bon prêtre.

Don Bosco va donc faire son premier pas officiel auprès du Saint-Siège (1858).

* *

Ce pas l'engage. Et il lui ouvre aussi un long chemin d'épines.

Nous sommes en 1858. Premières ronces. Il faudra s'y égratigner tout de suite, et même s'y ensanglanter quelquefois.

Or, de 1858 à 1874, date où finissent les tribulations, ce chemin de sang, si je compte bien, dure plus de trois lustres.

Cinq années de préparation pour faire germer

l'idée-mère, seize ans pour la réaliser, cinq voyages à Rome, d'écrasantes fatigues, des soucis incessants, des déboires et des échecs, quel itinéraire! Et toujours pas à pas, mais finalement le succès. Suivons-le dans sa peine, refaisons cette route dure.

En 1858, Don Bosco va à Rome et y est reçu par Pie IX. Il lui demande la faveur de fonder régulièrement sa Congrégation. Le Pape l'encourage. Don Bosco lui remet ses « règles ».

De retour à Turin (et, pense-t-il, le vent en poupe) il dévoile à ses collaborateurs son grand dessein. Le problème posé dès lors, c'est de faire passer de l'ombre au grand jour une Société religieuse qui existait déjà, mais à l'état latent.

On verra bien... On élit donc le premier Conseil supérieur. Vingt-cinq novices se lient par serment.

Cet événement ne fait pas de bruit au-dehors.

En 1862, un bon pas de plus. Publiquement, il reçoit les vœux des novices.

Et il prophétise.

« Dans vingt-cinq ans, qui sait si vous ne serez pas plus d'un millier? »

Mais le temps passe et Rome garde le silence. Don Bosco s'en inquiète. Nouvelles démarches. Il écrit, sollicite et obtient plusieurs approbations épiscopales pour soutenir sa cause...

Enfin, Rome émet en faveur de ses « règles » ce qu'on appelle « un décret de louange » (1863). Ce n'est pas une approbation. C'est simplement un seuil indispensable. Mais il est franchi.

Malheureusement, Rome a fait des corrections au texte de ces « règles ». Elle en fait onze. Don Bosco en accepte sept, mais en refuse quatre, parmi lesquelles la plus importante, celle des *Lettres dimissoriales*.

Qu'appelle-t-on ainsi ?

Je cite une autorité salésienne :

« Ce sont des *Lettres* par lesquelles un supérieur ecclésiastique (Évêque ou Supérieur religieux) présente un de ses sujets à l'Évêque du diocèse où ce sujet recevra un Ordre, comme l'Ostiariat ou le Sous-diaconat. »

Admettre que Don Bosco pût délivrer ces *Lettres* eût été lui reconnaître *ipso facto* la qualité de Supérieur religieux. L'Archevêque de Turin n'y tenait pas, car cette qualité, il la lui déniait.

En général, les évêques n'aiment guère donner ces autorisations, afin de conserver des prêtres dans leur diocèse. Et c'est une bonne raison. Mais il en résultait, pour Don Bosco, un danger mortel. En effet, présenter à l'ordination ses propres religieux, comme membre de sa Société, lui devenait à peu près impossible. Ils demeuraient sous l'autorité de l'évêque, dont le bon plaisir pouvait les lui prendre. De plus, on pouvait exiger de lui — et ce fut fait — qu'il envoyât ses clercs aux cours du Séminaire, suivant un horaire qui les empêchait de travailler à l'Oratoire. Les étudiants, partagés, devaient choisir entre celui-ci et les cours. Plus d'un y perdit sa vocation.

Il fallait donc que Don Bosco les eût tout à soi. D'où la nécessité d'obtenir l'autorisation d'accorder lui-même à ses candidats les fameuses *Lettres dimissoriales*.

Il y travailla cinq ans.

* * *

Le voilà donc une deuxième fois à Rome (1867). Rome dit non. Mais le Pape donne un conseil : « Mettez-vous d'accord à Turin avec votre Archevêque. » Excellent conseil, car, en effet, tout était là, obtenir l'accord de son Archevêque.

Cependant à Turin, la situation n'est pas bonne. Le vieil Archevêque en exil, S. E. Mgr Frasoni, un ami, a quitté ce monde. C'est Mgr Riccardi di Netro qui lui a succédé.

« Encore un ami », pense Don Bosco. Ne veut-il pas lui confier trois Petits Séminaires ? Ne le lui a-t-il pas dit nettement ? Mais brusquement la scène change, dès le premier contact entre Don Bosco et son Supérieur...

— Monseigneur, j'ai fondé une Congrégation...
Étonnement de l'Archevêque.

— Je l'ignorais, Don Bosco. Et alors ?

— Je voudrais qu'on lui accordât une exemption...

— Et laquelle ?

— De ne dépendre pas de l'Ordinaire...

L'Ordinaire, c'est l'Archevêque. Il est visible qu'il n'est pas content.

La conversation tourne court. On se quitte très froidement sur des paroles vagues.

Et les actes d'hostilité ne tardent pas. Interdiction à Don Bosco d'employer dans son Œuvre les abbés de ce diocèse. Seuls, les élèves du Grand Séminaire pourront être ordonnés...

Pauvre Don Bosco! Il revient, il prie l'Archevêque. Et celui-ci s'obstine...

— La Congrégation Salésienne?... Mais je ne sais pas ce que c'est...

— Mais, Monseigneur, Rome l'a accueillie! Elle vous l'a régulièrement signalée par la publication d'un *Décret de louange*. Ce *Décret*, vous l'avez certainement dans vos archives.

Ce *Décret*, il était effectivement dans les archives, mais Monseigneur voulait fermement l'ignorer.

Et pendant ce temps, que fait-on à Rome?

Malgré seize recommandations épiscopales, le Saint Siège, inspiré par un adversaire du Saint, Mgr Svegliati, redit non.

— Don Bosco est têtue. Il s'obstine à ne pas vouloir corriger ses « règles » selon nos conseils. Qu'il attende.

Ainsi parle la « Congrégation des Évêques et des Réguliers ».

Oui, vraiment pauvre Don Bosco! Il refait ses valises, et, pour la troisième fois, prend le train.

— Voyage insensé, disent ses amis. Le moment est très mal choisi. Tout le monde là-bas est contre vous.

— Je prierai donc la Sainte Vierge. Ne lui ai-je pas bâti récemment une église!

C'était la grande basilique de Marie-Auxilia-trice (juin 1868).

Les hommes raisonnent suivant leur jugeote. Le Saint, lui, déraisonne à sa façon. Et il part.

Mais Rome lui fait grise mine. Presque toute l'Église officielle, comme on l'en avait averti, accueille son apparition avec froideur : c'est un fâcheux...

Il se sent seul parmi les hommes.

Dans ce cas, c'est au Ciel d'intervenir. Il le pense et l'en prie.

Le Ciel n'est pas sourd. Il lui offre quatre occasions de toucher au cœur quatre grands prélats qui lui sont hostiles.

Hostiles et malades. Du moins, trois d'entre eux. Quant au quatrième, c'est son petit-neveu qui est mourant.

Et pourquoi ne ferait-on pas quatre miracles?

Don Bosco se présente, il en guérit trois, sauve le neveu.

Guérisons radicales et immédiates. Comment nier la présence, chez ce pauvre prêtre, d'une faveur surnaturelle?

Comment dès lors lui refuser cet appui qu'il demande? Le pire adversaire, Mgr Svegliati, est parmi les miraculés. Il met bas les armes, les autres aussi...

Et, le 1^{er} mars 1869, cinquante jours après son arrivée à Rome, Don Bosco a le grand bonheur d'apprendre qu'un nouveau décret approuve la Congrégation Salésienne, et, pour dix ans, lui accorde, sous certaines conditions — acceptables — de faire ordonner la plupart de ses disciples.

Ce n'est pas l'approbation définitive. Mais c'est, pour dix ans, la sécurité ¹.

Le retour à Turin fut triomphal (5 mars 1869).

En somme, Don Bosco pendant dix ans va pouvoir délivrer lui-même à ses disciples les inévitables *Lettres dimissoriales*.

Que lui manquait-il encore ?

Le pouvoir de les délivrer sans limites et l'entérinement de ses *Constitutions*.

* * *

C'est alors que, pour la seconde fois, il vit se dresser contre lui l'Archevêché. Pourtant le titulaire en était mort. Mais son successeur, Mgr Gastaldi, se montra aussitôt encore plus hostile.

Brimades à Turin, rapports « inqualifiables » à Rome.

Que reprochait-on à ces Salésiens importuns ?

Ah ! bien des choses !... Le désordre, les mauvaises études, des professeurs incompetents, pas de noviciat réel, une piété plus que modeste et aucune tendance à l'ascétisme... En somme, de bon il ne restait rien.

Après cela, allez donc demander qu'on vous

1. Précisons. En 1869, Don Bosco obtient : 1° l'approbation définitive de sa « Société ». 2° l'approbation *ad tempus opportunus* de ses *Constitutions* religieuses ; 3° la faculté de délivrer pendant dix ans des *Lettres dimissoires* pour les clercs entrés chez lui avant l'âge de quatorze ans.

accorde la faveur d'une consécration définitive!...

Nouvelles peines, nouveaux obstacles, nouveaux efforts.

Et deux voyages à Rome (1871 et 1873). Il faut voir les puissants, leur parler, les convaincre. De Rome, Don Bosco écrit à Turin. Il demande à ses religieux et à ses fils de célébrer deux *Triduum* de prières et de jeûne.

La lutte est chaude au sein de la Commission qui doit décider. Trois cardinaux sont pour et trois sont contre. Il s'agit du dernier combat, celui de l'approbation définitive des « règles » (31 mars 1874). On vote. Il manque une voix...

— Alors, dit Pie IX, je donne la mienne.

« La Congrégation Salésienne, écrit le P. Auf-ray, pouvait enfin marcher seule, sous le regard et le seul contrôle de Rome. »

Mais ce fut seulement en 1884, sous le Pontificat de Léon XIII, qu'elle obtint les pouvoirs illimités. Don Bosco n'avait plus alors que quatre ans à vivre.



Tout compte fait, le triomphe de Don Bosco est dû au Ciel d'abord — cela ne se discute pas — à sa sainte patience, et enfin à l'appui de deux pontifes.

D'un regard si nous revenons sur l'ensemble de ces épreuves, nous voyons Don Bosco préparer son dessein pendant cinq ans et en mettre seize pour le faire entrer dans l'immense édifice de l'Église.

Cinq voyages à Rome, deux archevêques contre lui, l'hostilité des hauts prélats de la Curie romaine (sinon de tous, du moins de la plupart), et, pendant ce temps, l'incessant labeur de l'Œuvre exigeante — et précaire — n'y a-t-il pas de quoi décourager l'homme le plus tenace? Et Don Bosco, lui-même, n'a-t-il pas avoué que, s'il avait à recommencer cet interminable chemin d'épreuves, d'humiliations, d'hostilité, il n'en aurait peut-être pas le courage, la force?

Ainsi, en lui, une fois au moins, a parlé l'homme...

Mais avons-nous affaire à un homme, je veux dire à un homme comme vous et moi?... Non!...

Rappelons-nous les paroles, le témoignage du cardinal Caglièro, si proche de lui...

« ... Il porta ce fardeau avec courage, sérénité, humilité, sans perdre une seconde la paix intérieure de l'âme, sans interrompre une minute son travail d'apostolat. Cette allégresse de l'esprit et cette union inaltérable à Dieu au milieu des pires épreuves est vraiment la marque des saints. »

On ne saurait mieux dire.

Des esprits légers, superficiels, peu au fait des nécessités et des lois profondes de l'Église, penseront peut-être que, bien accueilli par deux papes, ceux-ci eussent pu abrégé pour le moins la moitié de ses tribulations à un homme dont ils connaissent les extraordinaires vertus et la bienfaisance chrétienne. Et cependant, Pie IX et Léon XIII

ont attendu seize ans avant d'ouvrir à la Congrégation toutes grandes les portes de l'Église. Pendant longtemps, c'est à peine s'il put s'y glisser.

Qu'est-ce à dire ?

Ces deux papes ne les servit-il pas avec fidélité ? Ne fut-il pas le confident, j'allais dire l'ami, du plus persécuté, de Pie IX ? A son lit de mort ne disait-il pas :

— Partout où ils travaillent, les Salésiens sont les défenseurs de l'autorité du Saint-Père ?

Depuis longtemps les papes le savaient. N'ont-ils pas été lents à le secourir quand, d'un mot, ils pouvaient déblayer sa route ?...

Peut-être bien. Mais aujourd'hui nous voyons les choses de loin. L'Œuvre a donné et redonné ses preuves. L'homme a été canonisé. Les jeux sont faits au Ciel aussi bien que sur terre. Mais alors ?... L'Église est prudente, et un pape fait-il tout ce qu'il veut ? Léon XIII, pourtant si volontaire, disait que non.

Et reconnaître un Saint n'est pas facile.

Le spectacle des hautes vertus n'y suffit pas toujours. Il y faut plus. Il est rare d'ailleurs que chez un Saint ces vertus aient exactement le même aspect qu'elles offrent ordinairement chez un homme de bien, fût-il de haute qualité. De celui-ci on entend parfois dire que c'est « un saint laïque ». Expression incompréhensible. Il n'y a pas de saints laïques. Toutes les vertus reconnues du monde, les vertus humaines les plus difficiles, ne suffisent pas à sanctifier le plus sage, le plus bien-faisant, le plus pur, s'il lui manque les dons surna-

turels. Mais si, sous ses vertus, en lui, ces dons existent, il advient que cette présence donne un visage si particulier à leur pratique qu'elle peut quelquefois paraître étrange. Il y a « un plus » chez le Saint, un je ne sais quoi d'« autre », et comme un « au-delà » de ce qu'il sent, de ce qu'il pense, de ce qu'il accomplit. Sentiments, pensées, actes, fussent-ils ordinaires, portent un signe d'extraordinaire. Peu de gens le découvrent, et alors le Saint passe inaperçu; tout au plus le prend-on pour un original. Mais ceux qui perçoivent le signe en restent troublés. Et il leur faut de grandes puissances d'amour pour ne pas céder à la méfiance.

Un saint, découvert ou non de son temps, est toujours une créature insolite. Et l'insolite inquiète, car on le comprend mal, on ne l'admet pas.

Don Bosco fut-il, en son temps, ce personnage incompréhensible et troublant?

Incompréhensible, non pas, du moins pour le visible. Incompris, oui, de quelques-uns. Troublant, peut-être...

Écoutons qui le confessait, un de ses familiers, de ses proches, et un saint par surcroît, Don Cafasso.

Il a fait par écrit l'aveu suivant :

« Plus je l'étudie et moins je le comprends. Il est simple et extraordinaire, humble et grand tout à la fois. Il n'a pas le sou, et son cerveau enfante d'immenses projets, apparemment irréalisables, et qu'en tout cas il me semble bien incapable de mener à terme. Si je n'étais pas certain qu'il travaille pour la gloire de Dieu, que la pensée de

Dieu le guide uniquement, que Dieu est le but où tendent tous ses efforts, je dirais que c'est un homme dangereux, plus par ce qu'il laisse entrevoir, que par ce qu'il nous fait connaître. Don Bosco, en somme, c'est une énigme... Laissons-le faire tout de même... »

Si donc un ami si proche, de si longue date, et son confesseur par surcroît, peut parler de la sorte, on aurait, semble-t-il, quelque raison d'expliquer l'incompréhension, et par suite l'animosité, des opposants à Don Bosco. Ceci dit afin d'essayer d'être équitable, humainement. Car, on le voit bien, à ces gens il manquait les lumières indispensables à la pénétration de cette « énigme ». Don Bosco n'était pas compris de beaucoup, parce que, sous sa modestie et sa familiarité quotidienne, il n'en restait pas moins un homme étrange. Les gens voyaient l'étrangeté sans en pressentir la nature. Car cette étrangeté n'était telle qu'aux yeux incapables de discerner, dans ses actes, hardis pour le vulgaire, les simples mais impétueux mouvements de la charité la plus pure, visible, il est vrai, seulement aux cœurs sensibles à cette vertu.

Et ici, c'était plus qu'une vertu, c'était la présence de Dieu.

CONSOLIDATIONS ET CONQUÊTES

Nous voici donc en 1874. Le but est atteint, ou peu s'en faut. Les Salésiens sont officiellement reconnus, agrégés à l'armée immense de l'Église. Certes, il leur faudra patienter encore dix ans pour obtenir, comme les grands Ordres anciens, le rattachement direct au Saint-Siège. Mais l'essentiel est fait. Désormais on ne peut revenir en arrière. On a assuré l'avenir. Nous avons vu au prix de quelles peines!...

Mais peut-être n'avons-nous pas vu ce qui s'est passé autour de ces peines. Nous avons suivi Don Bosco marchant à travers mille obstacles, et les écartant un à un. C'est la lutte contre les refus. Mais eût-elle été triomphante si, en même temps, cet homme de Dieu combattu n'avait pas, malgré ce combat, fait aussi autre chose, n'avait pas bâti? Empêcher de nuire aux démolisseurs n'aurait pu suffire si, pour mieux se défendre, Don Bosco n'eût édifié des contreforts aux murailles qu'il avait déjà élevées, qu'il continuait à pousser plus haut, et dont cependant le ciment était tout frais encore.

Il faut donc revenir sur nos pas pour tâter de ces contreforts, pour revoir le maçon à l'œuvre.

Mais consolider ne suffisait pas. Consolider, c'est

maintenir en place. Ne s'y maintient que celui qui en sort. L'assiégé tôt ou tard finit par succomber. Il faut que l'attaqué soit attaquant. De là à ce travail de consolidation l'aide d'un mouvement offensif, l'expansion de la Société. Ce sera l'élan des Missions.

Ainsi donc, deux activités : se consolider et s'étendre.

Dans cette œuvre de consolidation Don Bosco a été :

Fondateur d'une Société de femmes.

Créateur d'un Tiers-ordre.

Bâtitseur d'églises.



Une Société de femmes, pourquoi?

Cette question se pose, quand on sait combien Don Bosco était méfiant à l'égard des femmes. Méfiance instinctive et, à nos yeux, étrange.

En effet.

Sur terre, n'avait-il pas eu, dans sa mère, si forte, si saine, si pure, un exemple des vertus chrétiennes les plus hautes, des témoignages répétés de volonté, d'intelligence et d'austère amour maternel? Sa mère valait bien un homme. Et il tenait d'elle. Que ne lui a-t-il demandé qu'elle n'ait fait jusqu'à sa mort? Il avait besoin d'une mère. Don Bosco est par sa nature une créature filiale, ce que j'appellerai un homme-fils. Ce pur entre les purs ne pouvait se passer d'une compagnie féminine, mais sous sa forme maternelle. Peut-être, lui, si

fort pourtant, sentait-il un besoin inné de protection. Enfin, s'il n'eût été ce fils attaché aux puissances de la mère, aurait-il découvert sa vraie vocation d'homme, qui était paternelle? Il n'a aimé, car il a aimé et beaucoup aimé, que pour des fils. Et les enfants l'ont aimé comme un père.

Mais il y a plus.

Si en ce monde, il a connu une femme admirable, sa mère, celle-ci étant morte, qu'a-t-il fait d'abord? Il s'est cherché une autre mère, mais au Ciel. Nous l'avons vu...

Son culte pour la Sainte Vierge, culte précoce, ininterrompu, et filial, ne répond-il pas aux besoins d'une âme très tendre, d'un cœur resté toujours, jusque dans la vieillesse, le cœur de son enfance. N'est-il pas le fils qui appelle dans sa solitude une mère? Quelle confiance plus haute dans la nature de la femme que cet amour pour l'image la plus parfaite de la femme?

Sans cette Mère idéalement mère, Don Bosco n'eût pas fait le centième de ce qu'il a fait. Toute sa vie, et bien de ses paroles l'attestent. A son lit de mort, qui invoquait-il? vers qui allaient ses dernières pensées?...

*...Mère! Mère!... Demain! Demain!... Jésus! Jésus!
... Marie! Marie!... Jésus et Marie, je vous donne
mon cœur et mon âme... Oh! Mère! Mère! Ouvrez-moi
les portes du paradis!...*

Ultime recours, Elle! Et à qui les appels pathétiques?... A Elle!

C'est ainsi qu'il aima jusqu'à la mort, la Mère.
Celle qu'ont chantée les poètes.

*Trois noms doux et chers en Toi tu rassembles,
de Mère, de Fille et d'Épouse...*

Telle Pétrarque la célèbre.
Et Dante dans *Le Paradis* :

*O Vierge-Mère, Fille de ton Fils,
Humble et sublime plus que créature,
Inébranlable fin d'un éternel dessein,
Tu es Celle qui as ennobli cette humaine nature
Tellement que son Créateur
A daigné devenir sa créature...*

Et tout ceci, me direz-vous, à propos de ces pauvres filles qu'allait rassembler Don Bosco!...

Pauvres, oui, et par là dignes des splendeurs de la poésie. Pauvres naturellement, puisque Don Bosco opère dans la pauvreté, par la pauvreté, pour la pauvreté. Là est son terrain, là il sème, et c'est là qu'il récolte. La Sainte Famille était pauvre, Don Bosco était pauvre...

Le voici donc devant une nouvelle tâche, pour lui d'autant plus difficile qu'il s'agit d'enrôler et d'organiser une Congrégation de femmes, de ces femmes dont il se méfie, qu'au fond il connaît mal, et qu'une antique et vénérable tradition lui a présentées comme dangereuses. On n'oublie pas facilement Ève, le Malin et la Faute, ni du malheureux Adam la naïveté. Plus on est chrétien, et

vraiment chrétien, plus on a Ève en suspicion. N'est-elle pas l'incarnation de la tentation première, et, par là, de toutes celles qui nous visent ?

Le Moyen Age, qui vivait sa foi, n'avait sur ce point aucun doute. Le drame du péché originel, où Ève joue le premier rôle, a été le sujet capital de ses plus beaux mystères.

Écoutons-le sur ce théâtre.

C'est Ève qui tend à Adam le fruit empoisonné dont Adam se méfie :

ÈVE. — *Mange, Adam! Ah! si tu savais!...*

ADAM. — *Est-ce si bon?*

ÈVE. — *Tu le sauras.*

Mais ne peux si n'y goûtes pas.

ADAM. — *J'ai peur...*

ÈVE. — *Voyons!...*

ADAM. — *Ne le ferai.*

ÈVE. — *Ah! tu as bien tort d'hésiter...*

ADAM. — *Bon! je le prends.*

ÈVE. — *Mange-le bien.*

Tu sauras le mal et le bien.

La première j'en mangerai.

ADAM. — *Et moi ensuite.*

ÈVE. — *Ne crains rien...*

ADAM. — *Ah! qu'ai-je fait, pauvre pécheur!*

Maintenant à jamais je meurs...

Drame de la faiblesse, et la femme l'incarne...

C'est justement contre cette faiblesse, dangereuse, communicative, qu'il faut aviser, qu'il est indispensable d'agir pour préserver ces filles, elles aussi créatures de Dieu.

Don Bosco se doit, pense-t-on, d'étendre à elles cette charité. Ses meilleurs amis, prêtres, laïcs, tout le monde le lui conseille. La vertu est un bien plus précieux, peut-être, pour les filles que pour les garçons, un bien plus facilement entamé et plus difficilement réparable. Elles courent des dangers multiples, et le pire de tous peut flétrir une vie entière.

— Pourquoi priver cette jeunesse des bienfaits d'une éducation dont les garçons ont eu, seuls, jusque-là le bénéfice?

Ainsi parlent avec bon sens tous ceux qui aiment Don Bosco et qui ont confiance en lui.

Il finit par céder, mais non sans demander conseil, surtout à Pie IX (1871). Or, le Pape s'enthousiasme.

— Dessein inspiré de Dieu pour sa gloire! Vous allez créer à vos Salésiens un pendant. Ces religieuses, pour les jeunes filles, vont faire ce que font vos prêtres pour les jeunes gens.

La cause des filles est gagnée.

Mais il reste à en façonner quelque chose — comme toujours.

Comptons sur Don Bosco pour y parvenir.

* * *

Il y a en Piémont un village, Mornèse, qu'il connaissait comme tant d'autres, ayant, nous le savons, prêché un peu partout. Dans ce village, un bon prêtre, Don Pestarino, avait depuis quelques années groupé des jeunes filles en une *Pieuse*

Union des Filles de l'Immaculée. Parmi elles, une jeune paysanne, Maria Mazzarello, avait créé une sorte d'ouvroir où l'on travaillait pour les pauvres. Travaux de couture et petit atelier d'apprentissage. Il s'y réunissait sept jeunes filles de quatorze à vingt-sept ans. Là, elles vivaient en commun, priaient en commun, logeaient en commun, à côté de l'église. En plus des travaux de couture, elles gardaient les enfants, visitaient les malades, menaient en somme une véritable vie religieuse dans le siècle. Entre le couvent et le mariage, elles occupaient une position intermédiaire et modeste. C'était déjà une communauté, mais sans vœux ni règle. L'âme communautaire y existait pourtant.

Don Bosco, qui avait parfois visité ces filles, l'avait constaté.

Or, voilà qu'en 1871, il réunit à l'improviste son chapitre et lui annonce son projet de faire pour les filles ce qu'il a déjà fait pour les garçons. Il ne manque pas d'avouer qu'il a peu de goût personnellement pour cette aventure. Mais de tous côtés on l'y pousse...

— Demandons au Seigneur, dit-il, qu'il nous éclaire. Prions pendant un mois pour savoir ce que veut le Ciel.

Le Ciel, un mois plus tard, parla très clairement par la voix du chapitre. Celui-ci, unanime, approuva le dessein d'apporter les bienfaits de l'éducation salésienne aux jeunes filles, et, par conséquent, de créer une société féminine qui serait le pendant des Salésiens.

Rassuré et réconforté, Don Bosco agit vigoureu-

sement, selon son habitude. Dès janvier de l'année suivante, sous son impulsion, la Communauté de Mornèse élit un chapitre et se donne une supérieure, Maria Mazzarello.

Huit mois plus tard, la plupart de ces jeunes filles reçoivent la vêtue et prononcent des vœux.

Don Bosco les baptise paternellement :

— Vous porterez un nom que mon cœur depuis bien longtemps vous a réservé, *Filles de Marie-Auxiliatrice*.

Et aussitôt, pris d'inspiration, de prophétiser :

— Vous aurez des élèves, des élèves à ne plus savoir où les mettre ! Vous n'êtes maintenant que quelques-unes, et si pauvres ! Mais courage, demeurez fidèles à la règle que je vous ai tracée, et vous verrez croître prodigieusement votre nombre. Par vous la Sainte Vierge veut venir en aide aux fillettes du peuple.

La nouvelle Congrégation recruta, essaima, prospéra, et passa de Mornèse à Nice dans le Montferrat, où elle s'épanouit en multiples œuvres vivantes : écoles, ouvroirs, patronages, internats, noviciats, crèches, maisons de retraite, asiles de vieillards, colonies de vacances, garderies pour l'enfance, refuges d'ouvriers, hôpitaux, et enfin, plus tard, l'élan suprême, les Missions... Et cela en quelques années!...

Pour sa joie, Don Bosco les voit prospérer, lui vivant. Quand il meurt, en 1888, elles sont déjà une aide puissante.

Sans doute alors était-il revenu depuis long-

temps de ses préventions. Le succès était tout à l'honneur de ces saintes filles.

Et comme toujours, l'impulsion première, l'élan vital de Don Bosco s'est prolongé aussi vigoureusement dans cette Congrégation féminine qu'il l'a fait dans celle des hommes.

Songez qu'à l'origine elles étaient sept, perdues dans un bourg obscur du Piémont, que leur inspiration leur venait d'une pauvre fille du peuple illettrée, qu'elles n'avaient d'autre ambition que d'aider matériellement, et moralement par l'exemple, les nécessiteux de ce bourg.

Or, en 1937, on en comptait plus de 10 000, fixées dans 200 diocèses du monde. Je dis bien : du monde... Et elles y avaient 800 maisons. En 1959, elles passent les 16 000!...

Ces chiffres parlent. Ils parlent pour elles, les très saintes filles, qui ne disent rien, mais qui font. Ce sont les vraies filles de Saint Jean Bosco. Il manquait à son Œuvre inspirée par l'amour, cette façon d'aimer que seules les femmes pures connaissent. Une charité plus chère peut-être à qui souffre, à qui n'a pas de mère.

Les *Auxiliatrices*, paternellement liées à Saint Jean Bosco, ne furent pas privées non plus de cette mère. Car Marie-Dominique Mazzarello jusqu'à sa mort tint cette place dans leur Congrégation. En elle, celle-ci eut à son tour sa Sainte, comme les Salésiens, en Don Bosco, leur Saint. Double sanctification du père et de la fille. Car elle fut vrai-

ment sa fille. L'évoquer est par conséquent indispensable. Mais, ici, bornons-nous à la citer. Nous y reviendrons.



Voici donc un puissant contrefort établi qui soutient la Muraille salésienne. Mais on ne saurait jamais trop bâtir d'arcs, d'appuis, de soutènements, quand cette muraille chaque jour s'élève plus haut. Se fortifier, s'élargir sur le terrain proprement religieux, c'est consolider l'église construite. Mais l'église ne s'ouvre pas aux seuls clercs. Elle est le lieu d'assemblée de tous les fidèles. Or, leur multitude est faite de gens comme vous et moi, de laïcs.

Les laïcs sont visés par les multiples tentations du monde, et, la plupart du temps, ils échappent, étant trop nombreux, au regard de leurs directeurs, hélas! trop rares. Aucun lien sacré, aucun vœu explicite n'en rattache, en fait, la majorité aux exigences strictes de leur religion. L'Église peut bien (et son nom le dit) les rassembler, mais elle ne peut les connaître, les conseiller, les diriger que s'ils le veulent bien, et c'est un bon vouloir trop souvent vague et mou.

Il faudrait donc travailler cette masse du dedans même de sa masse. Le prêtre y peut entrer et n'y manque pas, mais il y reste toujours ce qu'il est, aux yeux des fidèles, c'est-à-dire cet homme à part, le prêtre. Certes, sa parole en acquiert ainsi une valeur particulière, mais elle y prend aussi

cette gravité propre au sacerdoce qui peut intimider les âmes hésitantes. Et il y a beaucoup de telles âmes... Elles désirent une familiarité qui les rassure, la compagnie de pairs, le contact avec des semblables. Qu'on le sache ou non, le prêtre, où qu'il aille, quoi qu'il fasse ou qu'il dise, pour le fidèle porte sur son front le signe de l'ordination sacerdotale « selon l'Ordre de Melchisédech ». L'Absolu est sur lui, même sur le plus humble, le plus familier.

Mais ce signe n'est pas sur le laïc. Or, si un laïc, un simple laïc, pris dans ce peuple des fidèles, avait la faculté de parler comme un prêtre, s'il pouvait aider, conseiller et, là où cela est possible, pouvait agir parmi ses pareils, et pour eux, à peu près comme un prêtre, cette action n'aurait-elle pas plus de facilité à atteindre ceux qu'intimide — ou même inquiète, malgré tout — la qualité sacerdotale ?

Il ne s'agit pas de substituer ce laïc à ce religieux, mais d'instituer, près de lui, un second pénétré de ses enseignements, et qui, sous son regard, quotidiennement les mette en pratique.

Cette idée est ancienne dans l'Église. Elle a inspiré les tiers-ordres, celui de Saint François et celui de Saint Dominique.

Il manquait un tiers-ordre à Don Bosco. Il le créa.

Il était fatal qu'un mouvement apostolique comme celui qu'il animait, en se développant avec une rapidité et une ampleur qui sans cesse dépassaient ses cadres, exigeât de nouveaux apôtres. Ses cadres, c'étaient les religieux Salésiens. Mais

les vocations ne s'inventent pas. Elles sont par la force des choses toujours assez rares, eu égard aux besoins immenses de l'Église. Or, en ce temps, les persécutions n'incitaient pas beaucoup de jeunes gens à entrer dans une carrière difficile en soi et qui se hérissait de nouvelles épines. Bien des âmes qui, en d'autres temps, eussent envisagé d'y consacrer leur vie, se tournaient ailleurs. Je ne dis pas que ce fût pour l'Église un bien grand malheur de les perdre. Elles étaient tièdes. Il n'en résultait pas moins des lacunes dans les effectifs religieux. A plus forte raison chez les Salésiens à qui leur Fondateur demandait tant. D'où la nécessité pour Don Bosco de chercher ailleurs un secours.

Ailleurs, mais non loin de lui et des siens. Chez les laïcs.

L'impossibilité de suffire tout seul à son entreprise s'imposa de bonne heure à Don Bosco. Dès le « Patronage volant », en 1846, il la constata. Il fut obligé d'appeler à l'aide. Trois prêtres se portèrent à son secours. Mais, à leur tour, ils furent débordés par l'afflux croissant des nouveaux venus. Et tous demandaient tout à Don Bosco. Ils le demandaient naturellement, parce qu'ils sentaient qu'il leur offrait tout. Car l'esprit même de son œuvre, c'était cela, un don total. Or, ces choses, mieux que les paroles, et peut-être plus que les actes, c'est un sentiment obscur qui les communique.

Brûlé de charité et assiégé d'amour, c'est là une position admirable mais insoutenable à la longue, pratiquement.

A quoi devaient suffire, en effet, Don Bosco et ses acolytes? Classes diurnes, cours du soir, catéchisme, surveillances, confessions, communions, visites aux chantiers, embauche, jeux, théâtre, et, si j'ose m'exprimer ainsi, pieux racolage des mous, des hésitants, des tièdes. Tout cela!... Donc à ne plus savoir où donner de la tête...

Or, un laïc peut fort bien expliquer le catéchisme, préparer à la communion, enseigner, le jour ou le soir, selon ses loisirs, surveiller un préau, une cour, une salle, aller sur les lieux de travail, s'occuper des chômeurs, organiser des jeux, et ça et là, dépister, accrocher, ramener les flâneurs de l'âme, toujours si nombreux, surtout le dimanche... Oh! certes, il y faut du dévouement, des loisirs, quelque compétence et même, en certains cas, pas mal de savoir. Bien des gens qui, dans une épreuve cruelle, mais insolite, sont à la hauteur de l'épreuve, n'aiment pas ces obligations quotidiennes, ces travaux prosaïques, bien souvent ingrats, ces contacts obscurs, qui exigent un très difficile héroïsme, l'héroïsme de l'assiduité. C'est celui du pauvre. Celui dont il a fait par nécessité sa vie ordinaire. Mais l'homme aisé, le riche, il n'a pas reçu cette éducation des tâches modestes. Il y est socialement mal préparé. Et cependant, lui seul peut remplir ces emplois multiples auxquels, à défaut d'habitude, ses loisirs, sa fortune, et son savoir le rendent propre. Il est vrai qu'il y faut le cœur...

C'est donc à leur cœur que s'adresse chaleureusement Don Bosco. Il va tout droit aux grands

catholiques de Turin. Il leur propose un bon moyen de remercier Dieu, qui leur a réservé tant d'avantages.

On doit dire qu'à leur honneur les grands catholiques de Turin répondirent nombreux à ces appels. La voix de Don Bosco a toujours attiré les cœurs, sauf, nous l'avons dit, les cœurs sourds de naissance. Habitues à ses succès, nous trouvons celui-ci normal. Cependant qu'on y pense!... Il fallait que puissant fût cet appel pour que des gens qui vivaient dans l'aisance, ou même dans le luxe, eussent le courage d'affronter ces tâches, en soi fastidieuses, et surtout d'y aller dans un quartier lointain, suspect, mal tenu, solitaire. Et, arrivés là, sous leurs yeux, quelle pâte humaine!... De la crasse, des loques, de la turbulence... Rien qui ne choquât forcément ces gens par éducation délicats, inhabitués à pareils milieux, mal armés pour s'y imposer, et par surcroît intimidants pour cette malheureuse enfance. Tout les séparait d'elle. Mais Don Bosco les unissait. C'est un de ses miracles...

Recruter, rassembler, unir, cela le hante. Dès son jeune âge, il a eu cette vocation. Rappelons-nous « La Joyeuse Union » qu'il fonda à Chieri dans sa jeunesse. On n'est forts qu'unis et on ne doit s'unir que pour collaborer dans l'action. Idée qu'expriment nettement les noms qu'il donne aux fondations qu'il crée.

Ce sera de *L'Union provisoire*, élaborée vers 1850, sous le signe de Saint François de Sales, que sortira, en 1876, *L'Union des Coopérateurs salésiens*, définitivement organisée, cette année-là. Celle qui

de nos jours flanque puissamment dans le monde entier ce que j'appellerai « la Nation religieuse de Saint Jean Bosco ».

Sur les flancs de la vigoureuse légion salésienne, Pères et Auxiliatrices, ces coopérateurs forment une armée auxiliaire. Hommes et femmes y combattent côte à côte.

Un règlement très simple, facile à observer, ne leur demande quotidiennement qu'un *Pater*, un *Ave* et une invocation à Saint François de Sales. Deux fois par an, et pour deux fêtes, celle de Notre-Dame-Auxiliatrice et celle de Saint Jean Bosco ¹, ils se réunissent et prient. Et c'est tout. Je veux dire comme exercice de piété, en dehors naturellement de l'action qu'ils doivent mener pour la Société salésienne, et, par elle, pour l'Église entière ².

Et pour eux aussi, car leur but est la sanctification personnelle. Mais, selon l'esprit de Saint Jean Bosco, cette sanctification, on l'obtient en faisant quelque chose. Lui-même a tant fait!...

Or, en offrant à des laïcs la possibilité de mettre au service des pauvres leurs ressources, leur influence, leurs capacités et leur temps, il leur propose comme récompense les avantages spirituels que procure la charité. Il leur dit : « Je vous mène à Dieu par les pauvres. Vous pourrez pratiquer un genre d'oraison où l'acte de bien accom-

1. Saint Jean Bosco, le 31 janvier; Notre-Dame-Auxiliatrice, le 24 mai.

2. Leur règlement « conseille » aussi quelques jours de retraite annuelle et l'exercice dit « de la Bonne Mort ».

pli est essentiellement une prière. Vous surnaturaliserez votre travail, si vous l'offrez à Dieu dans la personne de ces pauvres. Ainsi, votre labeur fera de vous une coopérative de la Sainteté. Travailler, c'est prier, prier, c'est travailler, si Dieu est présent au travail comme dans la prière. »

En somme, c'est par gratitude qu'il demande à ceux qui lui ont donné, à ses bienfaiteurs, un peu plus. Aux dons reçus, mais utilisés par lui seul, il veut que s'ajoute le don de la personne. Alors, l'utilisateur en sera le donateur lui-même.

En échange, il offre le Ciel. Car c'est bien ce qu'il offre à ceux qui personnellement travaillent à son œuvre, dont il ne doute pas qu'elle soit inscrite dans l'Esprit de Dieu.

Nous n'inventons rien. Don Rua, un témoin de cette création et le successeur de Saint Jean Bosco, nous éclaire sur ce grand dessein.

« Avant tout Don Bosco désirait remplir un devoir de reconnaissance envers les bienfaiteurs de ses Œuvres, en les invitant à participer aux avantages spirituels de la Société Saint-François de Sales. Il voulait aussi les encourager à persévérer. A cet effet, il faisait d'eux les auxiliaires et de leur curé, et de leur propre évêque. Ainsi, ils devenaient autant de fils dévoués au Chef suprême de l'Église. Dans chaque commune, le curé était désigné comme « decurion ». Il pouvait disposer des Coopérateurs non seulement pour l'Institution salésienne, mais encore en faveur de n'importe quelle œuvre paroissiale. »

On retrouve là Don Bosco dans sa vérité même,

c'est-à-dire un cœur, une foi agissante et une tête forte. Fusion de l'amour, de la volonté, de l'intelligence, qui cherche, qui veut, qui force le succès, c'est lui tout entier. Car il aime vaincre, et là aussi, il obtient la victoire.

Car ces « Salésiens du dehors », comme on les a nommés avec justesse, catéchistes, instituteurs, surveillants, professeurs, chefs d'orchestre, conférenciers, metteurs en scène, journalistes, écrivains, avocats, gymnastes — et que sais-je encore ? — mais j'allais oublier les femmes ! celles qui ravaudent le linge, qui rapetassent les habits, qui débarbouillent, qui épouillent même, qui peignent les pauvres tignasses, qui font en somme d'un déguenillé un enfant présentable ¹ — oui ! tous et toutes, ils sont aujourd'hui près de cinq cent mille.

Un chiffre qui parle.

Leur efficacité ? Don Bosco lui-même en témoigne.

Près de quitter ce monde, « sans vous, déclarait-il aux Coopérateurs, rien de tout cela n'eût été possible... Après Dieu, c'est votre charité qui a opéré efficacement ce bien immense ».

Dans l'apostolat confié aux laïcs, il a donc ouvert aussi le chemin. Il a ébauché cinquante ans à l'avance le mouvement de *L'Action catholique*. C'est l'expression même de Pie XI.

Pour maintenir la cohésion de ces troupes dissé-

1. Tout en se dévouant dans les diverses branches d'apostolat qui leur sont propres.

minées sur cinq continents, Don Bosco a fondé une publication (1879). C'est le *Bulletin salésien*, périodique mensuel illustré, qui compte aujourd'hui quatre-vingts ans d'âge. Distribué gratuitement aux amis de la Société, il compte vingt-neuf éditions différentes dans les cinq parties du monde. C'est un lien et aussi, pour les Coopérateurs, un puissant instrument de propagande.

Or, nous venons de voir dans quels milieux surtout elle s'exerce, les plus malheureux. Mais elle agit aussi ailleurs. L'Église a sans cesse besoin de recruter des prêtres. Les Coopérateurs ne pouvaient manquer au devoir d'éveiller autour d'eux des vocations. A leur actif, ils en comptent beaucoup. Elles sont dues parfois à l'action touchante des humbles. Un simple watmann allemand n'a-t-il pas envoyé au sacerdoce plus de soixante jeunes gens? A ceux-ci, il faut ajouter des frères convers, et des candidats au Grand Séminaire, une quarantaine en tout!... On pourrait citer bien d'autres exemples. Mais c'est à dessein que j'ai pris le plus éloquent de tous, et le plus probant. Il nous vient du monde ouvrier, manuel. Un monde par destination qui tient à la matière. Celui de la main, de l'effort, de la fatigue, du besoin, où le corps parle, et où souvent l'âme n'a qu'à se taire. Mais, muette, elle est là, on peut lui donner la parole. C'est le souci de Don Bosco. Faire parler aussi clairement que possible les âmes de l'involontaire et injuste silence.

Trois grands édifices humains, trois basiliques d'âmes, se dressent maintenant devant nous : les

Salésiens, les Filles de Notre-Dame Auxiliatrice, et les Coopérateurs.

Don Bosco en est l'architecte et l'ouvrier.

Mais il avait aussi la passion des bâtisses. Il aime les murs. Non les murs d'emprisonnement, mais les murs de rassemblement, de recueillement et d'abri. L'homme en a besoin, et Dieu même n'est-il pas à sa place sous un toit, celui de sa maison terrestre, quand pour l'invoquer, le prier, le louer, une communauté chrétienne se rassemble ?

J'entends dire parfois qu'une église n'est, après tout, qu'une salle de réunion, tout comme une autre... On oublie — mais c'est à dessein — la présence dans cette salle d'un Visiteur mystérieux. Ailleurs, Il n'entre pas. C'est là sa maison sur la terre. Il y fait halte, Il y habite. Aussi ceux qui viennent à Lui ne sont-ils pas des sociétaires d'un cercle quelconque, ou d'un syndicat, mais des fils. Là est sa maison de famille, une maison de pain et de prière, où le pain est la chair du Christ, où la conversation entre le Christ et nous prend la forme de l'oraison, où, depuis la lampe éternelle jusqu'au voile du tabernacle, il n'est rien qui ne soit sacré.

C'est pourquoi chaque église est un lieu d'où rayonne ce qui ne rayonne d'aucun autre lieu, le divin. Il n'est pas de chrétien qui n'en soit sûr, qui n'en éprouve les effets secrets. Dans sa pensée, ce centre d'émanation spirituelle est irremplaçable. Il faut des églises aux communautés religieuses. C'est leur défense et leur point vital d'irradiation.

Nul n'en est plus convaincu que le prêtre.

Comme tel, Don Bosco aimait donc et jugeait indispensables les églises, les plus belles possible, car il voyait grand. Et, s'il est humble, il n'en est pas moins l'homme-né des vastes basiliques.

Il a donc bâti des églises. C'est sur quatre d'entre elles que nous allons voir sa pensée, son cœur et sa foi exercer leurs puissances créatrices.

A Turin, Saint-François-de-Sales.

Porta Nuova : Saint-Jean-l'Évangéliste.

Notre-Dame Auxiliatrice.

A Rome, le Sacré-Cœur.

* * *

La première, naturellement, il l'a bâtie à l'Oratoire. C'est Saint-François-de-Sales. Elle existe encore, lieu de souvenir, de tendresse, de méditation, pour qui aime la mémoire de Saint Jean Bosco.

Première pierre en 1851, ouverture au culte onze mois plus tard. En ce temps, on bâtissait vite. Au prix de quels efforts!... mais les dons affluaient, les loteries se succédaient, et le roi lui-même fut large.

Encore modeste, cette église. Mais nécessaire dans un tel quartier où, si les gens étaient nombreux, les sanctuaires étaient rares, exigus, distants. Une église de plus n'était pas inutile. C'est en elle, pendant dix-sept ans (1851-1868), que se concentra l'activité religieuse du Valdocco. Là,

que Don Bosco confessa, communia, prêcha, fit vivre par l'âme son œuvre.

A sa mort, on l'y exposa. Devant lui défilèrent plus de quarante mille personnes. On l'y retrouve encore, tant par les objets qu'il utilisa que par sa surnaturelle présence. Car il n'est pas d'Ombre humaine plus présente. Il veille. On le sent, il reste où il fut.

Son corps cependant ne repose pas dans ce modeste sanctuaire. Il a été placé, non loin de là, dans l'énorme basilique vouée à Notre-Dame Auxiliatrice.

Il est vrai qu'elle fut son rêve et son œuvre majeure d'architecte. Son rêve, et ceci à la lettre. Elle est descendue vers lui du Ciel dans un songe, l'un de ces songes de prémonition qui lui révélaient l'avenir, joies et peines ensemble, d'où lui venaient les commandements du Seigneur, et l'inspiration pour les accomplir. Un songe qui le visita, une nuit d'octobre, en 1844. Comme toujours la Madone en était le Messager céleste...

« ... Regarde encore une fois, me dit-elle... Devant moi s'élançait une admirable église de laquelle me parvenaient des sons harmonieux. L'intérieur en était orné magnifiquement d'une frise blanche portant ces mots en caractères d'or : « Hic est domus mea, inde gloria mea », « Ici est ma maison d'où ma gloire rayonnera. »

« A la Dame je demandai ce que signifiaient toutes ces choses qui venaient de se dérouler devant moi. Mais elle me dit simplement :

« — Tu comprendras plus tard, quand de tes yeux de chair tu verras en réalité ce qu'avec les yeux de l'esprit tu viens de voir.

« J'entendis alors sonner l'Angélus à l'église Saint-François-d'Assise, et je m'éveillai. »

Un beau rêve! et nous ne sommes pas dans les nuages!... Mais entre son apparition et la consécration de l'église annoncée, Don Bosco vit passer vingt-quatre ans. Entre la première pierre posée et ladite solennité, le temps fut moins long. Cinq années suffirent (1863-1868).

Quand on a vu le monument, on s'étonne — et on s'émerveille — d'une telle rapidité. Cependant, ces jours-là durent paraître longs au bâtisseur. Car de nouveau il fut, nuit et jour, à la peine.

Il avait cependant, depuis son rêve, l'obsession d'un grand sanctuaire. S'il eût été besoin d'un prétexte à l'édifier, il en eût trouvé un de raisonnable : « Saint-François » ne suffisait plus aux besoins d'une foule sans cesse croissante de fidèles, celle des enfants et du voisinage. Mais, avec Don Bosco, aux bonnes raisons de faire une chose, il faut toujours superposer d'autres raisons qui n'ont rien à voir avec la raison, et qui, en fait, sont les plus décisives.

L'idée de bâtir une basilique à la mesure de son rêve, qui reposait en lui depuis longtemps, finit par s'éveiller et, un soir de décembre (c'était en 1862), il en parla, pour la fête de l'Immaculée Conception, à Don Cagliero, disciple d'élite et

futur Prince de l'Église, mais alors tout petit abbé.

Troublante confidence, car c'est le Visionnaire qui, ce soir-là, parle au disciple.

« ... Oui, une vaste église, voilà ce qu'il nous faut, et nous la dédierons à Celle qui nous a si fidèlement éclairés, Notre-Dame Auxiliatrice... Elle mérite bien ce nom; donc, nous lui devons bien un Sanctuaire. Il sera notre Église-Mère, et nous le bâtirons à côté de notre chapelle à Saint-François-de-Sales. Il y a bien là deux rues qui nous gênent... On allongera l'une, on supprimera l'autre... Et ce sera un lieu où des foules viendront honorer Notre-Sainte-Mère la Vierge Marie... Le tout est de bâtir, et je n'ai pas le sou... Mais qu'importe?... Je sais qu'Elle veut ce sanctuaire. Alors Elle y pourvoira mieux que nous... »

Aussitôt (mais sans doute s'y attendait-il) les obstacles se dressent.

Pour bâtir son église, Don Bosco n'a pas tout l'espace requis. Il faut acheter du terrain en bordure de l'Oratoire.

Mais ce terrain appartenait à la Congrégation des Rosminiens qui, n'en faisant aucun usage, voulait bien le vendre — sauf à Don Bosco. Veto inexplicable. Par un tiers (mais qu'y faire?) Don Bosco réussit à avoir le terrain.

Et aussitôt après, second veto. Celui-ci, il émane du Conseil municipal de Turin. La raison? — Elle est bizarre et ridicule. Ces malins conseillers municipaux s'étaient dit : « Il veut dédier son église à Marie, en y ajoutant : *Secours des chrétiens*. Or, nous sommes en guerre avec le Pape, et l'Ar-

chevêque de Turin est en exil. Cette dédicace est donc subversive. Don Bosco y évoque politiquement la Vierge Marie contre nous... » — Que répondre?... Ils n'auraient rien voulu entendre, et peut-être n'auraient-ils pas pu... — Alors, politique par force, Don Bosco enleva la dédicace de son plan, et finit par avoir l'autorisation de construire... C'était l'essentiel. Quant à la dédicace, il la rétablirait, une fois achevée l'église.

C'est en mai 1863, que fut donné le premier coup de pioche.

Ce jour-là même, Don Bosco avoue qu'il n'a pas de quoi acheter un timbre pour expédier son courrier. Consternation dans son entourage...

— C'est insensé! entreprendre, sans même pouvoir espérer la moindre lueur d'espérance!...

Mais Don Bosco plaisante :

— M'avez-vous jamais vu m'atteler à quoi que ce soit avec la bourse bien garnie?... Je m'en remets à la Divine Providence...

Acte de foi bien nécessaire au moment où l'on s'aperçoit que les terrassements reposent sur un sol qui cède. On avait creusé à 2 mètres, il fallut fouiller jusqu'à 20!...

Or, 1 200 mètres carrés (superficie de l'édifice) sur 20 mètres de profondeur, cela fait de la terre à remuer, et par conséquent de la dépense, quand la caisse de la maison est absolument vide!... Mais Dieu se doit de la remplir. Don Bosco y compte. A l'entrepreneur qui vient le trouver et demande, hélas! une avance, il donne son porte-monnaie.

— Voilà tout ce que je possède.

Il en tombe huit sous.

— Mais vous verrez, brave homme ! La Madone y pense, et l'on vous paiera.

Ce qui fut fait. Un don suffisant et inattendu régla la dépense.

Mais il fallait que Don Bosco possédât un don de persuasion extraordinaire pour qu'un entrepreneur en terrassements acceptât, à défaut d'argent, de bonnes paroles!...

Et cela, plus ou moins, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, dura cinq ans, cinq ans d'épreuves.

Quand l'argent lui tombe du Ciel, Don Bosco emploie 40 maçons. L'argent vient-il à se tarir, ils sont 6, ils sont 4, et il arrive qu'il n'y en ait plus. C'est l'argent, le maudit argent qui arrête tout. Il en faut toujours. Quand il y en a, il en faut encore. Et c'est par petits paquets qu'il arrive, quand il arrive... La dépense est énorme. Les dépassements (comme d'habitude) font éclater les prévisions. Ils passent du simple au quintuple. On avait tablé sur le chiffre de 200 000 liras, et il en fallut 1 million. En argent de nos jours, la somme est belle. Et Don Bosco de courir çà et là, de frapper à toutes les portes, de lancer une loterie, de répandre des circulaires à travers l'Italie entière, d'ouvrir des souscriptions, et enfin d'aller par tout le Piémont, par la Lombardie, la Toscane, jusqu'à Rome, pèlerin mendiant, quêteur obstiné, qui dit :

— Offrez-moi une brique, un sac de ciment, un pilastre, des candélabres, un autel, un tapis, un tableau, une statue...

Et on lui offre tout cela. Il émeut, il séduit, il gagne.

Les dons en nature, fort bien ! Mais il faut aussi des écus, et il n'est rien de plus trompeur dans une entreprise où sans cesse les prévisions sont démenties.

Alors Don Bosco se fait guérisseur. Il invoque sa Dame. Et il tire des mourants du lit, des mourants cousus d'or, qui se font quelquefois un peu tirer l'oreille, mais qui finissent par payer.

A l'un d'eux, revenu de loin, Don Bosco plein de bonhomie et de malice, se contente de dire doucement :

— Vous avez fait sortir vos écus de la banque, et la Madone vous a fait sortir du lit.

En attendant, malgré les difficultés, les lenteurs, l'église monte. Et un jour, la voilà finie (1866).

Un grand et beau jour.

La foule est là. Et que voit-elle?... Elle voit Don Bosco grim pant sur la coupole (car il avait voulu une coupole), à laquelle il ne manque plus à sceller qu'une pierre. Un enfant le suit. Et c'est lui, comme l'a voulu Don Bosco, qui la scelle. La main d'un enfant achevant l'édifice, quoi de plus émouvant, quoi de plus clair, pour la foule qui, enthousiaste, élève du sol ses acclamations ?

D'ailleurs, sous la coupole, il y avait aussi de quoi provoquer les acclamations des fidèles. Seize vitraux immenses, six chapelles sur les côtés, un chœur circulaire avec trois autels et, sur la tribune des orgues, de la place pour trois cents musiciens et choristes. A soixante mètres du sol, la

statue tout en cuivre de la Vierge. En somme, un des plus grandioses monuments de l'Italie.

Le sanctuaire fut consacré, le 9 juin 1868, par l'Archevêque de Turin, Mgr Riccardi di Netro.

Don Bosco eut la joie de le voir couronner pendant plus de vingt ans la Cité salésienne, qu'il avait bâtie de ses mains.

Vidi civitatem sanctam Jerusalem novam descendentem de caelo a Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo.

Aujourd'hui, c'est là qu'il repose.

* * *

Toujours en état d'alerte, Don Bosco depuis longtemps surveillait le quartier de la gare, *Porta Nuova*. Il se développait. Pouvait-on le laisser sans un secours chrétien ?

Les Vaudois y avaient déjà installé un temple et des écoles. L'ennemi ne désarmait pas — ni Don Bosco. A un temple vaudois opposons donc un sanctuaire catholique... Mais il va falloir encore bâtir!... Bâtir, toujours bâtir!... Et d'abord, pour bâtir, un bon terrain... Il y en a un. Il est aux Vaudois. Ils en demandent un prix fabuleux...

Alors commence une campagne de ruse, de finesse, d'obstination. Elle dure huit ans. Don Bosco obtient son terrain, le paie six fois moins cher que n'en demandaient les Vaudois, et, en quatre ans, achève son église.

C'est la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste,

patron de Pie IX, dont, par gratitude, Don Bosco fit dresser la statue devant le parvis.

Temple imposant pouvant contenir trois mille fidèles.

Et bâti avec les difficultés d'argent habituelles.

Mais alors, les travaux n'en étant pas soldés, loin de là, Don Bosco entreprend d'élever un autre sanctuaire encore plus monumental, et, cette fois, à Rome!

Ce sanctuaire, c'est le Sacré-Cœur.

Encore une fois, Don Bosco va le bâtir près d'une gare.

Le culte du Sacré-Cœur de Jésus était fort ancien dans l'Église, mais la dévotion en avait été ranimée, au ^{xvii}^e siècle, par Marie-Alacoque, en France. La fête, célébrée le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, venait d'être étendue à l'Église universelle (1856). Cette dévotion avait aussitôt connu l'immense faveur des fidèles. C'est ainsi qu'à Paris, dès 1875, une basilique imposante fut mise en construction sous ce vocable. Trois ans après, à Rome, Pie IX avait patronné le dessein d'élever, à côté de la gare centrale, une basilique à ce culte si cher au monde catholique. On en posa donc, en 1879, la première pierre. Mais l'église, les fonds manquant, n'alla guère plus loin. Et Pie IX était mort.

Léon XIII, son successeur, fut douloureusement peiné de la suspension des travaux. Et il ne savait pas comment ou pourrait les poursuivre, quand le

cardinal Alimonda lui proposa, l'entreprise étant sans issue, de la confier à quelqu'un qui avait pour coutume d'« espérer contre l'espérance ».

— Et qui donc ?

— Sainteté, Don Bosco. Il pourra...

Nous sommes en avril 1880. Et on convoque Don Bosco. Rappelons qu'il n'a pas fini de payer les travaux de son Saint-Jean-l'Évangéliste...

— Don Bosco, vous accepteriez cette entreprise ?

— Un désir de Sa Sainteté est un ordre...

Et voilà Don Bosco de retour à Turin, qui expose à ses six conseillers étonnés le projet du Saint-Père.

Leur consternation est visible.

— Mais, Don Bosco, vous êtes accablé de maux, fatigué à l'extrême, et à votre âge!...

Il secoue la tête.

— Votez.

On vote. Cinq conseillers sur six répondent : « Non. »

— Voilà, dit Don Bosco, un vote de sagesse, la prudence humaine a parlé. Revotons. Et si, cette fois, vous répondez : « Oui », croyez-moi, le Cœur de Jésus nous paiera nos dettes, et nous procurera tout l'argent nécessaire, en plus, pour son église.

Invincible optimisme, auquel les conseillers répondent à l'unanimité par un « Oui ».

Et l'on commença.

Mais c'était, une fois de plus, le chemin des épines.

Don Bosco s'adressa à tous, dans le monde entier, et quêtâ. Il avait le sens, le génie, l'espoir d'une charité planétaire. Aucune porte ne l'intimidait, sa mendicité étant sainte. L'épiscopat, la presse, le patriciat furent harcelés avec cette douceur, cette bonhomie et cette patience qui finissaient toujours par émouvoir les cœurs. Mais il avait beau recueillir des fonds, l'édifice les dévorait aussitôt, en exigeait d'autres, et plus il montait, plus il était inconcevable qu'il ne pût pas monter plus haut encore.

Chez qui frapper ?

Il jeta un regard par-dessus la frontière des Alpes, sur la France. Et le voilà parti Outre-monts, pauvre corps accablé de maux, mais grand cœur soulevé d'espérance.

Voyage triomphal, et fructueux (31 janvier-26 mai 1883). Nous y reviendrons.

L'édifice fut achevé. On le consacra le 14 mai 1887.

Don Bosco n'avait plus que neuf mois à vivre.

— Hâtez-vous de le consacrer, disait-il, si vous voulez que je sois là...

La cérémonie fut grandiose. Et il pleurait à chaudes larmes.

« Le Sacré-Cœur » de Rome est la dernière église que Don Bosco ait élevée.

Ce jour-là, ce 14 mai, il dut se dire : « Maintenant j'arrive à ma fin, mais j'ai accompli pour Dieu, grâce à Dieu et à sa Sainte Mère, le travail

qu'ils m'avaient confié sur la terre. Cette église où mon cœur s'émeut, n'est-elle pas le plus beau lieu du monde pour celui dont les jours terrestres sont comptés là-haut, et touchent à leur terme? N'y suis-je pas déjà dans le Cœur de Jésus?... Et pouvais-je espérer pareille récompense?... »

Car, pour humble qu'il fût, il ne pouvait pas ne pas constater que le Ciel, en ce jour de mai, le couronnait avant sa mort de toute la grandeur de cette basilique dont il était comme le père.

Il avait d'ailleurs grand sujet de satisfaction, à cette heure, quand il jetait non plus sur lui, mais autour de lui, loin de lui, un regard sur toute son Œuvre, la Nation salésienne dans le monde.

Et en particulier sur les Missions.

Aux Missions, il avait pensé depuis longtemps. L'idée de partir au loin, outre-mer, le hanta toujours. Il aurait voulu s'en aller en Chine. Il l'eût fait, mais on le retint. Sa présence au cœur de son Œuvre était indispensable. Il se laissa persuader. N'empêche que cette obsession assiégeait son esprit. Or, nous savons qu'une idée entrée dans sa tête, quand la charité l'enflammait, prenait racine jusque dans son âme et y restait toujours vivace.

Qu'un jour le Ciel parlât, et elle jaillissait.

Il parla.

Mais cette fois, ce ne fut pas un songe du sommeil qui le visita, mais une vision. Une de ces visions comme les Voyants en ont dans leurs veilles.

Au chevet du petit Caglièro moribond (pendant le fameux choléra de Turin, en 1854), il avait vu

une colombe, le rameau d'olivier au bec, qui semblait survoler l'enfant, cependant que d'étranges créatures, à l'aspect de sauvages, semblaient supplier le malade de venir jusqu'à elles...

Un vrai songe, dix-sept ans plus tard, montra à Don Bosco, de nouveau, ces hommes bizarres, qui féroce ment, cette fois, massacraient des prêtres et les dépeçaient. Scène horrible qui se déroulait dans un pays de montagne inconnu... Mais d'autres missionnaires arrivaient alors, et ces cannibales, loin de les tuer, accueillaient les nouveaux venus avec des transports d'allégresse, se convertissaient, chantaient des cantiques, étaient conquis à la vraie foi... Les nouveaux arrivants étaient des Salésiens.

— Je les ai reconnus, racontait Don Bosco, et même je pourrais nommer plusieurs d'entre eux.

Voulant interpréter vision et songe, Don Bosco pensa successivement que ces catéchumènes redoutables étaient des Éthiopiens, des Chinois, des Indous, ou des Australiens. Mais ce n'étaient ni les uns ni les autres, et le doute lui fut levé par un appel venu de l'Argentine. L'Archevêque de Buenos Aires lui offrait d'évangéliser l'Extrême-Sud de son pays, c'est-à-dire la Patagonie, la Terre de Feu, Magellan, jusqu'au pôle Sud (1874). Régions à peu près inconnues, populations d'une rare inhumanité.

Don Bosco n'hésita pas.

Il choisit quatre prêtres salésiens, six laïcs, mit à leur tête le P. Caglièro, celui-là même qu'avait survolé, malade, la colombe, et, le 11 novembre

de l'année suivante (1875), la Mission quitta l'Italie pour la République Argentine.

Dix-sept jours plus tard, la première Maison salésienne s'installait à Nice.

Double mouvement d'expansion, l'un tout proche de la Maison-Mère, au pied même des Alpes, dans l'une des nations les plus civilisées et les plus chrétiennes du monde — l'autre, au-delà des océans, en pleine barbarie.

Si les Missions de Don Bosco — comme nous allons le voir — se sont implantées sur cinq continents et y florissent, une place privilégiée, la première, revient à celle de la République Argentine, tant par honneur d'ancienneté que par son extraordinaire labeur, sa puissance d'exemple. Car ces Salésiens du premier départ, et leurs successeurs, ont trouvé devant eux un pays immense et sauvage (une fois et demie la France), d'énormes forêts, la Pampa, des populations parquées, avilies, méprisées, d'une singulière primitivité, et facilement féroces.

Un sol ingrat, un pays malsain, des tribus hostiles et, pour surmonter ces obstacles, au départ seulement dix hommes. Si par la suite, d'autres arrivèrent, eu égard aux difficultés de la tâche, ils furent toujours en très petit nombre. Pourtant, il ne leur fallut que vingt ans pour s'infiltrer, pénétrer, s'accrocher aux coins les plus reculés de cette sauvagerie inconnue, pour défricher de vastes solitudes, pour y proposer, pour y imposer pas à pas la Parole de l'Évangile.

Il apparut alors aux Salésiens qu'entre toutes

les terres, l'Amérique du Sud était leur particulier pays de Mission, et qu'il fallait s'y répandre partout. Ce qu'ils firent.

Nous les voyons donc prendre leur élan. Dix ans à peine après leur installation aux ultimes frontières de la terre, ils s'ébranlent. De leur point de départ loin dans le Sud (devenu le « Vicariat apostolique de Magellan », 1884), ainsi que des « Missions de la Pampa et de la Patagonie », ils s'avancent vers l'Uruguay, puis vers l'Équateur (1876). Ils y évangélisent les Kivaros et fondent là aussi un Vicariat (1892). Ils attaquent ensuite l'immense Brésil, convertissent les Bororos du sauvage Matto Grosso, créent une Prélatrice, se fixent sur le Rio Négro, entrent à Porto Velha (1893). Bientôt, ils prennent pied au Grand Chaco, dans le Paraguay, et conquièrent le Venezuela, (1895). On les voit arriver peu après au Chili, en Colombie et au Pérou. En somme, ils surgissent partout où l'urgence de la Croix les appelle.

Expéditions le plus souvent longues, pénibles, périlleuses, quelquefois sanglantes. Le massacre des P. P. Fuchs et Sacilotti par les Chavantès au Brésil (1934) en témoigne tragiquement. Mais nul danger ne les arrête. Ainsi s'épandent parmi les Peaux Rouges les consolations de la Foi.

Ce difficile travail des Missions, les Salésiens l'ont expérimenté sur ce sol d'Amérique. Ils restent aujourd'hui encore les spécialistes de la Chrétienté parmi les Indiens.

Plus accessibles, le Mexique, les États-Unis, et

le Canada à leur tour les ont accueillis. Ils ont vraiment la vocation des Amériques.

Mais il eût été contraire à l'esprit de leur maître de s'en tenir là. C'est pourquoi nous voyons leurs Missions essaimer ailleurs, en Asie, en Afrique, en Australie.

En Afrique, c'est au Congo belge, au Cap, en Égypte, au Maroc, en Tunisie et en Algérie qu'elles s'installent.

En Asie, c'est aux Indes (Assam, Krishnagar et Madras), au Japon, au Siam, au Viet-Nam, en Chine et aux Philippines.

On s'en souvient, ils étaient partis dix de Gênes, il y a de cela quatre-vingt-quatre ans. Aujourd'hui on en compte en Missions des milliers, Pères, clercs, coadjuteurs, novices et Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Car les Sœurs ne tardèrent pas à participer aux Missions.

Deux ans après l'arrivée des Pères en Patagonie (1877), elles y apparaissent. Elles ne tardent pas à toucher aux îles désolées de Magellan. Aventurieuses, rien ne les effraye, climat, solitude, guerre, maladies... Partout où se montrent les Pères, les Sœurs arrivent à leur tour. Comme eux, elles essaient en Afrique, en Asie et en Australie. Leur activité est multiple. Écoles, hospices et orphelinats, elles sont présentes partout. Elles convertissent les filles, préparent des mariages chrétiens, organisent des ateliers artisanaux, enfin forment des Sœurs choisies dans le monde indigène.

Ainsi donc la contribution des Auxiliatrices aux

Missions salésiennes est digne de se comparer à l'action si grande des hommes. Là où ceux-ci n'auraient pu mener à bien leur mission, elles en ont pris la charge efficacement, et autant qu'eux, aussi durement, non moins intelligemment, et avec un égal courage, elles ont ramené à la Croix des peuples méprisés et malheureux.

Ramener l'homme à l'homme par la charité et le rendre à Dieu, soulager ses misères, celles du corps, celles de l'âme, matériellement aider au travail, moralement promouvoir les déshérités à une dignité vraiment humaine, c'est la tâche qu'ont assumée les filles et les fils de Don Bosco. Aimer, unir, sauver...

* * *

Et maintenant, des chiffres. Ils en valent la peine.

Récapitulons.

L'Europe et les malheureuses Églises du silence mises à part, l'Œuvre des Missions salésiennes couvre :

En Amérique.	23 nations
En Asie	16 —
En Afrique.	9 —
En Océanie	1 —
En tout	49.

Pour l'Europe (Italie et Églises du silence exceptées) cette Œuvre touche 22 nations.

Sans être, au sens héroïque du mot, des « Mis-

sions », ces installations en Europe n'en sont pas moins les signes de l'extraordinaire expansion de l'esprit de Saint Jean Bosco.

Poussons plus loin les chiffres. Ils prouvent la grandeur de cette réussite.

En Europe et Afrique . . .	{	648 établissements
	12	269 Salésiens
En Amérique	{	479 établissements
	6	137 Salésiens
En Asie et Océanie . . .	{	154 établissements
	1	481 Salésiens
En tout	{	1 781 établissements
	19	887 Salésiens

Pour l'ensemble :

Coopérateurs salésiens	500 000
Élèves	467 680
Anciens élèves	Plus d'un million
Paroissiens	4 850 359

A quoi il faut ajouter, pour les Sœurs, un ensemble de :

Établissements divers (écoles, orphelins, léproseries)	3 285
Élèves ou assistés	253 863
Sœurs, novices et postulantes	18 104

Naturellement l'Italie, berceau de l'Ordre, tient une place à part. L'épanouissement de ses mai-

sons y décèle, aux racines mêmes de l'Ordre, un vigoureux afflux de sève.

En effet, on y compte :

Établissements	239
Salésiens.	5 241
Coopérateurs.	200 000

La Cité de Saint Jean Bosco à Turin fait figure de capitale.

Notons que la Société compte aujourd'hui : 10 archevêques, 31 évêques.

Enfin, pour informer, soutenir, relier toute cette population salésienne dans le monde, le *Bulletin salésien* est tiré en 12 langues (il a 29 éditions), il en sort mensuellement 1 000 000 d'exemplaires.

Comme on le voit, du haut en bas, règne une organisation charpentée à la Don Bosco, très solidement. Une hiérarchie élective la dirige, pour maintenir et pour accroître.

Nous venons de donner des chiffres. Je ne crois pas qu'ils soient arides. Si je les ai cités, c'est qu'ils valent mieux que des phrases. Même à qui étudie Don Bosco depuis bien des mois avec amour, ils provoquent l'émerveillement.

Car enfin, qu'on pense à cette mesure des Becchi!...

D'une part ce toit humble, sous lequel, les jours d'opulence, le trésor au plus était deux vaches. Et, de l'autre, non loin de là, à cent ou deux cents mètres à peine, sur cette colline rustique, un énorme édifice, un Institut bâti de neuf, que l'on

voit de tout l'horizon, sorte d'Université du travail, dans laquelle quatre cents jeunes gens apprennent des métiers, depuis ceux, délicats, des arts graphiques, jusqu'à la culture rationnelle des champs!...

Tout cela!

* * *

Un bonheur a manqué à Don Bosco, celui de partir lui-même en mission, loin du sol natal, au-delà des mers. Il a dû, je l'ai dit plus haut, se résigner à y envoyer, sans lui, ses fils et ses filles. S'il a eu la satisfaction de voir leurs efforts réussir en Patagonie, lui vivant, ce n'était alors qu'un succès encore local. L'expansion puissante de la charité salésienne, il ne la vit pas. Il mourut avant, mais il était sûr, par révélation intérieure, du succès futur de cette entreprise d'amour.

Cependant, il fit personnellement deux « missions ». Je veux dire, sans forcer le mot, qu'il sortit par deux fois de sa patrie, pour le bien de l'Église.

Deux voyages, le premier en France (1883), le second en Espagne (1886). Deux triomphes pour Don Bosco. Le mot, on le verra, n'est pas trop fort.

En France, Don Bosco était déjà venu avant d'y accomplir son grand pèlerinage sous le signe du Sacré-Cœur.

En novembre 1875, après avoir embarqué sa première Mission pour l'Amérique, à Gênes, il

passa la frontière et arriva à Nice (le 20). Nice qui depuis quinze ans seulement n'était plus italienne. Il venait installer le premier établissement salésien sur le sol français. C'était aussi le premier en Europe. La Congrégation étant italienne, l'entreprise était délicate.

Là, cependant, à Nice, pouvaient sans arrière-pensée s'affronter, se toucher, se fondre et les souvenirs d'un passé récent et les prémices d'un présent déjà plein de promesses, sous le feu d'une charité véritablement catholique, l'universelle charité de Don Bosco. Bien plus, ne serait-ce pas le point de départ d'un plus vaste établissement des Salésiens en France? Car le Saint y pensait depuis longtemps. Juste prévision. Et ainsi ce centre de Nice a, pour la France catholique, historiquement, une place à part. Il nous offre un vrai titre de noblesse, sa priorité. Il est l'ancêtre. Aussi nous attarderons-nous un peu sur sa fondation, qui date, cette année, de quatre-vingt-quatre ans, presque d'un siècle ¹.

L'initiative en était venue de Nice elle-même. On doit beaucoup, salésiennement parlant, à une famille niçoise, qui a désiré, puis voulu, puis consolidé cette Institution Don Bosco, la famille Michel, encore présente dans l'Œuvre, et qui, sans interruption jusqu'à nous, lui a manifesté de toutes les façons son attachement. Il serait toutefois injuste de n'y pas joindre d'autres noms, les Levrot par exemple, également chers à Saint Jean Bosco.

1. Ceci est écrit en 1959.

Mais si Don Bosco est venu à Nice, on le doit à un avocat de cette ville, Ernest Michel.

Il y existait une « Conférence Saint-Vincent-de-Paul ». Comme toutes ses pareilles, son but était le culte de Jésus dans les pauvres, idéal proche du salésianisme. Cette « Conférence » ayant périclité, pour en éviter la disparition, Ernest Michel, qui en était le président, pensa à un sauveur tout désigné, Don Bosco. L'évêque de Nice trouva l'idée bonne. Il alla lui-même à Turin pour proposer à Don Bosco de prendre la relève (1874). Proposition aussitôt acceptée. Après un voyage d'enquête, un an plus tard (21 novembre 1875), Don Bosco inaugurerait la première Maison Salésienne de France, qu'on baptisa : « Patronage Saint-Pierre ». Débuts plus que modestes. On n'en avait jamais affronté de pareils. Comme d'habitude, pas un sou vaillant. Mais aussi, comme d'habitude, l'intrépide foi de l'apôtre. « Dieu ne manque jamais à sa parole. » Sur cette certitude, Don Bosco prévoit aussitôt des classes, un orphelinat, des ateliers, une chapelle...

— Nice nous témoigne une grande sympathie, disait-il, la presse est chaleureuse, les bienfaiteurs ne nous manqueront pas...

C'était voir juste, une fois de plus. Et peu à peu l'Institut prend pied, se développe, s'installe sur un grand terrain (qu'il achète) et nécessairement commence à y bâtir...

C'est là, nous le savons, une vocation salésienne.

Certes les difficultés, les menaces même ne lui manquent pas. Ses prêtres sont des Italiens, on

les soupçonne, on les critique. Ils se découragent... Don Bosco revient et rend l'espérance (c'était sa seconde nature). Il prêche, émeut, se fait des amis influents, insuffle la vie à l'Œuvre naissante, repart, mais de loin ne cesse de veiller sur elle, y revient au moindre danger, reçoit des offrandes, bénit, gagne tous les cœurs — et, par là même, la partie. Nice l'aime et il aime Nice. C'était sa première Œuvre en France. Il lui garda toujours une singulière affection. Il y fit des miracles!... Son souvenir y est resté si vif qu'on raconte sur ses séjours quantité d'anecdotes. N'y tomba-t-il pas dans l'eau du Paillon ¹? Ramené sur le bord, mais trempé jusqu'aux os, il se mit au lit, faute d'avoir une soutane de rechange, et il y attendit patiemment que séchât celle qu'il avait sur le dos en tombant. Car la Communauté, non plus que lui, n'en avait de rechange...

Toujours gai, à cette nouvelle, il s'écria :

— Cette maison est parfaitement salésienne! On y est pauvre...

Bonhomie, joie, entrain, mots frappants, don de soi, familiarité discrète, il n'est rien en lui qui ne plaise, qui n'attire, qui ne reconforte sans en avoir l'air, qui finalement ne conquière. Nul pays mieux que ce Midi de la France n'était fait pour être séduit, et il le fut si bien qu'il l'est encore. C'est un miracle prolongé, le miracle de la survie. Nice ainsi accueillit si bien Don Bosco qu'on a pu dire justement qu'elle-même « en avait fait don à la France ».

1. Le petit cours d'eau (fleuve minuscule) de Nice.

Ce n'est pas là une parole en l'air.

Car ce fut aussi par Ernest Michel que Don Bosco put atteindre Marseille, et Dieu sait si Marseille avait besoin de lui!...

Don Bosco y est signalé par cet homme de bien au clergé soucieux de protéger l'enfance tellement menacée dans cette ville.

Il arrive bientôt (1877) et, un an après, ouvre sa Maison Salésienne. Elle pousse comme ses pareilles, rencontre ses difficultés, peine contre elles, trouve du secours, grandit peu à peu... Et ce fut l'*Oratoire Saint-Léon*.

Six ans plus tard, il fonde le premier noviciat des Salésiens en France, à côté de Marseille, à Sainte-Marguerite.

Et entre-temps, il prend en charge de nouveaux établissements religieux qui périclitaient. Près d'Hyères, à la Navarre, pour les garçons, un orphelinat agricole, et à Saint-Cyr-sur-Mer, un orphelinat pour les filles, Saint-Isidore. Ces nouvelles conquêtes avaient été précédées d'un de ces songes prémonitoires qui, l'étonnant toujours, ne trompaient jamais Don Bosco (1877-1878). Ces songes, il les gardait longtemps en lui, d'habitude, jusqu'au jour où, réalisés, il les dévoilait prudemment à ses proches. C'est ainsi que, dans son sommeil, il avait vu exactement le site et l'édifice du futur noviciat de Marseille, trois ans avant de les reconnaître sur place, quand on lui offrit la « Villa Pastré ».

Car, sa popularité augmentant, les amitiés, les dons affluaient vers lui en Provence. C'est pour-

quoi il y revenait fréquemment, désiré de tous et surtout des malades. On l'aimait, et on espérait en lui. On lit, çà et là, de cette immense popularité d'émouvants témoignages... « La ville de Marseille est bouleversée. Chaque jour amène un nombre plus grand de visiteurs... ¹. » « ... Nous n'apprendrons rien de nouveau à nos lecteurs en leur disant que Don Bosco est un miracle perpétuel de zèle et de charité. Il n'y a pas lieu de s'étonner si, malgré les difficultés qu'il éprouve à parler notre langue, il a tenu en suspens l'auditoire nombreux venu pour l'écouter. Il parlait vraiment le langage du Ciel ². »

Car, en France comme en Piémont, devant les plus grands auditoires et les plus difficiles, il ne craignait pas de prêcher.

Fides intrepida!... Certes, son français aurait dû, surtout en Provence, tant il rappelait un patois, provoquer le sourire. On y est moqueur. Eh bien, non! au contraire. On se précipitait à ses sermons, et là, ce qu'il disait, et qui venait de l'âme, sa présence, qui était une âme, sa simplicité, qui le montrait bien, faisaient oublier ce langage familier, fautif, pittoresque, dont cependant le sens allait au cœur, parce qu'il exprimait sans éloquence, l'éloquence secrète de la sainteté.

Et puis, il guérissait. Il a toujours été grand guérisseur. Il a tellement guéri qu'on y croit à peine. Mais il faut y croire. Les témoins étaient là, et ils

1. Don Caglièro (lettre).

2. *La Gazette du Midi*.

ont parlé, ils ont écrit. On a des preuves... Lui disait : « Je n'y suis pour rien. Priez, ayez la foi, la Madone fera le reste. » Et la Madone le faisait. C'était son enfant de prédilection.

Aussi pouvait-il se porter aux actes les plus téméraires, en fait de guérison. N'alla-t-il pas jusqu'à remettre sur pied un malade dans une pension protestante de Cannes, sous les yeux stupéfaits des assistants. Malgré sa modestie, il dut éprouver (il me semble) une satisfaction particulière... Il avait ses saintes malices...

Présence, guérisons, parole, trois moyens de toucher les cœurs, immédiatement et à fond. Ses moyens à lui. Aussi comprend-on les poussées d'un enthousiasme insolite. Car la Provence, plus mesurée qu'on ne le dit, ne s'enflamme qu'à bon escient d'une flamme qui dure. Ses vrais élans vont volontiers à la grandeur, et ici la grandeur, c'était la sainteté.

« ... Le séjour de Don Bosco à Marseille, écrit un Salésien, Don Bologne, est vraiment merveilleux à raconter. Tout le monde le considère comme un saint. Les gens stationnent dans nos corridors, le long de la journée, dans l'espoir qu'il leur donne une bénédiction... »

... Il la donnait, il la donnait. Et il bénissait des foules entières. C'était s'offrir soi-même; on ne bénit pas sans s'offrir. C'est ce que demandent les âmes qui cherchent des bénédictions. Alors, quelle fatigue!... A la fin, le pauvre, il était à bout. Il l'avoue lui-même... « Je n'en puis plus, écrivait-il. Et cependant, il faut que je m'arrête, il faut que je

parle ici, puis là-bas. Ils construisent à la Navarre. Nice appelle au secours. Et il faut aller de l'avant. Que Dieu nous aide et qu'il soit béni partout et en tout!... »

Par bonheur pour lui — et pour sa santé — il y avait des lieux d'accueil, ceux des amitiés personnelles, qui le mettaient relativement à l'abri de cette immense avidité des foules.

L'un des plus chers, des plus précieux, des plus tendres (et l'on verra pourquoi j'emploie ce mot), il le trouvait chez le comte Colle, à Toulon.

Il avait fait sa connaissance en 1881. Ce fut l'un de ses plus grands bienfaiteurs, et peut-être le plus généreux. Chaque fois que l'impécunieux Don Bosco se trouvait à court, il passait la frontière et venait frapper chez le comte Colle. Et jamais en vain. Celui-ci lui versa je ne sais combien de millions, de vrais millions de ce temps-là. Une fois, d'un coup, cent cinquante mille francs, de la main à la main, soit bien une trentaine de millions, de nos jours.

Mais Don Bosco, dans cette pieuse maison, avait trouvé mieux. Il y avait là un enfant, un de ces enfants tel qu'il les aimait, un de ces enfants qu'on dirait précoces dans la vie de l'âme. Malade malheureusement, et dont on pressentait que ses jours, sur la terre, étaient comptés.

Or, qui mieux que le Saint eût pu le pressentir ?

Cet enfant, Louis Colle, il nous apparaît un peu comme un double, un reflet, du petit Dominique Savio dont nous parlerons en son temps. Vers ces délicates natures, Don Bosco se sentait aussitôt

attiré. L'intelligence fine, la douceur, la bonté et, pour émouvoir la pitié, la fragilité de la vie, c'étaient autant de charmes chez cet adolescent qui, voué à la mort, de la vie déjà ne conservait plus que le contact secret avec son âme¹. Il en avait toute la pureté, toute la transparence. Les siens l'aimaient avec une triste tendresse. Don Bosco s'attacha à lui, qui s'attacha à Don Bosco. Une seule visite suffit pour que se créât cette paternelle et filiale amitié. Les ultérieures relations de l'adolescent et du Saint se situent toutes sur les confins de l'outre-tombe, mais elles y garderont la nature même des relations que l'on a d'âme à âme en ce monde. Louis Colle et Saint Jean Bosco, après la mort de l'adolescent, se revoient et conversent. Cela fait rêver. Mais de quoi parlaient-ils, sinon de l'au-delà, de la vie éternelle?... Je pense à ces dialogues célestes que saint Augustin, à Ostie, avait avec sa mère, quelques jours avant la disparition de celle-ci... « A l'approche du jour où ma mère, raconte-t-il, allait sortir de cette vie — ce jour, Vous le connaissez et nous l'ignorons — il arriva que nous nous trouvions seuls, elle et moi, appuyés à une fenêtre d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison où nous habitions en ce temps. C'était à Ostie, sur le Tibre... Nous causions donc seuls, avec une grande douceur, « oubliant le passé pour nous « élancer vers le futur ». Et tous deux nous cher-

1. Louis Colle mourut le 3 avril 1881. Don Bosco eut à peine matériellement le temps de le connaître. Mais l'enfant mort ne le quitta plus guère.

chions, à la lumière de la Vérité, qui est Vous-même, quelle devait être cette vie éternelle des Saints, « que l'œil n'a pas vue, que n'a pas entendue l'oreille et que le cœur de l'homme ne saurait comprendre ». Et avec avidité nous ouvrons les lèvres de notre âme aux courants célestes qui jaillissent de Votre Source — qui est la Source de la vie — pour en prendre un peu et nous y baigner, afin d'atteindre à quelque idée d'une si grande chose... »

Là-bas, la mère avec le fils, ici le fils avec le père.

Il semble que se soit formée, entre le vieil homme et l'adolescent, une de ces associations de cœurs peu communes où le plus jeune guide le plus vieux. Car, après la mort du malade, d'extraordinaires visions vinrent visiter Don Bosco. Sauf une, la dernière, celui-ci les a racontées. C'étaient des rencontres comme de vivants. Les deux amis se retrouvaient. Tantôt, Don Bosco voyait Louis Colle, au moment où il confessait, radieux et jouant dans un jardin, tantôt pendant la messe, agenouillé au pied de l'autel, près de lui, tantôt familièrement dans la sacristie, ou bien sur le quai d'une gare...

« Visions, disait le Saint, qui ne duraient que le temps d'un éclair, mais d'une splendeur si éblouissante que je serais tombé évanoui, si elles avaient duré davantage... »

A Paris, lors de son voyage fameux, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, il célébrait la messe. Et il donnait la communion. Soudain, l'enfant lui apparut. Saisi par cette présence, ébloui, il s'arrêta de distribuer l'hostie aux fidèles, et resta

séparé de tous dans sa vision. On ne put l'en sortir. Il n'était plus là. Il fallut appeler un autre prêtre qui officia à sa place.

Mais toutes ces apparitions apportaient un signe d'En-Haut, un message. A Hyères, l'année de la mort de l'enfant, celui-ci apparut à Don Bosco pour lui désigner un pays d'Amérique où fonder des Missions salésiennes. Ce que fit le Saint, et on se rappelle avec quel succès...

Dieu sait si Don Bosco a souffert dans sa vie! D'autres eussent appelé cela un enfer. Mais ce n'était pas pour lui un enfer. Car, alors qu'il vivait encore sur la terre, il y reçut, parmi les soucis et les peines que lui donnaient les enfants de misère, la visite de ces enfants du Paradis...

Angéliques satisfactions.

Mais il en a eu aussi d'autres vers la fin de son existence. Car cet humble parmi les humbles, si souvent et si douloureusement combattu, reçut des accueils triomphaux dans sa vieillesse.

Et ce fut en France d'abord. Marquons ici notre satisfaction.

La France, nous venons de le voir, il la connaissait déjà, mais par le Midi. Il avait poussé, hors de la Provence, un peu vers Toulouse, un peu vers Lyon. Mais en France, il y a Paris et, sans Paris, on n'a jamais vraiment pour soi toute la France.

Il le savait. Il y pensait beaucoup, et il se disait que son Œuvre devait s'établir, pour le bien de Dieu, dans la ville la plus remuante, par certains

côtés la plus dangereuse, et cependant la plus ouverte aux nobles idées qui fût en Europe. Une ville où tout naturellement miroite, rayonne, fût-ce le plus petit caillou, et vers laquelle les regards se portent, les oreilles se tendent, tant et si bien qu'une voix qui y parle se fait aussitôt entendre partout dans le monde.

Un centre d'échos, un point singulièrement vibrant d'émissions.

Don Bosco savait donc qu'il lui fallait Paris. C'était là que devait parler sa charité.

L'occasion lui en fut donnée par cette terrible charge assumée à Rome pour l'édification du Sacré-Cœur. C'est ainsi qu'un besoin d'argent le décida à partir, une fois de plus, pour un long et pénible voyage.

Il avait alors soixante-huit ans, mais déjà, il était prématurément bien vieilli. Il n'y voyait plus guère, il n'était soutenu que par de faibles jambes, il souffrait de varices... En somme, un corps usé jusqu'à la corde. Mais une âme intacte, une volonté toujours obstinée et, intérieurement, cette douce illumination qui lui est si particulière...

Le voilà donc qui s'en va, une fois encore, en voyage...

Et le plus extraordinaire voyage, comme jamais il n'en avait fait jusqu'alors. Mais un très long voyage...

Il dura près de quatre mois. Parti de Turin, le 31 janvier 1883, Don Bosco y rentra le 26 mai.

Il pénétra en France, comme d'habitude, par la porte familiale de Nice, et monta vers Paris

par Toulon, Marseille, Avignon, Lyon, Moulins. Montée lente qui dura bien deux mois et dix-neuf jours, puisqu'il n'arriva à Paris que le 19 avril.

De là, il poussa seulement une pointe sur Amiens et sur Lille.

Pour rentrer à Turin, il passa par Dijon et Dole.

A Paris, il séjourna cinq semaines (19 avril-26 mai). Sauf cette brève absence à Amiens et à Lille.

Tel le calendrier de son séjour en France.



Midi mis à part, l'y connaissait-on, et comment ?

De ce Midi conquis d'abord, son nom, depuis la fondation de la maison de Nice, avait pénétré peu à peu plus au Nord. *Le Figaro* avait déjà signalé l'existence et l'utilité de son Œuvre. Les pèlerinages français en direction de Rome passaient souvent par l'Oratoire de Turin, où on les recevait à bras ouverts. Don Bosco faisait, comme on dit, « donner la musique », chanter les enfants, et lui-même haranguait avec bonhomie les pèlerins. « ... La France, disait-il, nous a aidés. C'est à elle que nous devons que cet Oratoire soit tel que vous le voyez aujourd'hui... » On acclamait la France, et les pèlerins revenaient chez eux, enchantés de ce Don Bosco, si bon à regarder, si souriant, si simple, et si émouvant à entendre...

Il résultait de ces passages des amitiés et un commerce épistolaire dont la lecture indique bien

que déjà, au-delà des Alpes, Don Bosco avait su conquérir largement les cœurs. On lui écrivait beaucoup. Des évêques lui demandaient de venir fonder des Institutions salésiennes dans leurs diocèses. Spontanément, son nom évoquait un Saint populaire, très cher aux Français, Saint Vincent de Paul. Heureux signe! Présage encourageant pour son futur voyage! Car quel était son but, si ce n'est la nécessité de remuer, par un immense élan de l'âme populaire, non seulement les foules, mais aussi les plus hautes classes de la société, plus difficiles à atteindre, à émouvoir, à conquérir. Or, en fait, tout le monde l'attendait. Sans qu'il le sût, l'unanimité s'était déjà faite. Mais personne, et lui tout d'abord, ne prévoyait l'émotion extraordinaire, l'élan, le rassemblement des foules, la poussée de foi, que sa présence, cependant si modeste, devait provoquer partout où la vue de ce « pauvre curé de campagne » allait étonner, attendrir, enthousiasmer grands et petits, riches et pauvres, croyants et incrédules. Car personne n'y échappa.

Pourtant, avant que se décidât le départ, Don Bosco en avait entendu des conseils de sagesse!...

« Vous allez à Paris quêter pour Rome!... Si votre Sacré-Cœur demeure inachevé, faute d'argent, avez-vous pensé qu'à Paris, le leur, ne l'est pas moins, et qu'ils y ont déjà englouti des millions?... Vous arriverez mal... Les Français, naturellement, donneront tout d'abord à leur église. Car, enfin, la rénovation de ce culte, ne vient-elle pas de chez eux?... »

A quoi Don Bosco répondait :

— C'est bien mal connaître la France. Il n'est pas de nation plus généreuse...

Toujours cette confiance dans le cœur humain, cette prédilection pour l'espérance. En fait une inexplicable sagesse qui passe toutes les sagesse. Dieu dans l'âme des saints ne parle jamais comme parle l'homme...

Don Bosco, qui avait la grâce de pouvoir entendre en lui cette Voix, ne se trompait pas, en jouant dans cette aventure, courageusement, le jeu du succès.

S'il se trompa, ce fut sur l'ampleur de sa réussite.

Car, dès les premières étapes, un extraordinaire élan se manifesta.

A Avignon, ce fut une ruée dès la gare. En ville, la foule courait derrière la voiture. Au départ, une multitude en délire et de regrettables excès. On le presse, on le pousse. En vain ses amis l'entourent, l'escortent. Ils sont bousculés. A coups de ciseaux, morceau par morceau, on taillade sa pauvre soutane, on lui coupe des mèches de cheveux. Il arrive à peu près en chemise à la gare. Il faut vite aller chercher une autre soutane. Don Bosco doit attendre, pour pouvoir la mettre, que le train soit en marche...

Trop d'enthousiasme sans doute, mais heureux temps quand même dans ma vieille ville natale, dont je souhaiterais qu'aujourd'hui, si un Saint passait dans ses murs, la ferveur, même un peu profane, fût aussi vivante qu'alors!...

Les Lyonnais, d'ordinaire plus froids, ne firent

guère moins que les Avignonnais. Dès qu'ils apprenaient que le Saint allait dire une messe, les églises se remplissaient. On encerclait, on ralentissait et on arrêtait le coupé de ses hôtes, qui le transportait. (Il est devenu chez ceux-ci comme une sorte de relique.) « Mieux vaudrait voiturier le diable que conduire un Saint comme celui-ci », disait le cocher, irrité par la violence de la foule. L'ardeur populaire était telle qu'un dimanche il fallut, à Saint-François-de-Sales, barricader la porte de la sacristie, pour contenir la poussée de la multitude qui enfonçait tout.

Paris, but essentiel du voyage, marque le sommet de son crescendo ininterrompu.

A la réflexion (mais la réflexion n'est qu'humaine) on a pu s'étonner de cette explosion d'enthousiasme, qui, même aux plus optimistes d'alors, était inattendue, du moins avec de tels éclats. Bien au contraire, on aurait dû craindre un échec. Car l'Italie officielle venait justement de passer au camp de l'Allemagne et de l'Autriche en signant le fameux traité de la Triplice. Et Don Bosco était un Italien. Conséquence fatale, son pays n'avait pas bonne presse chez nous. Or, chez nous, par surcroît, le pouvoir était nettement et étroitement anticlérical. Ainsi donc, Italien et prêtre, Don Bosco affrontait des difficultés redoutables. C'était son destin d'en arriver là, où qu'il fût. Mais c'était aussi son destin de passer outre, malgré les obstacles. Et en fait, ici, il n'eut pas à faire d'effort pour les abattre. Ils n'existèrent plus dès qu'on le vit.

Cela aussi, on peut l'appeler un miracle...

Paris, si chatouilleux sur le fait national, Paris creuset dangereux des révolutions, accueillit l'apôtre des pauvres avec une ferveur, si possible, plus vive encore que l'extraordinaire chaleur dont la flamme l'avait escorté tout le long de sa route. Le bruit s'en était répandu.

C'était, précédé de cette rumeur grandissante, qu'il arriva donc à Paris.

Il y fut le 19 avril, et s'installa dans une famille parisienne amie, les de Combaud, au 34, avenue de Messine. Mais il alla siéger, tous les après-midi, rue de la Ville-l'Évêque, chez les Oblates du Sacré-Cœur. Ceci pour soulager ses hôtes du déferlement de la foule, qui aussitôt se déchaîna.

Allait-il décevoir ?

Tant de renommée à l'avance crée généralement une image trop idéale de celui qu'on attend sans le connaître. Un mot courait depuis la Provence et depuis Lyon, un mot fascinant, redoutable : « C'est un saint », disait-on. Un saint?... N'est-ce pas beaucoup dire?... Les uns ne demandent qu'à croire, les autres qu'à douter. Il suffit d'un rien pour que l'un l'emporte sur l'autre. Ce rien, qu'est-il ? Un impondérable... Et n'arrive-t-il pas que la sainteté la plus authentique passe d'abord inaperçue aux yeux du vulgaire?...

Or, Don Bosco était la sainteté même, il est vrai, mais qui se présentait sous un aspect si banalement pareil à l'aspect de n'importe quel curé de campagne qu'il risquait de ne pas attirer singulièrement l'attention des foules sur lui. Ah ! il ne payait

pas de mine ! Des témoins l'ont dit, l'ont écrit, et nous avons de lui quelques portraits qui ne démentent pas ces témoignages. De nombreux portraits, et bien plus encore des photographies. Il se laissait facilement photographier ou peindre, soit seul, soit en compagnie, dans des groupes. Et on le lui a reproché. Mais il répondait : « C'est un bon moyen, non pas de me faire connaître, mais d'intéresser les gens à mon Œuvre... » Il avait raison.

De même pour ses biographes, comme le docteur d'Espiney, qui le premier écrivit en français un *Don Bosco*, remarquable succès de librairie, puisqu'il tira à cinquante mille exemplaires, en peu de mois. Connaître Don Bosco, c'était, pour Don Bosco, connaître avant tout ce qu'il construisait pour le bien de Dieu.

Mais l'homme est ainsi fait qu'il va d'abord à l'homme. Spontanément, avant même de penser à l'œuvre, il court à la personne, avec toutes les exigences préalables, soit du dénigrement, soit de l'amour.

Pour Don Bosco, c'était un désir de l'amour qui entendait se justifier pleinement par le fait si démonstratif de la présence même. L'homme prétend d'être satisfait.

Or, il risquait, ici, de ne pas l'être.

Pauvre Don Bosco ! à le voir, il ne pouvait qu'inspirer cet étonnement de la déception qui ne pardonne guère, ou, ce qui est pis, parfois le sourire. Le premier mouvement c'était de s'écrier : « Mais il est comme tout le monde ! un brave curé italien tout au plus !... »

Évidemment.

J'ai pourtant, là, un portrait, sous les yeux, qui date justement de ce voyage. Et un portrait assez terrible. Ah! ce n'est pas ce banal curé de campagne dont on nous rebat les oreilles. Car, s'il s'est montré tel aux Parisiens, je crains qu'il ne les ait quelque peu effrayés...

Quel témoignage! Et il fait mal à voir, si on le regarde longtemps, si on le regarde comme on peut le faire, comme on le fait toujours, pour un simple visage d'homme.

Car le sien, là, est vieux, il est usé. Vieux d'une inconcevable vieillesse, usé d'une usure infinie. Certes, le front reste puissant, un front large, carré. La chevelure est encore drue, brune. Les os soutiennent des traits bien reconnaissables. Mais quel poids sur leurs longues rides, quels sillons à travers ce front ravagé, et, de chaque côté de cette bouche bonne, mais si fatiguée, quels plis tombent, tirés en bas moins par l'âge, peut-être, que par une irréparable lassitude! La peau, boursouflée par un mal qui secrètement couvre tout le corps (on le sut plus tard), la peau déforme, attriste ce très vieux visage. Les yeux eux-mêmes, ces yeux enfoncés et cachés sous l'os frontal proéminent, sous les noirs sourcils broussailleux, les yeux las ne laissent passer qu'une faible lumière, celle d'un regard presque aveugle.

Mais, malgré le voile d'une cécité commençante, cette lueur a un sens, et un sens accordé à ce masque douloureux, marqué par le temps et surtout tourmenté par les épreuves. On dirait que,

sur tout ce visage tellement humain, pèse l'antique misère du monde. L'homme qu'il présente, qui se tient derrière, sait ce qu'est la souffrance, la sienne, certes, mais bien plus encore — et c'est là sans doute le secret profond de ce masque — la souffrance de tous les autres, qu'il a assumée, qu'il a mise en lui, qu'il conserve pour qu'eux au moins aient sur cette terre moins de peine à vivre et, dès lors, une vue possible du ciel pour leur mort.

Ce visage-là on le connaît peu. Et, à en juger d'un coup d'œil banal, il semble qu'il doive inspirer la pitié, non l'enthousiasme. Peut-être!...

Mais abaissons les yeux et regardons les mains. Car on les voit les mains, sur ce portrait. Deux grandes mains croisées qui reposent, tranquilles. Chacune retombe un peu sur un bras, et je ne sais si je m'abuse, mais ce sont plus que des mains d'ouvrier — cet ouvrier qu'il fut, ce probe, ce puissant ouvrier de la vie. Elles sont plus, elles sont autre chose. Elles sont des mains longues, tendres, spirituelles, des mains qui ont senti la douleur de l'homme et sa joie, qui ont compris ce qu'est le contact des blessures ouvertes, qui ont accueilli, modelé, imposé des pensées, qui ont espéré, attendu, façonné, accompli, et qui, là, au repos, ont l'air de garder le silence, elles, si éloquentes!...

Et je me dis que ces mains-là, qui sont d'un homme, pris vraiment dans l'argile humaine, cachent dans leur paume un cœur invisible, et que toute cette misère imprimée au visage pourrait s'illuminer pour peu qu'elles s'ouvrirent.

Oui, s'illuminer, disparaître, et céder la place au sourire, au plus simple, au plus tendre sourire, celui que la bonté, sous ce dramatique visage, tient en réserve pour d'autres douleurs dont il va falloir apaiser, en souriant, le mal, ce mal qu'on ne peut soulager qu'en le prenant en soi, quand on n'a que la sainteté pour remède... Passons donc au-delà du masque, voyons ce qu'il cache sous sa lassitude. Toutes les consolations qui sont là, intactes, l'indulgence, la guérison, la joie elle-même, puissances latentes de la charité qui n'attendent qu'une occasion pour illuminer rides et cicatrices sur cette figure de saint...

Alors on comprend tout, l'émotion, l'espoir, la ruée. Dieu parle par cette misère à tant de misères qui sont dans l'attente. Et, dès que s'ouvrira la bouche, la face douloureuse s'épanouira, sera transfigurée. Ce ne sera plus nous qui aurons pitié d'elle, mais elle qui aura pitié de nous.

Tout ceci, il nous est possible de le dire, nous, trois quarts de siècle plus tard. Le recul permet de voir bien des choses qu'on n'aperçoit pas — ou à peine — quand on a l'œil dessus.

Certes, alors, plus d'un parmi ceux qui purent approcher le Saint vit — ou entrevit — ce qui nous est clair et nous bouleverse. Mais la plupart des gens, emportés par l'attrait d'une présence dont tant de témoins ont écrit qu'elle avait une séduction irrésistible, la plupart des gens virent en Don Bosco l'envoyé de l'espoir, le médiateur attendu, le dispensateur providentiel de la guérison et de la grâce. Ainsi, ils purent ignorer, par

enthousiasme, ce que tant de dons exigés de lui comportaient de poids, imposaient de fatigues surhumaines.

D'autant qu'il s'efforçait toujours de n'être que lui-même, c'est-à-dire, de son naturel, la simplicité et la bonhomie incarnées.

Cette sainteté déjà proclamée par les foules, il était bien trop humble pour en concevoir la pensée, et encore plus pour y croire, encore qu'il se sût l'objet de grâces, de visions et d'extraordinaires devoirs qui ne pouvaient descendre que du Ciel.

Il fut donc, en dépit de tout — et profondément selon son désir — messager d'espoir, de bonheur, de joie...

Instruits par les péripéties d'un voyage fort mouvementé depuis le Midi de la France, les amis parisiens de Don Bosco organisèrent avec précaution son séjour dans la capitale. Amis riches — aristocratie, bourgeoisie opulente — furent ses hôtes, ses propagandistes, ses bienfaiteurs. On a pu prétendre qu'ils l'avaient « chambré », sans qu'il s'en trouvât personnellement trop malheureux. C'est bien vite dit. Qu'il ait répondu à leurs bonnes grâces, qu'il ait utilisé leurs influences, et qu'il ait accepté de passer du temps avec eux, c'est exact. Mais que venait-il faire? — Quêter pour achever le Sacré-Cœur de Rome. Et qui, sinon ceux qui avaient de puissantes fortunes, eût pu l'aider dans cette quête? — Il n'avait nulle prévention contre la richesse elle-même, mais il ne craignait pas de dire aux riches : « Les pauvres

ont besoin de vous. Supposez qu'ils perdent patience... C'est dans votre poche qu'est votre salut! »

Populaire rudesse qui va droit au but.

Quant à le « chambrer »!... Ils s'en doutaient bien, on ne « chambrait » pas Don Bosco... Ils essayèrent charitablement de le protéger contre les excès d'un enthousiasme accablant.

Sans succès.

Car, à Paris, les mêmes scènes que nous avons vues en province, se reproduisirent, et le concours y étant plus grand, plus serré, Don Bosco y subit des assauts plus rudes, plus renouvelés, plus exténuants.

Car aussitôt on eut ce spectacle imprévu d'une « ville se jetant sous les pas d'un saint ». Jamais on n'avait vu autour d'un prêtre, depuis l'arrivée du pape Pie VII, une foule si vaste, si ardente. Déjà, un bruit court : il fait des miracles!... La presse s'empare de lui. On ne parle plus que de Don Bosco. Il occupe non seulement les feuilles catholiques, mais bien d'autres encore : *L'Univers*, *Le Clairon*, *Le Figaro*, *La Revue des Deux Mondes*, *La Liberté*, *Le Moniteur*, *Le Monde*, *La Gazette de France*, *Le Gil Blas*, *La France illustrée*, et, naturellement, *Le Pèlerin*, *La Croix*. D'où redoublement d'affluence. Il lui devient impossible de satisfaire toute cette foule.

« Devant la maison de la rue de la Ville-l'Évêque où il est descendu, des files d'équipage stationnent tout le jour depuis une semaine. Les plus grandes dames le supplient de faire pour elles

et pour leurs proches les miracles qu'il accomplit aisément, dit-on... » (*Le Figaro.*)

Et *Le Pèlerin* :

« ... On racontait, on fabriquait même des miracles... Les dames du grand monde couraient sur les traces du Saint, qui ne s'occupe pas des suffrages du monde, qui ne prépare pas plus les paroles qu'il prononce à la Madeleine que ce qu'il dit à un mendiant, qui donne autant de temps à ce dernier qu'à un prince, s'il doit le bénir... »

Autant de temps?... Mais où le prend-il?... Où donner de la tête?... De tous les côtés à la fois, ce temps, on le lui arrache, on le lui déchire. Car, à l'affluence des foules, voilà que s'ajoute aussitôt un déluge de lettres. Il faut organiser, protéger cette vie. On essaye...

Six secrétaires dépouillent ce courrier énorme. Ils répondent le plus possible, mais non pas à tous. Ils sont trop! Il faudra attendre Turin pour liquider ce qui va rester en souffrance...

Quant aux visiteurs!... Comment recevoir tout ce monde?... Don Bosco cependant se lève très tôt, à 5 heures, se couche très tard, à minuit. Exténué. A 6 heures commencent les visites. Puis, il s'en va dire des messes, tantôt dans une paroisse et tantôt dans l'autre, guetté partout à la sortie, assailli de questions, poursuivi de requêtes, enveloppé de supplications, de prières... On veut lui parler, le toucher, le voir tout au moins...

Avenue de Messine où il habite, et rue de la Ville-l'Évêque, chez les Oblates, les dames se chargent du service d'ordre. On distribue des

numéros! Chacun son tour!... Cela ne va pas sans à-coups...

A Paris, comme ailleurs en France, ses messes font surgir des multitudes et, comme ailleurs, la presse, l'ardeur, l'audace même des fidèles se manifeste avec une violence quelquefois inquiétante. Là aussi les ciseaux entrent en scène.

Cependant, Don Bosco garde la tête calme. Il fait ce qu'il a à faire du mieux qu'il le peut, et ce n'est pas toujours facile. On l'arrête partout, dans un escalier, dans une antichambre, sur un parvis, à la porte d'une sacristie, dans la rue. Lui, il va. Il officie, il prêche. On le voit, on l'entend, il fait communier, à Notre-Dame-des-Victoires, à la Madeleine, à Sainte-Clotilde, à Saint-Augustin, à Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, à Saint-Thomas-d'Aquin, à Saint-Sulpice... J'en oublie peut-être...

Mais ce n'est pas tout. Il y a encore tous les établissements religieux qui le réclament. Il répond toujours à leurs souhaits. Où prend-il le temps de tant de visites? Car on le voit à *Stanislas*, au *Carmel*, aux *Oiseaux*, au *Cénacle*, à *Notre-Dame-de-Sion*, à *Saint-Thomas-d'Aquin*, aux *Dames du Calvaire*, au *Sacré-Cœur*, à la *Visitation*, aux *Incurables*, chez les *Lazaristes*, les *Bénédictins*, les *Assomptionnistes*, les *Dominicains*, chez les *Petites Sœurs de l'Assomption*, à la *Société Saint-Vincent-de-Paul*, au *Grand Séminaire de Saint-Sulpice*, et j'en passe, là aussi, fort probablement...

Partout, il écoute doléances, souhaits, cas de conscience, appels au miracle. On l'arrête et on le retient dans la rue. Il essaye d'avancer, on

insiste et il cède. Comment refuser une charité qui l'inonde?... Aussi arrive-t-il à tous ses rendez-vous, malgré lui, toujours en retard. Il s'est laissé prendre... Chaque peine émeut son vieux cœur aimant, chaque geste d'imploration lui inspire un mot qui console, chaque détresse un mouvement de charité. Ce Saint annoncé, attendu, c'est vraiment un saint, mais de plus un saint qui est là, visible, tangible, présent. Un saint qui accueille, qui comprend, qui touche les âmes, qui se laisse toucher par elles, qui soulage, qui guérit même à l'occasion, qui bénit d'une main attendrie, paternelle...

Comme toujours, s'il parle, il va au fond des cœurs. Et pourtant, là comme toujours, son mauvais français, son accent, sa modeste éloquence mettent encore une fois à l'épreuve les oreilles les plus délicates, les esprits naturellement les plus caustiques. Mais il est là. Il est là, tout seul. Que voit-on? — Une pauvre soutane, une vieille figure. Pourtant que de moyens!... Pour la persuasion, il a son amour inlassable des hommes, pour soutien, le Ciel, et pour son désir de sauver les âmes, son âme elle-même qu'on voit...

Or, tout cela contient une telle puissance communicative que tout passe de ce qu'il dit dans l'esprit de ceux qui l'écoutent...

Aussi que d'incidents, de paroles touchantes sur son compte!...

A l'*Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs*, il s'apprête à dire la messe. Foule énorme. Quelqu'un veut entrer et ne le peut pas. Il s'en étonne.

« Que se passe-t-il ? » Alors, une femme du peuple lui explique pourquoi il y a tant de monde dans l'église. « On est venu pour entendre une messe, la messe des pécheurs, et c'est un saint qui va la dire... »

Un saint ! Eh oui, un saint canonisé par la voix populaire cinquante ans avant que Rome le fît légalement. Divination des foules précédant la prudence, l'antique sagesse de l'Église.

Un saint ! mais que demande-t-on avant tout à un saint, si ce n'est d'aller tout de suite au plus pressé, au miracle ? Et quel miracle est plus urgent que celui de la guérison ?

Guérisseur il l'était, mais il se défendait de l'être, du moins lui, personnellement. Il disait : « Priez avec moi. Et adressons notre oraison à Celle qui écoute bien, qui comprend, qui a compassion, Notre-Dame Auxiliatrice. C'est ma répondante au Ciel. Elle fera tout. Moi, je ne puis que l'implorer... »

Car il exigeait l'union des prières, une collectivité totale d'orants, un appel unanime à la Sainte Vierge et à Dieu, au chevet du malade.

Il guérissait donc. Sur ce fait on a inventé, mais à ne compter que les cas certains, appuyés sur de véridiques témoignages, nombreuses sont les guérisons, surtout d'enfants, d'adolescents. Le P. Auf-ray en rapporte plusieurs dûment contrôlées, et il n'y met aucune complaisance. Son information est d'autant plus sûre qu'il n'hésite pas à citer, à propos des pouvoirs de Don Bosco en matière de

thaumaturgie, ce qu'il appelle « les ratés du Saint ». Car Don Bosco n'a pas guéri tous les malades qu'on lui présentait.

Échecs? — Non pas. Car c'était plus et autrement qu'en guérisseur qu'il opérait. C'était en voyant. Devant le malade, il voyait. Il voyait le corps étendu dans sa misère, pour lui objet de pitié et d'amour. Mais c'est à l'âme qu'il allait ensuite, à travers ce corps torturé. Surtout à l'âme et à son destin. Il portait son regard vers l'avenir de la créature souffrante, et savait alors avec certitude laquelle valait mieux pour elle de la vie prolongée ou de la mort. Si la vie eût risqué d'entraîner la perte de l'âme, si la mort pouvait ainsi la sauver, il n'interposait pas entre celle-ci et l'être en péril ses puissances de guérison. Ceux qu'il ne sauvait pas ne devaient pas être sauvés de la tombe. Car la tombe prenait leurs corps, mais elle écartait de leur âme les perspectives d'une vie terrestre qui risquait de la perdre... Avant tout l'éternel. Et c'est en vue de l'éternel qu'il exerçait toujours sa charité. Ici, elle laissait mourir qui devait mourir pour renaître en Dieu.

Voyance et choix. Fonctions surnaturelles, et de quel poids sur l'âme!... A voir profondément la valeur de ses actes, il guérissait toujours, soit le corps chez l'un, soit l'âme chez l'autre. Sa charité répartissait une double miséricorde suivant la nature de chaque destin dévoilé.

C'est du moins ainsi qu'on peut en juger, à la lumière d'une réflexion toujours insuffisante, puisqu'elle est seulement humaine et que l'explication

des démarches d'un saint relève surtout du mystère.

Quoi qu'il en fût, grande était à ce point l'effervescence que bien peu restaient insensibles à cette émouvante présence de l'humilité la plus pure qui portait en soi le surnaturel. Aussi, que l'Église entière de la capitale en ait été la première émue, cela va de soi. Il en reçut tous les encouragements, toute l'aide.

Nous avons vu dans combien de paroisses il prêcha, il officia, il fit communier les fidèles, combien il visita d'institutions pieuses. Les prélats les plus éminents l'accueillirent, ou allèrent à lui spontanément, même ceux de passage. Ainsi le cardinal Lavigerie lui fit la surprise de l'attendre à Saint-Pierre-du-Gros-Caillo, et d'y présider une réunion où, prenant la parole, il recommanda avec feu à la générosité des fidèles l'Œuvre de Don Bosco, qu'il appela « le Saint Vincent de Paul de l'Italie... »

Cet appel, bien d'autres encore, furent entendus, et non seulement des familles riches, mais encore des pauvres gens. Tous donnaient. Il reçut des billets, de l'or, même des bijoux, à ne plus savoir où les mettre. Même dans la rue, les gens lui tendaient leurs offrandes. Faute de place dans ses poches, ne fourra-t-il pas, un jour, des tas de louis dans le bas de ses pantalons, qu'il avait dû nouer d'une ficelle? Calculée de nos jours, la somme de ses quêtes et des dons reçus s'élèverait à plus de quatre-vingts millions! Une fortune pour ses pauvres fils...

Aussi n'oublia-t-il jamais ni Paris ni la France.

Par gratitude certes, mais aussi par prédilection. S'il y a un Saint qui nous ait aimés, c'est bien lui. Et s'il y a un Saint qu'il faut que nous aimions, n'est-ce pas lui encore ?

Au milieu de cette affluence des foules, se glissèrent aussi bien des curiosités. Il n'y eut pas que des croyants à venir frapper à sa porte.

On y vit, paraît-il, Victor Hugo lui-même...

J'ai prononcé un mot un peu dubitatif — ce « paraît-il » — car le fait a été controversé.

Don Bosco (qui évidemment n'a pas pu mentir) l'a affirmé oralement et par un écrit qu'il dicta, quelque temps après, à son secrétaire. Ce texte existe encore, annoté par lui. De plus, un témoin sûr, un avocat, M^e Boullay, confirma la visite. Lui-même de ses yeux avait vu l'illustre poète, facilement reconnaissable, sortir de chez Don Bosco, rue de Lafontaine, où le Saint se trouvait alors, lui aussi, en visite, chez des apprentis ouvriers. Lors de cette entrevue, le poète, gardant l'inconnu, avait fait profession d'athéisme. Il avait écouté, sans se laisser apparemment convaincre, Don Bosco plaidant pour la foi. Il révéla son nom, la visite finie...

Mais il revint une seconde fois, ailleurs, rue de la Ville-l'Évêque. Il était tard, et cependant l'affluence était grande. Il attendit longtemps avec patience. Enfin, il fut reçu. Alors, il avoua avoir fait, par plaisanterie, profession d'incrédulité. « Je crois en Dieu », dit-il. Et il aurait exprimé le désir de mourir dans les bras d'un prêtre.

Ce qu'il ne fit pas, ou bien ne le put, sa famille

s'y opposant. Il y régnait un incroyant notoire, son gendre Lockroy.

Il n'est pas surprenant, en conséquence, qu'elle ait nié la visite du poète au Saint. Elle en a fourni plusieurs arguments non négligeables. Des arguments concrets. Mais, ne pouvant douter de la bonne foi d'un saint prêtre, dont l'honnêteté malgré tout s'imposait à elle, la famille conclut que cet inconnu, paré d'un grand nom, n'était autre qu'un imposteur.

Don Bosco en aurait été l'innocente victime.

Il se peut... Il serait cependant dommage que cela fût vrai!

Quant à nous, il nous semble inconcevable que Don Bosco, si fin, si pénétrant, ait pu se laisser jouer à ce point par un inconnu, disparu ensuite sans laisser de traces.

Et encore plus inimaginable que ce quidam soit revenu. Il lui eût fallu une belle audace!...

Cependant, à lire prosaïquement l'argumentation contre la visite, on est ébranlé. Mais à relire le récit fait par Don Bosco de l'événement encore tout frais dans sa tête, on subit l'impression du vrai. C'est en somme, contre l'improbable (thèse que soutient la famille) la contradiction du « vécu ».

En tout cas, et quoi que l'on pense, une chose est certaine. C'est que le Saint pria dès lors pour le poète...

* * *

De Paris, Don Bosco ne s'absenta qu'une semaine, pour visiter Lille et Amiens. Mêmes

accueils, mêmes élans, j'allais dire mêmes folies. Mais ne le dit-il pas lui-même? Devant les terribles ciseaux tailladant sa soutane, ne s'écria-t-il pas :

— Tous les fous ne sont pas à Charenton!

Évidemment, avec sa bonhomie coutumière...

Il revint à Paris, le 12 mai, et y resta encore deux semaines.

Puis ce fut le départ. Il rentra à Turin, le 31, après quatre mois d'absence environ.

Dans quel état, on l'imagine!... Pourtant, il repartit pour Frohsdorf, en Autriche, presque aussitôt. On le suppliait de s'y rendre, le comte de Chambord, prétendant au trône de France, y étant fort malade. Il améliora la santé du prince, sans le guérir.

Hélas! Ce lui fut un surcroît d'efforts, une surcharge de fatigue. Le corps céda de plus en plus. La santé devenait de plus en plus mauvaise. Il fallait bien se résigner à prendre des mesures. Don Bosco dut nommer son successeur, Don Rua, dès 1884. C'était, il est vrai, l'homme de son cœur, de sa pensée, le fidèle entre les fidèles. Un prêtre en marche, près de lui et à sa suite, vers la sainteté. La filiation était bonne.

Mais comment croire qu'en ce pauvre corps délabré, cette âme que nous connaissons, et qui restait intacte, allait se décharger de tout ce qui la faisait elle-même sur un successeur, fût-il de son choix? Don Bosco le connaissait bien son état.

On l'avait averti. A Marseille, le docteur Combal consulté (et c'était un grand médecin) ne lui avait pas caché qu'il avait usé de sa vie jusqu'à la corde. Il n'y avait plus de remède, sauf un repos total, et encore s'il en était temps!...

— Voilà, avait répondu Don Bosco, le seul remède que je ne peux prendre. J'ai trop à faire pour me reposer...

Or, ceci se passait quatre ans avant sa mort.

Il en pressentait déjà les approches et il n'en faisait pas mystère. Mais l'espoir, l'annonce du Ciel, loin de le détourner des tâches de la terre, soulevaient encore son vieux corps brisé. Il lui demandait plus qu'il ne pouvait en faire — et qu'il faisait quand même...

Encore un effort! encore un voyage!... Un voyage lointain, hors de son pays, en Espagne...

Il repartit donc encore une fois.

1886. Le printemps, le Midi de la France, et enfin Barcelone.

A trois ans de Paris, l'accueil catalan fut un nouveau triomphe. Toutes les autorités à la gare, quarante landaus, une foule immense. Les rues pleines, les toits couverts, des grappes humaines sur les réverbères... On ne peut que se répéter, car ce que l'on voit en Espagne, on l'a déjà vu et revu partout où l'homme de Dieu est passé. Dès qu'on l'annonce, c'est la poussée humaine. Dès qu'il apparaît, un collectif délire...

Et quels dons! Ne lui offre-t-on pas une colline

pour y construire un sanctuaire au « Sacré-Cœur »?...

A son retour, le Midi de la France fut aussi ardent que la Catalogne. Don Bosco n'épuisait jamais l'enthousiasme.

Par Montpellier, Tarascon, Valence, Grenoble, lente remontée au pays natal à travers autant de triomphes.

Il pouvait se dire : « J'ai longtemps semé, dans les bons terrains et dans les mauvais, et tous ont donné leur récolte. Louons Dieu! je vois la moisson... Il y a près de cinquante ans depuis les premières semailles... »

Il sentait, il savait que le Ciel bénissait son Œuvre.

— Mais, disait-il, là-haut c'est la Sainte Vierge qui m'a écouté... Tout vient d'un *Ave Maria* récité avec un enfant, il y a quarante-cinq ans, dans l'église Saint-François-d'Assise. J'y avais mis toute mon âme...

Une âme cependant inépuisable. Il la ramenait au bercail, et sans doute, malgré les infirmités de son corps, une grande joie éclairait cette âme.

On était en mai...

* * *

Et maintenant, il va falloir compter les mois, les semaines, les jours, bientôt, hélas! les heures... Don Bosco s'en va vers sa fin, la lampe baisse et l'Éternité lentement s'entrouvre...

Mai 1887.

Il avait peu de temps à vivre encore. C'était un vieillard, mais qui portait sur lui beaucoup plus que son âge. Soixante et onze ans, cela compte, certes, mais le corps robuste qu'il avait reçu aurait pu au-delà prolonger sa vieillesse. Nous savons ce qu'il lui avait demandé, ce qu'il en avait obtenu, et qu'il touchait le fond des réserves vitales. L'usure se montrait partout par un accroissement de ses infirmités, la phlébite, l'eczéma géant, l'affaiblissement des yeux... Il traînait sa vie.

Deux points toujours sains cependant, deux restes intacts de jeunesse, la tête et le cœur.

Ni l'un ni l'autre n'avait dit son dernier mot.

Dans la tête était l'obsession d'un acte solennel à accomplir encore. Dans le cœur, le désir ardent de le faire avant de mourir.

Il voulait retourner à Rome, qui serait son dernier voyage, pour y célébrer, dans le « Sacré-Cœur », sa dernière messe romaine.

Dans ce « Sacré-Cœur » qui, sans lui, n'eût été qu'un projet irréalisé, tout au plus une ébauche, et qui maintenant, fini, consacré, debout, lui offrait, de la part du Ciel, un puissant témoignage de satisfaction.

Et il repartit.

Toujours mai, le printemps. Et le 16 du mois, il put dire sa messe. Une messe à l'autel de Marie-Auxiliatrice, naturellement. C'était sa Mère. Et le vieux Don Bosco pleurait. Il pleura quinze fois pendant le Saint-Office. Par moments, la voix lui manquait...

A qui lui demandait la raison de ses larmes, il répondit :

— ... Je revoyais mon premier songe... Ce songe que je fis à l'âge de neuf ans, et qui m'a ouvert mon destin, ce songe où la Mère de Dieu m'est apparue, où je vis des enfants cruels transformés soudain en agneaux, où je questionnai la Vierge présente sur le sens de cette vision, et où elle me dit : « Un jour, en son temps, tu la comprendras... » Eh bien, c'est aujourd'hui, c'est à son autel, que je l'ai comprise, en offrant le Saint Sacrifice...

Ce fut peut-être la plus belle messe de sa vie, la messe du couronnement...

Il retourne à Turin. Le déclin continue.

Mais viennent à lui, dans ces derniers jours de sa vie, d'autres témoignages d'amour à sa personne, et de dévouement à son Œuvre, désormais fortement assise sur la terre. Il sait qu'il a maintenant établi, sur l'Ancien Continent, trente-huit maisons salésiennes, et vingt-six sur le Nouveau. Le douzième convoi de missionnaires prend son départ, et on va s'établir à Quito et à Londres.

Tout ce que l'Église a d'illustre, de grand, lui rend visite. Les évêques ou archevêques de Paris, de Liège, de Trèves, de Malines, de Cologne, et bien d'autres encore, surtout ceux venus des Missions. Les pèlerins défilent. Français, Belges, Canadiens, Allemands, Polonais, Chiliens, Argentins, Brésiliens, que sais-je?...

Et son disciple cher, un de ses enfants de pré-

dilection, gloire de l'Ordre, Mgr Caglièro, évêque en Patagonie, arrive à l'appel d'une voix qui lui a dit : « Tu assisteras Don Bosco mourant. » Entrevue pathétique, étreinte du père et du fils.

C'était le 7 décembre 1887.

Le 3, Don Bosco avait dû renoncer à célébrer la messe. Mêmè se retourner pour le *Dominus vobiscum* lui était devenu à peu près impossible. Il ne sortait guère plus de son oratoire, à côté de sa chambre. S'il faisait quelques pas, on le soutenait.

Le 8, il put pourtant aller au réfectoire, mais ce fut la dernière fois.

Le 16, on lui fit faire une promenade en voiture. L'Archevêque le rencontra, vint à lui, le prit dans ses bras. Ce fut un spectacle touchant de voir le bon cardinal Alimonda serrer le vieillard sur son cœur, celui-là même qu'avaient combattu bien imprudemment ses prédécesseurs.

Le 19, il refit une promenade en voiture. Sa dernière sortie. On le portait dans un fauteuil.

C'est de son lit que désormais il entendait la messe qu'on disait dans son oratoire.

Mais, inlassable, il recevait quand même, il conseillait, il consolait, il confessait encore... Et comment ne l'eût-il pas fait? il aimait toujours... « Son accueil, dit un visiteur, était d'une simplicité toute chrétienne. »

Le 17 décembre, presque moribond, il fit l'effort suprême d'entendre trente confessions. C'étaient des jeunes gens de l'Oratoire qui s'interrogeaient sur leur vocation sacerdotale. A ceux qui lui objectaient sa faiblesse, il répondit : « Laissez-les venir

tout de même. C'est la dernière fois que je suis au confessionnal... »

Et ce fut la dernière fois.

Il pensait cependant aux siens, et surtout aux Missions lointaines. Il les recommandait à tous ses visiteurs. Prêt à mourir, il ne cessait de dire : « Confiance ! Ils iront partout en Asie, en Afrique... » Et quand il n'avait qu'un murmure, ce murmure ne parlait qu'amour : « Sauvez le plus d'âmes possible. Propagez le culte de la Sainte Vierge. C'est Elle qui vous aidera... »

Déjà, tout le monde chrétien s'était ému. Déjà, s'élevaient les prières, déjà les vœux. Aux autels, on adore le Saint-Sacrement. La foule assiège l'Oratoire. De tous les points du monde y afflue un courrier énorme. Le Saint-Père est inquiet. C'est que Don Bosco est beaucoup pour Rome. Don Bosco n'est-il pas le vivant témoignage de son éternelle jeunesse?...

A cette ferveur, à ces oraisons, à ces vœux, lui, qui savait combien peu lui restait à vivre, refusait de s'associer. « ... Ne priez plus pour moi, leur disait-il. Je ne crains rien, je suis tranquille. Je désire le Paradis. Pour vous, mes fils, je ne peux plus grand-chose sur la terre. Mais, là-haut, je travaillerai bien mieux qu'ici... »

Il avait le cœur délabré, le foie miné, la moelle épinière attaquée, les reins à mal, les poumons finis, et la paralysie bloquait ses jambes. Il ne parlait plus guère.

Les médecins disaient : « Il ne meurt pas de maladie, mais d'usure. Trop de labeurs, de pri-

ventions, trop de souffrances... La lampe s'éteint, faute d'huile... »

Cependant, quand il peut parler, Don Bosco demande qu'on l'aide. Cette demande étonne ceux qui veillent à son chevet.

L'Archevêque est là, et lui dit :

— Mais vous ne devez pas craindre la mort. Vous avez si souvent recommandé aux autres de se tenir prêts à la recevoir...

— C'est vrai, mais maintenant j'ai besoin que les autres me le disent...

Émouvantes paroles, celles d'une suprême modestie. A l'approche du Saint Viatique et du seuil, où ce Saint doute du salut de sa « pauvre âme », c'est l'extrême grandeur de l'humilité.

On eût dit que, malgré ses extraordinaires mérites, il ne se jugeait pas tout à fait digne encore de ce don si mystérieux qu'est le salut. La mort ne lui faisait pas peur en tant qu'abolition à la vie de la terre, mais le dévoilement de la grandeur de Dieu dont il prévoyait l'imminence le troublait dans sa pauvre chair d'homme, cette chair toujours inégale à l'apparition du Seigneur.

Et il savait aussi que le Maître, que Jésus lui-même, avait dit sur sa croix, vers la neuvième heure du jour, d'une voix forte : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ¹ ? »

Car sans doute faut-il qu'à ce moment suprême Dieu lui-même nous aide pour que nous puissions passer, sans tomber en cendres, des spectacles de

1. Saint Marc, XV, 35.

la vie terrestre à cette lumière inconnue qu'est la Vision béatifique. A l'heure de la mort, Dieu seul peut nous amener devant Dieu...

De là, peut-être, cet appel, qui est un appel de faiblesse humaine, mais non pas en regret de ce qui tombe et meurt, étant humilité et crainte émouvante de l'âme devant le visage de Dieu deviné sous le voile.

Cependant, à ces brefs moments d'appréhension, où quelquefois coulaient des larmes, succédaient des retours soudains à la conscience précise des besoins, des soucis, des mesures à prendre concernant les affaires les plus compliquées de son Œuvre. Alors sa présence d'esprit, sa lucidité, son bon sens, sa mémoire étonnaient ses proches. Sa bonne humeur aussi qui revenait. Car, s'il souffrait beaucoup, sa patience contre la douleur restait inaltérable. Il retrouvait son bon sourire, il avait des mots, il plaisantait même...

Et puis, le souci des siens le reprenait.

« A l'instant de ma mort, leur disait-il, je ne ferai qu'un sacrifice, celui de vous quitter... »

Car il savait quel vide sa disparition laisserait pour le maintien de sa maison. Il disait à ses bienfaiteurs : « N'attendez pas que j'aille vous tendre la main désormais. Je ne le pourrai plus... »

Le 23, il se confessa. Et le 24, il reçut le Saint Viatique des mains de Mgr Caglièro. Un peu plus tard, l'Extrême-Onction.

Le Saint-Père lui envoya sa bénédiction le jour de Noël.

Il allait un peu mieux, un mieux passager. Ce peu de forces revenues, il l'employa pour le bien de ses fils. Il leur fit ses dernières recommandations... « Nous sommes sur la bonne voie... Il n'y a qu'à persévérer... Traitez avec bonté vos inférieurs... Travaillez surtout, travaillez... Aimez-vous mutuellement, soyez des frères... A qui vous fait du mal, faites du bien, ne haïssez personne... Sauvez les âmes... Priez avec foi, la foi la plus vive... Courage! courage!... Avancez, avancez toujours... Communiez souvent... Dévotion à la Sainte Vierge... Jamais son secours ne vous manquera... »

Le 28 janvier, il pensa beaucoup aux enfants. Il dit, et ce furent, je crois, ses dernières paroles, qu'il les attendait tous au Paradis.

Le 29 janvier, il communia. Jour de fête pour son vieux cœur. On commémorait saint François de Sales...

Il s'assoupissait, il se réveillait, des mots traversaient son demi-sommeil... « Mère, Mère, demain!... Jésus!... Marie!... »

La paralysie gagnait d'heure en heure, remontait des jambes vers le haut du corps. Il n'arrivait plus à joindre les mains pour prier. Mais, hanté par l'amour du geste de prière, de temps en temps il soulevait la gauche, comme s'il eût cherché une autre main, l'invisible main du Sauveur. Parfois, on l'entendait qui murmurait encore : « Jésus et Marie, mon cœur, mon âme je vous donne... Ouvrez-moi les portes du Paradis... »

Le 30 janvier, toute la Communauté éplorée se rassembla autour de son lit. Sur la pointe des

pieds défilaient ses fils. Ils étaient huit cents... Et ils baisaient ses mains si longtemps tutélaires, ses mains qui, si tendrement, les avaient bénis.

Le 31, très tôt, il entra dans son agonie.

Et il expira avant l'aube...

On transporta son corps dans l'église Saint-François-de-Sales et on l'assit dans un fauteuil, revêtu de ses ornements, les mains jointes sur un crucifix.

Une foule immense était accourue. Elle défila toute la journée devant cette sainte dépouille. Toutes les classes de la société et de toutes les opinions. C'était l'unanimité dans le deuil ¹.

Le 2 février, eurent lieu les funérailles. Cent mille personnes s'étaient entassées le long du parcours. Vingt mille suivirent le corps.

Le 6, on l'ensevelit à Valsalice.

Avec leur habituel à-propos, les autorités civiles avaient interdit qu'on le mît au tombeau auprès des siens, dans sa grande église de Marie-Auxiliatrice. On ne le permit que longtemps après.

C'est là qu'aujourd'hui il repose.

Mais bientôt de toute la terre affluaient les pèlerinages. Et les miracles commencèrent.

L'Église ne tarda pas à évoquer la Cause. Elle fut introduite à Rome. Le procès en dura vingt-deux ans.

Don Bosco fut proclamé solennellement « Bienheureux », par le pape Pie XI, le 2 juin 1929, et

1. Ajoutons que le jour où il mourut, la Communauté n'avait pas de quoi payer le pain nécessaire aux huit cents enfants qu'il avait laissés à ses soins. Il fallut le prendre à crédit.

canonisé par le même Pontife, le 1^{er} avril 1934, quarante-six ans après sa mort.

Il était désormais « Saint Jean Bosco ».

Son culte fut étendu à l'Église universelle et sa fête fixée le 31 janvier.

Son office contient ces paroles du psaume :

Pauper et inops laudabunt nomen tuum.

Ton nom sera loué et du pauvre et du malheureux.

Ils le louent toujours, et de près, car pour eux, il n'est pas parti.

Qu'on entre en sa maison — cette extraordinaire Cité salésienne — ou même que l'on pense simplement à lui, c'est l'impression que l'on éprouve. Une invisible et très tendre bonté se tient devant vous, Lui, le Saint.

Car, pour nous, il n'est pas de signe plus indubitable de la sainteté que ce sentiment de présence.

Le Saint n'est pas un mort, une Ombre.

C'est un Vivant, et il est là.

LES RAMEAUX MCMLIX

LE VISIBLE
ACTES ET PAROLES

Telle fut cette vie animée par la charité, orientée vers Dieu. Édifice patiemment construit, achevé, couronné, au prix d'un immense labeur tant du corps que de l'âme.

Car Don Bosco a travaillé sa sainteté. Aux dispositions innées pour cette carrière céleste il a apporté le labeur de l'homme. Il a aidé la grâce. Au prix d'une infinité de souffrances, il a fait passer de l'espoir à la réalité ses songes. Songes de visionnaire inspirés par un double besoin de son cœur exigeant et tendre, la compassion pour les hommes dans leur misère, l'amour pour Dieu. Compassion qui se manifeste par ses actes, amour qui en est la source profonde.

Or, c'est cet amour seul qui peut expliquer la nature, le nombre, le succès de ces actes. Sans lui, malgré le courage de l'homme, ils eussent été impossibles.

On reste, en effet, confondu quand, parcourant d'un seul coup d'œil ce demi-siècle d'un apostolat effectif, on découvre tout ce qu'a pensé, projeté, accompli Don Bosco, — tout ce qu'il faisait en un jour, du matin au soir, — ne fût-ce qu'en travaux matériels, en occupations pratiques, sans

parler des obligations de son âme, non moins urgentes, non moins nécessaires, qu'une vitale décision à prendre, qu'une dette criarde à payer sur-le-champ.

Ainsi, sauf cinq heures données au sommeil, chaque nuit, cet homme travaillait, recevait, priait, depuis 4 h. 1/2 du matin, été comme hiver, jusqu'à 11 heures de la nuit.

Emploi du temps surchargé à faire craquer la journée.

Cependant, regardons de près. Il y a réglé sagement la suite des obligations que lui imposait sa grande famille. Il y réserve un temps pour le pain quotidien, pour le corps. Car il faut faire vivre et développer la Communauté sans ressources.

Et il réserve aussi un temps pour les besoins de l'âme, la sienne à lui, celles des siens.

Il consacre au moins, chaque jour, cinq heures à la prière, aux confessions, aux exercices de piété, à la messe.

A ces saintes occupations, il apporte tout de lui-même. Il y met tellement d'attention, d'intelligence, de cœur, de patience inlassable qu'il s'y épuise, mais en même temps, il reprend des forces, il se retrempe. Car ce que d'un côté il donne en charité aux hommes, il le récupère du côté de Dieu.

Il lui faut bien continuer, et le peut-il sans se surpasser chaque jour?... Chaque jour, ne doit-il pas être plus qu'il n'était la veille? C'est sa seule façon de vivre, un surpassement quotidien. Ce pouvoir de surpassement, c'est le tête-à-tête avec Dieu qui le lui apporte.

Sans ce soutien surnaturel, comment eût-il pu satisfaire à ses devoirs ?

On l'assiégeait. Tant dans sa maison elle-même qu'au-dehors, c'était une presse de gens. Il entendait par jour cinquante confessions, quelquefois davantage. Il donnait chez lui autant d'audiences, et quelles audiences ! On lui demandait tout, et on ne lui offrait que des misères. Souvent des misères sordides, les discordes, les ambitions, la fausse pauvreté, les désespoirs, et les corps malades.

Nous le connaissons et nous le voyons. Il écoute tout, il comprend, il conseille, il guérit. Comme partout, comme toujours, il est au centre des souffrances, on ne lui donne que souffrances. Et lui, il répond à ces maux par la parole qui est sage, par le geste qui est bienveillant, et surtout par la puissance de bénédiction qui, de ces actes, somme toute, humains, fait des consolations surnaturelles, et même tire des miracles.

Il tombe de fatigue.

Ne l'imaginons pas cependant, l'air accablé, le visage lourd de tristesse. Il passe de ce monde assombri de misères à la joie enfantine des siens, qui se jettent sur lui, eux aussi, dans les cours, eux aussi pour tout demander, mais qui lui donnent en échange ce qu'il aimait le plus au monde, après Dieu et Sa Mère, la présence exaltée de la jeunesse.

Serrés autour de lui, suspendus à ses bras, ils l'interrogent, ils l'écoutent. Et lui, leur pose des questions, plaisante. Le voilà souriant qui avance à tout petits pas à travers les cours, entraînant

avec lui cette grappe d'enfants heureux de le voir, avides de l'entendre. Même au réfectoire des Pères, le repas fini, ils accourent. La nuit tombe, ils s'assemblent dehors sous les préaux. Tous alors s'agenouillent. Don Bosco est au milieu d'eux, à genoux lui aussi. On chante des cantiques, on dit les prières du soir...

Puis, il leur parle. C'est l'allocution paternelle avant le moment du sommeil. Vieille tradition salésienne que ce dépôt de bonnes pensées pour la nuit, qui fut trouvé jadis par maman Marguerite. On l'appelle encore aujourd'hui : « Le mot du soir. » Et puis, avant d'aller dormir, chacun à son tour dit merci à Don Bosco et chacun lui baise la main. Bientôt sept cents enfants entreront en sommeil, bien pourvus contre le foisonnement des mauvais rêves...

*Procul recedant somnia
Et noctium phantasmata...*

Mais pour lui, l'heure du sommeil n'est pas venue. Dès que les enfants sont partis, il voit arriver, un à un, ses collaborateurs dans la Communauté. Et ce sont encore les doutes, les questions posées, les conseils, les difficultés, les exhortations, l'épuisante dépense de pensées, d'encouragements, d'affection, jusqu'aux heures les plus profondes de la nuit, où telle une lampe toujours vigilante, il éclaire encore les âmes...

Il les éclaire, il les dégage, il en reconstruit, s'il le faut, les grandes lignes de force, de vie.

Qu'il prenne les enfants ou les grandes personnes, sa vocation est d'enseigner. Il est né éducateur. Il a à lui une pédagogie, mais réaliste. Ce n'est pas un système.

— Mon système, répondait-il à quelqu'un qui lui demandait le secret de ses réussites, je ne le connais pas. Je vais de l'avant, j'utilise les circonstances et l'inspiration du bon Dieu...

Donc pas de traité, mais une progressive expérience. Pédagogie vécue, qui se fait, qui relève de la pratique.

— Jetez le chien à l'eau, disait-il volontiers. Et il nage...

C'est tout le secret.

Mais de pareils secrets il en avait plusieurs. On peut en tirer beaucoup de préceptes :

« ... Inspirez aux enfants la confiance, soyez aimés. Ressemblez-leur. Mêlez-vous à la vie de vos élèves. Surveillez-les pourtant avec la plus grande attention, mais en père, non pas en censeur. N'attendez pas le mal, prévenez-le. Prévenir vaut mieux que punir... Mêlez-vous aux jeux. Faites comme moi, je m'amuse, avec les enfants, aux barres, à la course... Donc, ne vous tenez pas à distance... Apaisez tout de suite les disputes...

« ... Les sanctions? Il en faut parfois malheureusement, mais retardez-les autant que possible. Rendez-les raisonnables. Il faut que l'enfant les admette. Pour cela parlez à son cœur. Surtout ne l'humiliez pas. Il pourrait en sortir de mauvais sentiments... Pas de colère, même juste. Pas de paroles froides, de mots durs. Dites simplement

au coupable : « Je ne suis pas content de toi. » Et cela suffira neuf fois sur dix. N'ayez pas une idolâtrie pour les apparences de l'ordre. Faites la part très large à la liberté. La discipline n'est qu'un moyen, pas un but...

« ... Ne l'appliquez donc pas pour elle-même. Elle refoule, détruit l'élan, bride la spontanéité... Équilibrez la liberté et la juste contrainte, c'est affaire de tact... Reconstituez autour de l'enfant l'esprit de famille. Chassez l'ennui, liez le plaisir au devoir, ne craignez même pas un petit et bref mouvement de délire, mêlez-vous à ces courts excès. S'ils sont nécessaires à la joie provoquez leur effervescence. Car la joie est indispensable... Elle l'est partout, aussi bien en classe qu'aux offices dans la chapelle. Là, pour la faire naître et la favoriser, qu'il y ait des chants, des prières à haute voix, des fleurs, des lampes. On ne tremble pas devant Dieu quand on L'aime. Prier est une joie. Il faut que les enfants ressentent cette joie. Épanouissez-vous pour les épanouir. C'est la voie de l'amour. Sans affection aucune confiance. Sans confiance pas d'éducation. Voilà le principe majeur d'autorité. Si tu veux que l'on t'obéisse, fais que l'on t'aime... »

Tels, pris çà et là et livrés en gros, les préceptes qui ont inspiré Don Bosco dans sa tâche d'éducateur. Ils restent encore aujourd'hui en honneur dans la famille salésienne.

Ils sont d'ailleurs universellement valables.

On a fait remarquer pourtant que leur application demandait qu'il y eût autant de Don

Bosco que de maîtres. Ce serait beaucoup demander... Il est toutefois remarquable que la Société salésienne a connu et connaît encore une quantité étonnante d'éducateurs de cette trempe. Leurs succès témoignent à la fois de leurs vertus et de celle de la méthode.

Quant à Don Bosco, personnellement, ce qui lui apportait un surcroît de puissance — et ce qui aide aussi les Salésiens — c'est qu'il avait en lui, aux yeux de ses disciples, un caractère à part : c'était un prêtre. Aussi pouvait-il donner à son action une impulsion particulière. S'il est vrai que toute sa vie il ait travaillé à construire un immense édifice éducatif, il est non moins vrai qu'il le fit en vue de ramener et d'élever à Dieu ceux qu'il faisait entrer dans ce grand monument religieusement établi pour ce dessein.

Car son but était le salut des âmes. D'où l'importance de la piété.

Un grand pédagogue laïque, fût-il le plus intelligent des hommes et le plus expérimenté, n'a pas cette puissance à sa disposition. Dieu ne collabore pas avec lui. Or, avec Don Bosco, Dieu collabore. Car, en son nom, Don Bosco peut confesser, il peut donner la communion. Quelle force procure au maître ce confessionnal où il faut tout dire, dans le secret duquel on fait religieusement des promesses, d'où l'on sort pour la pénitence!... De plus grand confesseur que Don Bosco son siècle n'en a pas connu. Il égale le curé d'Ars. C'est la confession incarnée. Mais il confessait non en juge. Il confessait en père, selon son cœur.

Au pénitent en peine, il prêtait paternellement son épaule pour sentir le poids de la tête qui s'y blottissait avec confiance. Et là, alors, l'aveu devenait plus facile, la promesse plus sûre, la pénitence moins amère.

Il confessait dans l'amitié. Il tirait les aveux les plus difficiles à dire, parce que, dans son âme intelligente et pure dont la bienveillance était rayonnante, la honte d'avouer devenait moins pénible, ce qui paraissait irrémédiable aux yeux du pécheur s'éclairait, et le repentir était suscité, puis utilisé tendrement comme force de rédemption.

Don Bosco confessait toujours dans l'espérance.

Mais n'était-ce pas confesser en présence du surnaturel ?

L'espérance n'est vraiment telle que lorsqu'elle permet d'espérer — tout étant perdu — contre toute espérance.

N'est-ce pas sous-entendre alors qu'on s'est abandonné à la grâce de Dieu ?

Mais encore faut-il que Dieu soit là. Or, en Don Bosco Il était tout proche. Car nul n'est plus que Don Bosco, au confessionnal, près de Dieu.

Proximité d'ailleurs terrible et qui peut accabler le pécheur...

Don Bosco adoucit ce contact par l'intervention d'une Image qu'il porte en lui, qui en lui est inséparable du surnaturel, celle de la Mère de Dieu, de l'Auxiliatrice. C'est le pont de tendresse encore humaine, c'est le surhumain amené

à portée de nos âmes, avec lequel il a une mystérieuse familiarité.

Aussi dirige-t-il les yeux du pénitent vers cette Mère qui fut une femme, qui a eu un Fils sur la terre, qui en a souffert sur la terre, qui comprend les faiblesses de la terre, et qui cependant, tout émue encore, appartient, intacte, au monde du Ciel.

Il confesse, il offre l'hostie qui rachète, il conseille le culte de la Vierge.

Ainsi, l'éducation qu'il préconise et donne, née de l'expérience empiriquement et au jour le jour, est dominée en fait, et couronnée, d'une préoccupation religieuse. A cela, il est vrai, rien d'étonnant, puisque Don Bosco est un prêtre. Mais le pli qu'il y trace, la coloration qu'il y met, la substance dont il la pourrit sont d'une singulière originalité.

Ne serait-ce pas celle de son âme? Car nous sommes devant un saint, et devant un saint reconnu pour tel de son vivant. Or, les saints possèdent les dons les plus inexplicables, parmi lesquels celui de l'attrait, de la séduction intérieure. On évoque souvent à ce sujet une sorte de magnétisme. C'est un mot. Il rabaisse une communion d'âme à âme à une puissance physique de domination. Qui domine l'esprit de cette manière fait des possédés. Il ne donne rien.

Un saint — et particulièrement un saint Jean Bosco — donne tout, et infiniment tout, si l'on peut dire, au point qu'il offre ainsi plus que tout de soi-même, car c'est Dieu. On finit toujours

par atteindre Dieu quand on est en présence de cet homme. En lui les chemins sont ouverts de la misère humaine à la Plénitude divine. Mais la présence de Celui-qui-est dans la créature précaire (car un saint est mortel aussi), cette Présence ne retire rien de ce que le Saint a d'humainement familier, d'accessiblement tendre. Si c'est un homme avec les hommes, c'est avec les enfants un enfant. Et ainsi les enfants accourent-ils vers lui où qu'il se trouve, rien qu'à le voir, souvent même sans le connaître...

Combien en a-t-il attiré, et combien parmi eux a-t-il fait de disciples!... Des grands, tels Rua, Cagliero, Albera, Ricaldone... Mais entre tous, il faut mettre à part un enfant, le jeune Dominique Savio, celui qui lui fut le plus cher, et qui nous touche aussi le plus. Car si les autres lui ont fait honneur dans le sacerdoce et même sous la pourpre, celui-ci mourut à quinze ans, et il est cependant un saint, un saint reconnu et canonisé par l'Église¹.

Dominique n'a traversé la vie de Don Bosco que brièvement. De leur première rencontre aux Becchi à la mort de l'adolescent dans son village de Mondonio ne se sont écoulés qu'un peu plus de deux ans. Cependant, ce passage a marqué profondément l'âme de Don Bosco. De tous ses disciples, c'est certainement le disciple de prédilection. Il a écrit sa vie et l'a donnée à tous les enfants de son Œuvre comme un modèle à suivre.

1. Dominique Savro a été canonisé le 12 juin 1954.

« L'un ou l'autre va me demander, leur dit-il, pourquoi j'ai écrit la vie de Dominique Savio et non pas celle d'autres garçons qui ont vécu parmi nous, laissant la réputation d'une « vertu sans tache... Mais leurs actions n'ont pas été aussi belles, ni aussi remarquées que celles de Savio, dont la vie fut si évidemment extraordinaire... »

En effet. Une existence de piété intense, d'apostolat chez les enfants, de charité active, de sainte allégresse, et de pureté, mais aussi d'extases, de visions prophétiques, c'est une chose peu commune entre douze et quinze ans. Non moins singulière cette vocation de l'enfant qui disait vouloir devenir un saint. Loin de railler une telle ambition, ses camarades de leur propre chef lui accordaient déjà la sainteté. Comme son maître Don Bosco, il vivait entre terre et Ciel. Ses dernières paroles furent :

— Oh ! que c'est beau ce que je vois !...

Ainsi, il fut favorisé, au dernier moment, mais sur terre encore, de la Vision béatifique.

Don Bosco eut le cœur déchiré par cette mort.

« Mon affection pour lui, écrit-il, était celle d'un père pour l'enfant le plus digne de sa tendresse... »

Plus tard, rééditant la biographie de l'adolescent, il disait : « Chaque fois que je fais ce travail, je me reprends à verser des larmes... »

C'est un saint qui parle d'un saint, d'un saint enfant qu'il a pris et donné à l'enfance.

S'il eût vécu, le petit Dominique eût été un second Saint Jean Bosco. Rarement il y eut de

telles ressemblances et de telles communications d'âme à âme dans l'existence de notre Saint Jean. Un saint créant un saint n'est-ce pas le triomphe d'une sainte vie? Mais n'est-ce pas aussi le couronnement d'un idéal éducatif conçu religieusement, en visant ce but? Certes, Don Bosco ne se leurrerait pas et il n'espérât pas ne faire que des saints. Il espérait d'abord faire de belles âmes, dont quelques-unes se détacheraient pour aller plus loin, si Dieu le voulait. La direction était implicitement indiquée, le chemin ouvert...

SAINTETÉ

Et maintenant, évoquant tout ce qui précède, je me demande, non sans inquiétude, si j'ai bien montré ce que fut cet homme.

Certes, je le vois et, ce qui est mieux, rien qu'à le nommer, j'ai un sentiment discret de présence. Mais est-ce suffisant pour affirmer que j'aie pu, si peu que ce soit, remettre en lumière ce qu'il eut de plus personnel, et offrir, de ce qui fut lui, ce qui n'est qu'à lui ?

Je n'ose le croire. Car ce qui fut lui, et qui n'est qu'à lui, c'est sa sainteté et une sainteté particulière.

Or, pour la dégager et la ramener clairement à nous, il faudrait des grâces d'En-Haut — que je n'ai pas. Nous touchons à l'inaliénable secret de l'union de l'âme à son Créateur. Union dont le Saint lui-même qui en est bénéficiaire ne saurait parler. Cela dépasse tout langage.

Je voudrais cependant, autour de ce mystère, avant que de quitter, ici, Saint Jean Bosco, faire quelques pas, les uns en plein jour, les autres, une faible lampe à la main, jusqu'au seuil de la vie profonde, infranchissable à la raison, et où cependant tout commence. Car, si les dedans de la

sainteté sont impénétrables, il n'est peut-être pas inopportun de dire qu'ils existent, aussi mystérieux qu'en d'autres saints, dans la sainteté de Saint Jean Bosco.

En effet...

On a cité toujours — d'ailleurs avec raison — ses dons exceptionnels d'homme né pour la vie pratique et même pour la lutte. Don Bosco, un saint de combat!... Et cela est vrai. Non moins vrais ces dons qu'on exalte : une mémoire tenant du prodige, une facilité d'assimilation étonnante, une imagination vive, hardie, optimiste, une volonté quelquefois flexible mais toujours incassable, une puissance de travail hors pair, l'habileté dans les affaires, le sens du concret, du réalisable (en même temps que le génie de l'impossible), la finesse diplomatique la plus déliée, l'humour et l'à-propos dans les relations sociales. On a même insisté sur sa force physique, sur sa voix agréable. On a mis en valeur ce qu'avait d'ordinaire, voire de prosaïque, cette existence besogneuse d'économe, de nourrisseur, de maître-maçon. On a dit qu'en étaient exclues ces caractéristiques manifestations du surnaturel qu'on voit chez beaucoup de mystiques, comme la lévitation, les stigmates, le don des langues inconnues. Et on a même prétendu que cet homme de bien (j'allais dire ce philanthrope), occupé surtout de l'utile, priait peu pour un prêtre!...

En somme, on a parlé de ce qui crevait les yeux, des aveugles des dehors. On a vu l'homme Don Bosco admirablement doué pour bien faire

le plus aisément du monde, quoi qu'il entreprît.

Au demeurant un très grand cœur.

Comme il avait une prise solide du réel, que ses actes comme ses écrits, que ses rêves même, visaient à l'action, on a mis abusivement en avant les seuls dons d'un bon sens exceptionnel, les hautes qualités humaines, au détriment de plus grandes puissances, celles des profondeurs. On a loué l'intelligence, le courage, la volonté et bien d'autres vertus méritant la louange, en omettant un peu trop, il me semble, ce qui se cachait derrière elles, la mystérieuse vie de cette âme. N'est-on pas allé jusqu'à dire que Don Bosco n'était pas un spéculatif, en entendant par là, plus ou moins explicitement, qu'il n'avait pas le goût de la méditation ?

Spéculatif, à strictement parler, Don Bosco, ouvrier, créateur, pétrisseur de pâte vivante, ne l'était guère. Mais Saint Jean Bosco possédé de Dieu, avait les dons spirituels de la sainteté les plus hauts. Et aussi parfois les plus évidents, ceux dont les insolites effets nous sont pourtant communicables et qu'ont établis mille témoignages : l'ubiquité, la vision à distance, la prémonition, la puissance de guérison, le miracle. Autant de vertus où notre bon sens non seulement n'a plus de part, mais subit la contradiction du surnaturel.

Cela seul suffirait à nous mettre en garde...

S'il n'y avait pas plus encore. Et ce plus, il y est...

Ceux qui l'ont mieux connu nous l'ont appris. Écoutons cette confiance d'un disciple :

« En lui tout était ordinaire, tout; et pourtant il nous aurait menés où il aurait voulu. C'était donc Dieu qui parlait par cet homme, et qui nous enchaînait à sa personne. »

Dieu! N'est-ce pas la grande parole qu'il faut prononcer? La parole qui explique tout chez le Saint, ce qui est humain au plus haut, ce qui est plus haut que l'humain?

Son panégyriste ne nous dit-il pas : « Il s'était abandonné aux bras de Dieu d'un amour éperdu? »

Voilà les vrais connaisseurs de son âme. Sans en élucider tous les mystères, insaisissables par définition, puisqu'ils touchent à celui de Dieu, ils nous rappellent qu'il y a en elle un arrière fonds, un « secret du roi ».

L'homme qui le mieux l'a connue, Don Cafasso, son confesseur, n'a-t-il pas avoué qu'elle était une énigme? Et cette énigme l'inquiétait. Sans doute savait-il, lui, confesseur, que cet homme déconcertant cachait aux yeux du monde l'essentiel de sa vie intérieure. Homme au visage serein, au calme imperturbable, n'avait-il pas des nuits terribles où l'enfer le persécutait? Ne pensait-il pas qu'en proie aux démons, il détournait sur lui la rage des enfers pour en écarter les fureurs de l'âme de ses fils?

Cela il l'a avoué. Mais il a par ailleurs caché l'essentiel si jalousement qu'on a pu se laisser prendre à l'humanité facile, bonhomme et charmante du masque. Dans cette figure sereine, on a cru découvrir le signe de cette unité que nous cherchons toujours dans une vie. On a fait la psycho-

logie de Don Bosco sur sa physionomie, qui n'était, à aller au fond, qu'un épisode de son âme.

Il faut percer bien au-delà. Il faut en croire ceux qui ont pour profession d'explorer le monde intérieur, les habitués de cette âme. Ils ont pu dire, comme Mgr Salotti : « Je demeure bien plus frappé de la vie intérieure de cette âme que de la grandeur de son œuvre. »

C'est donner la prépondérance au spirituel sur le temporel, ce dernier fût-il admirable. C'est pour un instant détourner nos yeux des Fondations multiples qui étonnent le monde vers l'édifice invisible de la sainteté intérieure. Là, nous entrevoyons comme un temple secret. Là, en dépit de tout ce que le monde inflige de soucis, de fatigues, à l'homme qui l'abrite, la méditation de Dieu est puissante. Elle ne cesse pas. Elle accompagne l'homme de l'aube au soir et du soir au matin. Qu'il écoute, qu'il parle, qu'il agisse, qu'il reste immobile ou qu'il marche, Saint Jean Bosco est toujours en prière. Il prie devant vous et à votre insu. S'il travaille, c'est dans un travail qu'il transforme en prière. Quand on est avec lui, il semble qu'il y ait un tiers invisible, le Christ. Il ne spéculé pas, car il contemple. Continuellement, il converse avec Dieu, il dialogue avec Sa Mère.

Et qu'on pense à ses songes!...

Il en a parlé. Mais ce ne sont là que des confidences utiles qu'il a faites pour notre bien. Le cœur même, le cœur lointain, qui touche à Dieu et que Dieu touche, il est pour nous inaccessible.

Nous pouvons clairement voir et même compter

ses sacrifices, mesurer son humilité, être émus jusqu'au fond du cœur de sa tendresse. Mais là s'arrête notre vue. Pour le reste, l'essentiel, on peut seulement deviner de quelle main puissante le saisit l'amour dont l'étreinte, cruelle parfois, exprime de lui, comme d'un fruit riche et inépuisable, le suc même de la sainteté.

Sans doute, nous le comprenons, la charité est son secret. Mais le dire c'est bien peu dire et le secret demeure. Car elle est cette charité d'un tel feu, d'une telle ardeur, que le mot dont nous la nommons n'en donne qu'une idée infiniment pauvre.

En elle, se rencontrent et se mêlent deux flammes, celle du Saint brûlant pour Dieu, celle de Dieu brûlant cette âme.

JEUDI DE PAQUES MCMLIX.

NOTES

CHRONOLOGIE

1815. 16 août. Naissance de Jean Bosco.
1835. Prise de soutane et entrée au Grand Séminaire de Chieri ¹.
Jean Bosco a 20 ans.
1841. Ordination sacerdotale.
Don Bosco a 26 ans.
1841. Turin. Études au *Collège ecclésiastique*.
1841. Rencontre avec le premier enfant de son patronage.
1846. Établissement du « Patronage ambulante » dans le hangar Pinardi.
1846. 3 novembre. Sa mère le rejoint.
1851. Achat du hangar Pinardi.
1852. Construction de l'église Saint-François-de-Sales, à Turin.
1854. Naissance des Salésiens.
1856. Mort de maman Marguerite.
1864. *Décret de louange*, délivré par Rome en faveur de l'Ordre futur.
1868. Consécration de l'église de Marie-Auxiliatrice (le 9 juin).
1869. Approbation de la Société Salésienne, *ad tempus* de ses *Constitutions* écrites.
1874. Approbation définitive des *Constitutions* (le 3 avril).

1. Prononcer « Kiéri ».

1875. Départ des premiers missionnaires (pour l'Amérique).
1875. Fondation de la première Maison Salésienne hors de l'Italie, à Nice (28 novembre, immédiatement après le premier départ des Missions).
1876. Création de la *Pieuse Union des Coopérateurs salésiens*.
1882. Consécration de l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, Turin.
1883. Voyage de Don Bosco en France (31 janvier-6 mai).
1884. Rattachement direct des Salésiens à Rome.
1886. Voyage en Espagne.
1887. Consécration du « Sacré-Cœur » de Rome.
1887. Don Bosco dit sa dernière messe, le 2 décembre.
1888. Il meurt le 31 janvier, à 4 h. 45 du matin, âgé de 72 ans, 5 mois, 15 jours.
1890. Ouverture du Procès canonique en vue de la béatification.
1929. Béatification.
1934. Canonisation sous le pontificat de Pie XI ¹.
1934. Extension du culte de Saint Jean Bosco à l'Église universelle.
- Il a été béatifié 41 ans après sa mort, canonisé 46 ans après sa mort.
- Fête commémorative, le 31 janvier.

OBSERVATIONS

Don Bosco a attendu d'avoir 20 ans avant d'entrer au Séminaire.

1. Le décret de canonisation a été promulgué le 23 novembre 1933, soit le 24^e dimanche après la Pentecôte.

Il a été prêtre à 26 ans.

Il a travaillé 10 ans à Turin avant de pouvoir établir son Œuvre.

Il a travaillé 16 ans pour fonder et faire reconnaître sa société.

Pendant 34 ans (1841-1875), l'Œuvre n'est pas sortie de l'Italie.

Enseveli d'abord à *Valsalice* (6 février 1888), il a été transporté seulement 41 ans plus tard chez les siens, à Notre-Dame-Auxiliatrice (9 juin 1929).

RÉFÉRENCES HISTORIQUES

ITALIE

Don Bosco a vu toutes les étapes de la création du royaume d'Italie, sous cinq rois :

Victor-Emmanuel I^{er}. 1802-1821. C'est sous son règne que naît Don Bosco.

Charles-Félix. 1821-1831.

Charles-Albert. 1831-1849.

Victor-Emmanuel II. 1849-1878. (Occupe les États pontificaux en 1859, est proclamé roi d'Italie en 1861, occupe Rome en 1870.)

Humbert II. 1878-1900. Sous le règne duquel meurt Don Bosco (1888).

PAPAUTÉ

Pie VII. 1800-1823.

Léon XII. 1823-1829.

Pie VIII. 1829-1830.

Grégoire XVI. 1831-1846.

Pie IX. 1846-1878. C'est sous ce pontificat que la papauté perd, morceau par morceau, ses États. (1849, fuite du Pape à Gaëte; 1859, perte de tous les États sauf Rome; 1870, perte de Rome.)
Pie IX proclame le dogme de l'*Immaculée Concep-*

tion (8 décembre 1854). Et en 1869 est proclamée
l'Infaillibilité pontificale.
Léon XIII. 1878-1903.

FRANCE

1815 (17 juin). Waterloo.
Louis XVIII. 1815-1824.
Charles X. 1824-1830.
Louis-Philippe. 1830-1848.
II^e République. 1848-1852.
Napoléon III. 1852-1870.
III^e République. 1870-1940.

PROGRESSION ET ÉTAT ACTUEL DE L'ŒUVRE SALÉSIENNE

1847. 8 décembre. Ouverture du premier *Patronage* à Turin.
1862. Établissement de la Congrégation avec 22 Salésiens.
1872. Création des *Filles de Marie Auxiliatrice* avec 15 religieuses.
1875. Premières Missions en Amérique.
1888. A la mort de Don Bosco, sa Communauté compte : 768 religieux, 267 novices, 38 établissements sur l'Ancien Continent, 26 sur le Nouveau.
1958. Aujourd'hui, 70 ans après la mort du Saint, elle compte : 20 000 religieux ou coadjuteurs, répartis en 58 nations, où elle a 1 300 établissements distribués en 60 provinces; 16 000 religieuses de Marie-Auxiliatrice réparties en 45 nations, où elle a 1 280 maisons. En tout, l'Œuvre de Saint Jean Bosco compte donc : 2 580 établissements dans le monde, 36 000 religieux ou religieuses, plus d'un million d'anciens élèves, auxquels on peut ajouter environ 500 000 coopérateurs.

SITUATION EN FRANCE

Les Œuvres Salésiennes en France comptent :
150 Œuvres groupant environ 20 000 enfants ou jeunes gens.

Le plus ancien Établissement salésien en France est celui de Nice (1875).

Les Salésiens et Salésiennes relèvent, en France ou dans la Communauté, de 4 provinces :

Salésiens.	{	<i>Province de Saint-Denis.</i> Chef-lieu, Paris.
	{	<i>Province de Saint-Lazare.</i> Chef-lieu, Lyon.
Salésiennes.	{	<i>Province de l'Immaculée Conception de Lourdes.</i>
	{	Chef-lieu, Marseille.
	{	<i>Province du « Sacré-Cœur ».</i> Chef-lieu, Paris.

ÉGLISES DU SILENCE

En plus des établissements dénombrés ici même, il faut indiquer que les Salésiens possédaient 95 maisons dans 6 nations : Lithuanie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Pologne, Hongrie, Chine.

Ces maisons font partie, à cette date (1958), de ce qu'on appelle « les Églises du silence ».

LECTURES

Les écrits de Don Bosco lui-même et les ouvrages qui lui ont été consacrés forment une énorme masse. Nous nous bornerons à citer, ici, ceux que nous avons eus entre les mains.

La base de toute étude sur Saint Jean Bosco reste encore l'œuvre importante que le R. P. Auffray a laissée. Nous en avons utilisé les suivants ouvrages :

R. P. A. AUFFRAY : *Un grand éducateur, saint Jean Bosco*.

Lib. cathol. E. Vitte, Lyon, Paris, 1937.

— *Un Saint traversa la France*. Id.

— *En cordée derrière Saint Jean Bosco*. Id., 1948.

— *Le Premier Successeur de Saint Jean Bosco*. Id., 1932.

— *La Pédagogie d'un Saint*. Id., 1952.

— *Un passeur d'âmes*. Id., 1953.

— *Qu'est-ce qu'un Saint ?* Édit. Don Bosco, Nice.

JOS. AUBRY : *Nazareth*. Édit. Fleurus, Paris, 1957.

J.-M. BESLAY : *Histoire des Fondations salésiennes de France*, I, 1958. (Ouvrage photocopié sans référence d'édition.)

H. BOUQUIER : *Don Bosco éducateur*. Téqui, 1950.

Il est utile, sinon indispensable, de consulter aussi :

R. P. CÉRIA : *Don Bosco con Dio*. Lib. Dott. crist. Istituto Arti grafiche, 1946.

CRAS : *La Fidèle Histoire de saint Jean Bosco*. Desclée et Brouwer, Paris, 1936.

- F. DESRAMAUT : *Les Écrits pédagogiques de saint Jean Bosco*.
« Les Écrits des Saints », Namur.
- L.-A. DELASTRE : *Maman Marguerite*. E. I. S. E., Lyon,
1953.
- H. FAURE : *Sainte Marie-Dominique*. E. Vitte, 1951.
— *La Vie salésienne*. Fontanières, Lyon, 1942.
- Mgr LAVALLEE : *Saint François de Sales et saint Jean Bosco*. Fontanières, 1941.
- R. P. MONGOUR : *Le R. P. Léon Bessière*. X. Mappus,
Paris, 1958.
— *Face aux redoutables Chavants*. Id., 1957.
- CARLO SALOTTI (Cardinal) : *Don Bosco patron des apprentis*. Le Livre contemporain, 1958.
- FR. VEUILLOT : *Saint Jean Bosco et les Salésiens*. Alsatia,
Paris, 1944.
- J.-M. VILLEFRANCHE : *Vie de Don Bosco*. Bloud..., 1888.

OUVRAGES COLLECTIFS

- Don Bosco nel mondo*. Turin. ELLE. DI. CI. 1958. (Ouvrage de fonds indispensable pour tout ce qui relève des plus récentes statistiques et qui va connaître une édition française.)

ŒUVRES DE DON BOSCO

- Memorie dell' Oratorio di San Francesco di Sales*. S. E. I., Torino. (Il existe de cet ouvrage une excellente traduction du R. P. Auffray chez Vitte, 1951, sous le titre : *Quarante années d'épreuves*.)
- San Domenico Savio*. Traduction du R. P. Desramaut. Imp. Don Bosco, Marseille, 1955.

En dehors des ouvrages précédents, qui sont avant tout des textes précieux du point de vue documentaire, trois écrivains professionnels d'une grande notoriété ont écrit des *Vies* de Don Bosco. A savoir :

HUYSMANS : *Saint Jean Bosco*. Édit. Don Bosco, Nice.

HENRI GHÉON : *Saint Jean Bosco*. Flammarion, 1935.

LA VARENDE : *Don Bosco, le XIX^e saint Jean*. Lib. Art. Fayard, 1951.

Le Bulletin salésien tire : en France, à 60 000 exemplaires; en Italie, à 200 000.

LES BIENFAITEURS DE DON BOSCO

Il n'est que juste de rappeler les noms de quelques personnes ou de quelques familles, parmi tant d'autres, qui ont particulièrement aidé Don Bosco de son vivant dans son œuvre d'apostolat.

La famille des DE MAISTRE. En particulier Constance de Maistre, fille de Joseph de Maistre, duchesse de Laval-Montmorency.

La famille FASSATI (Turin).

Les familles E. MICHEL et LEVROT (Nice).

Le docteur d'ESPINEY (Nice).

La famille BARON.

La famille COLLE (Toulon).

M^{me} PASTRÉ (Marseille).

M^{me} PRAT (Marseille).

M. DE MONTIGNY (Lille).

Les familles DE COMBAUD et FOUCHÉ-MAGNAN (Paris), etc.

Je tiens à exprimer ma gratitude aux R. P. Salésiens :

MONGOUR,

BARUCQ,

DESRAMAUT,

PONS,

pour l'aide et les lumières qu'ils m'ont apportées dans l'élaboration de cet ouvrage.

DÉCRET « DE TUTO »
PERMETTANT DE PROCÉDER A
LA CANONISATION DU BIENHEUREUX JEAN BOSCO

Au cours du XIX^e siècle, alors que de tous côtés arrivaient à maturité les fruits des germes abondamment semés par l'époque précédente pour la ruine de la société chrétienne, en Italie particulièrement, l'Eglise était agitée des tempêtes excitées par la dureté des temps et la malice des hommes. Mais en même temps, Dieu, en ses desseins miséricordieux, soutenait son Eglise par des secours puissants qui, repoussant le danger imminent, conservèrent intacte à notre peuple sa foi sincère, héritage le plus précieux reçu des Apôtres.

De fait, au déclin de cette époque difficile, nous avons vu surgir parmi nous des hommes d'une sainteté éclatante dont l'action empêcha l'ennemi d'ébranler les murs d'Israël.

Parmi eux nous voyons le bienheureux Jean Bosco tenir une place éminente par l'élévation de son âme et la grandeur de ses œuvres. Dans les voies difficiles des temps en cours, semblable à une borne milliaire, il se dressa à la fin du siècle pour montrer aux peuples le chemin du salut. Dieu en effet l'a suscité, pour reprendre la parole d'Isaïe, *pour la justice et il a dirigé toutes ses voies.* (Is., 45, 15.) En effet, le bienheureux Jean Bosco, par la vertu de l'Esprit-Saint, resplendit pour nous comme un prêtre selon le cœur de Dieu, un éducateur incomparable de la jeunesse, un fondateur de nouvelles familles religieuses et un propagateur de la sainte foi.

Il naquit le 16 août 1815 d'humble souche campagnarde, près de la ville de Castelnuovo d'Asti, de François et Marguerite Occhiena, pauvres mais de mœurs et de foi chrétienne éclatante. Orphelin de père à deux ans, il grandit dans la piété sous la discipline prudente et sainte de sa mère. Bientôt, l'enfant se révéla d'un parfait caractère, doué d'une intelligence perspicace et d'une mémoire tenace à tel point qu'à l'école il retenait aussitôt tout ce que disait le maître et dépassait de loin ses condisciples en célérité pour apprendre et en profondeur d'intelligence.

Rendu fort contre les duretés de la vie par une rude et pénible pauvreté, avec l'assentiment de sa mère et conseillé par le bienheureux Joseph Cafasso, il entra au séminaire de Chiéri et y étudia

avec le maximum de succès durant six ans. Le 5 juin 1841, il recevait la prêtrise à Turin.

Quelques mois après, il entra au collège ecclésiastique de Turin adjoint à l'église Saint-François d'Assise. Sous la conduite du bienheureux Joseph Cafasso, il s'initiait à toutes les fonctions sacerdotales dans les hôpitaux, les prisons, au confessionnal, dans la prédication, et cela pour le plus grand profit des âmes.

Ainsi préparé, il perçut plus vivement l'appel particulier que, sous l'impulsion divine, il avait senti en son âme, appel à se livrer à travailler au salut des adolescents, surtout des abandonnés. En homme avisé, il avait compris que c'était la tâche la plus importante pour préserver la société d'une ruine imminente. Et il se donna de toute la générosité de son âme, de tous ses efforts et avec un tel succès à cette œuvre qu'il s'acquit la première place parmi les éducateurs de la jeunesse chrétienne de notre époque, tant était grande sa charité envers les jeunes défaillants, si ferme sa volonté de les donner au Christ. Les adolescents qu'il trouvait abandonnés à eux-mêmes sur les places publiques, il les appelait aimablement et avec suave charité. Tout imprégné de l'esprit de saint François de Sales et de saint Philippe Néri, il les attirait, les récréait, de sorte que, de toutes parts, ils accouraient de plus en plus nombreux comme vers un père très aimant. Mais cette charité divine envers eux était jointe à une surnaturelle prudence. Ainsi, en arriva-t-il à imaginer une méthode d'éducation parfaite, montrant une voie excellente et sûre aux disciplines pédagogiques.

Par le nom même qu'il donna à ses fondations, celui d'*Oratoire*, on voit aisément sur quel fondement solide il a structuré son édifice : celui de la doctrine chrétienne et de la piété, sans lequel on chercherait en vain à écarter du vice les jeunes âmes, et à les élever vers les hauteurs. Cela même il le faisait avec tant de douceur que les jeunes gens aimaient comme spontanément la piété et l'acceptaient guidés par l'amour et non par la crainte. Une fois qu'il s'était concilié leurs cœurs, il les amenait facilement à la poursuite du bien. Il s'était fixé comme principe de corriger les âmes des jeunes en prévenant le mal plutôt qu'en se laissant contraindre à punir. Si cela s'avérait difficile ce n'en était que plus efficace pour créer de saintes habitudes. Que ç'ait été efficace, les faits le proclament et il ne manque pas de ses jeunes qu'il ait conduits jusqu'à la perfection chrétienne et à l'exercice héroïque des vertus. Les *Oratoires* salésiens, de son vivant même et en dépit d'innombrables difficultés, se multiplièrent. Actuellement, ils sont répartis à travers le monde entier et conduisent au Christ d'innombrables âmes.

Afin de pouvoir à leur durée et d'augmenter encore l'efficacité de leur action éducative, sur les conseils du bienheureux Joseph Cafasso et de S. S. Pie IX de sainte mémoire, il fonda la pieuse Société de Saint François de Sales et, deux ans plus tard, l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice.

Les maisons religieuses de l'une et l'autre congrégation se chiffrent à 1 500 et le nombre des religieux et des religieuses à près de 20 000 dans le monde entier¹. Dans ces maisons, des millions de jeunes de l'un et l'autre sexe sont instruits dans les disciplines scientifiques et artistiques de tous genres. Leurs fils et leurs filles acceptent de grand cœur le soin des malades, et même des lépreux, et il n'en manque pas qui, frappés de la contagion, sont morts victimes de leur charité. Dignes descendants d'un tel père!

Il ne faut pas passer sous silence la fondation des Coopérateurs, c'est-à-dire l'association de fidèles, laïques pour la plupart, qui animés de l'esprit de la Société salésienne et avec elle sont disposés à toute œuvre de charité et peuvent fournir une aide appréciable aux curés, évêques et même au Souverain Pontife selon les circonstances. Belle ébauche d'Action Catholique! Pie IX a approuvé cette association. Du vivant même du bienheureux Jean Bosco, on comptait quatre-vingt mille Coopérateurs salésiens.

Mais il ne put limiter aux pays catholiques le zèle des âmes qui enflammait son cœur. Élargissant l'aire de sa charité, il envoya des missionnaires de sa famille religieuse pour gagner au Christ les nations barbares. Il y eut d'abord ceux qui, conduits par Jean Cagliero, de sainte et glorieuse mémoire, portèrent l'évangile jusqu'aux rivages lointains de l'extrême Sud américain. De jeunes Salésiens suivirent qui portèrent hardiment le Christ parmi les diverses nations du globe.

On peut difficilement retracer tout ce qu'il a fait et souffert pour l'Eglise et la sauvegarde des droits du Pontife romain. On peut dire avec assurance du bienheureux Jean Bosco ce qu'on lit de Salomon : *Dieu lui a donné une sagesse et une prudence immense et un cœur large comme le rivage qui s'étend le long des mers.* (3 R., 4, 29.) Dieu lui a donné la sagesse parce que, abandonnant tous les biens terrestres il n'aspirait qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. « Donne-moi des âmes, disait-il, et garde tout le reste. » Il lui a donné la prudence, car pour accomplir une telle œuvre, il a choisi les moyens les plus aptes.

Il cultiva spécialement l'humilité d'esprit. Il excella dans l'art de faire oraison de sorte que son âme se reposait sans cesse en Dieu alors même qu'il paraissait accaparé par de multiples affaires.

Il était porté à une piété toute spéciale à l'égard de la Vierge secours des chrétiens et il goûta une joie indicible lorsqu'il lui fut donné d'édifier en son honneur le noble temple de Turin d'où la Vierge Auxiliatrice domine, Mère et Reine, l'ensemble des édifices salésiens du Valdocco.

Le 31 janvier 1888, il s'endormit saintement dans le Seigneur. Son renom de sainteté allant toujours croissant, une fois mené à bien le procès près de l'autorité diocésaine, la cause de béatification

1. Ces chiffres sont ceux de 1933 (*Note du traducteur*).

de ce serviteur de Dieu fut introduite par Pie X d'heureuse mémoire en 1907. Sa béatification solennelle fut célébrée dans la Basilique vaticane, aux applaudissements de l'Église, le 2 juin 1929. L'année suivante, la cause ayant été reprise au sujet de guérisons qui paraissaient devoir être attribuées à un miracle de Dieu, les procès furent menés à bien. Par décret du 13 novembre de cette année, les deux miracles accomplis par Dieu à la suite de son intercession ont été reconnus.

Il restait à discuter de la question : Est-ce que, étant donné l'approbation des deux miracles, après les honneurs de vénération concédés à ce bienheureux par le Siège apostolique, on peut procéder en toute sécurité à sa canonisation solennelle? Le T. R. cardinal Alexandre Verde, ponent ou relateur de la cause, a proposé la dite question à la réunion générale de la Sacrée Congrégation des Rites en présence de Sa Sainteté, le 28 novembre. Tous les Révérendissimes cardinaux, les prélats officiels et les R. P. Consultants présents, à l'unanimité, ont convenu de l'affirmative. Ce qu'ayant constaté avec grande joie le bienheureux Père a réservé sa sentence jusqu'à ce jour, 3 décembre, 1^{er} dimanche de l'Avent, consacré à saint François Xavier patron céleste de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et des Missions. Ayant donc célébré avec ferveur le saint Sacrifice eucharistique, ayant convoqué les Révérendissimes cardinaux Camille Laurenti, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites et Alexandre Verde, relateur de la cause, et le R. P. Sauveur Natucci, procureur général de la Foi, et moi-même, secrétaire sous-signé, il décréta : « On peut procéder en toute sécurité à la canonisation du bienheureux Jean Bosco. »

Et il a mandé de promulguer ce décret et de l'inscrire aux Actes de la Sacrée Congrégation des Rites.

Le 3 décembre 1933.

C. Card. LAURENTI, *préfet*
de la Sacrée Congrégation des Rites.

A. CARINCI, *secrétaire*.
de la Sacrée Congrégation des Rites.

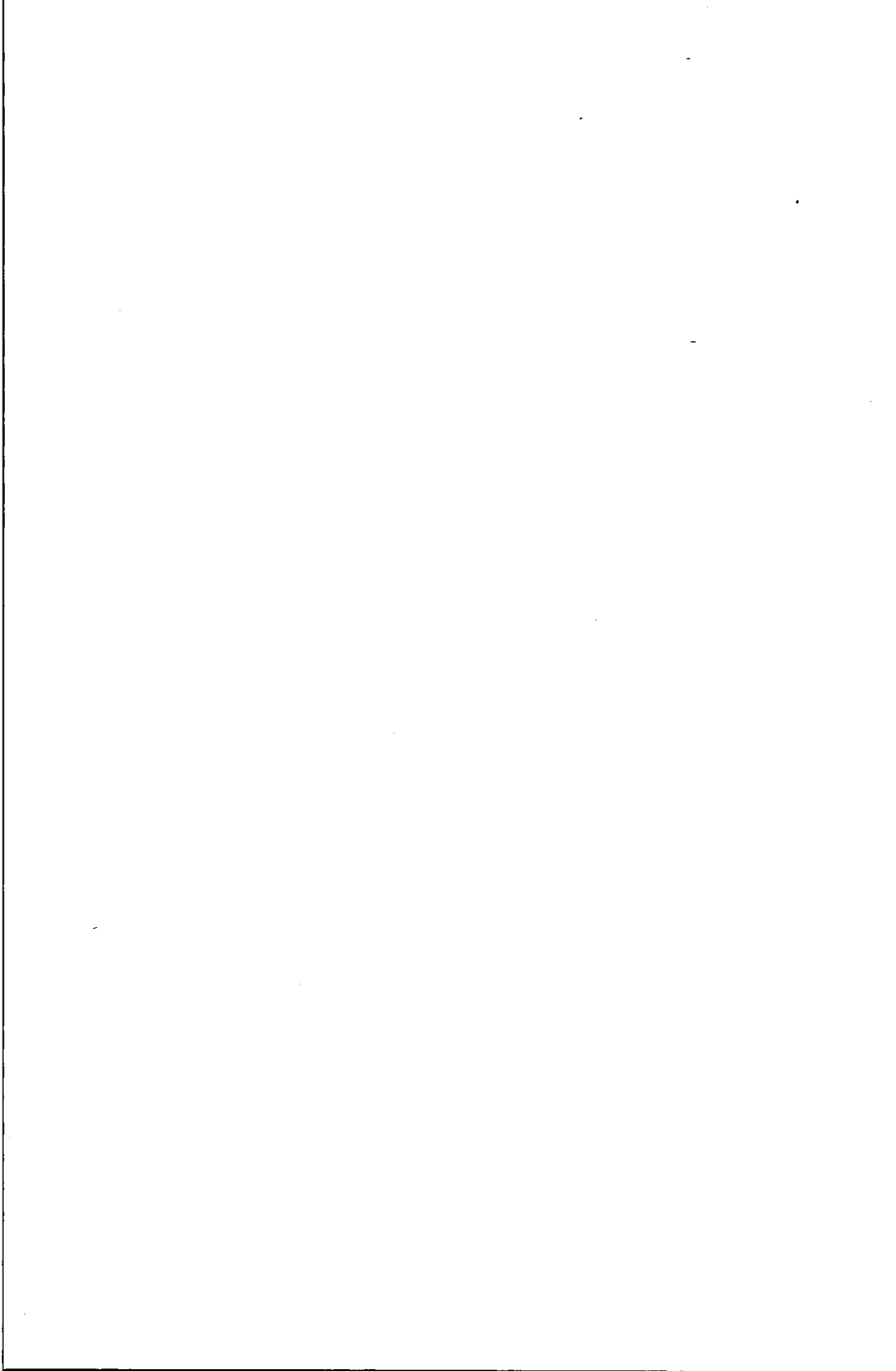


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Préface</i> , par DANIEL-ROPS.	VII
LIMINAIRE	5
LE SOL ET LE SANG	15
UNE DURE ENFANCE, LES PEINES, LES JEUX, UNE HEUREUSE RENCONTRE	43
PUISSANCE DE LA VOCATION.	65
PREMIERS PAS.	73
L'APPEL DE LA MISÈRE HUMAINE.	91
L'ENRACINEMENT DANS LA CHARITÉ.	117
DES COMBATS	143
EN FAMILLE.	173
CONSOLIDATIONS ET CONQUÊTES	201
LE VISIBLE, ACTES ET PAROLES.	285
SAINTETÉ.	299
NOTES.	
Chronologie.	307
Références historiques	310
Progression et état actuel de l'Œuvre salésienne.	312
Lectures	314
Les bienfaiteurs de Don Bosco.	317
Décret « de tuto » permettant de procéder à la canonisation du Bienheureux Jean Bosco.	318

Le portrait de saint Jean Bosco reproduit sur la couverture est
publié avec l'aimable autorisation des Éditions Salésiennes.



Vu et approuvé le livre de M. Henri Bosco intitulé
Saint Jean Bosco.

NIHIL OBSTAT

IMPRIMATUR

Lugd., 7^a maii 1959.
A. BARUCQ, S. D. B.
cens. deleg.

† Paul RÉMOND,
Archevêque-Évêque de Nice.
Nice, 17 mai-Pentecôte 1959.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
MAYENNE

(4247)

LE 25 SEPTEMBRE 1959

N° d'éd. : 7.099. Dép. lég. : 3° trim. 1959.

Imprimé en France.